

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

VENDREDI 13

Le septième défi

**VIDEO GUIDE DE
L'HORREUR**



POLTERGEIST III :

"Ils" sont revenus



DOUBLE DETENTE :

**Dirty Arnold
à Moscou**

2 POSTERS

M 1515 - 95 - 25,00 F



3791515025004 00950

SÉLECTION OFFICIELLE DU FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE PARIS

13 ANS APRÈS L'HORREUR... IL EST DE RETOUR

A PARTIR DU
6
JUILLET



BAD DREAMS

TWENTIETH CENTURY FOX présente une production NO FRILLS FILM Un film de ANDREW FLEMING PANICS "BAD DREAMS"

JENNIFER RUBIN BRUCE ABBOTT RICHARD LYNCH DEAN CAMERON et HARRIS YULIN Musique de JAY FERGUSON Directeur de la photographie ALEXANDER GRUSZYNSKI
Scénario de ANDREW FLEMING et STEVEN E. DE SOUZA d'après l'histoire de ANDREW FLEMING & MICHAEL DICK & P.J. PETTIETTE & YURI ZELTSER Produit par GALE ANNE HURD
PRÉSENTE EN ASSOCIATION AVEC AMERICAN ENTERTAINMENT PARTNERS II L.P. Réalisé par ANDREW FLEMING

EXPERIENCE

DOLBY STEREO

COLOR BY DELUXE

INTERDIT AUX MOINS DE 13 ANS

Autour original du film au Théâtre de la Ville
MUSÉE GALLERIE

© 1988 TWENTIETH CENTURY FOX CORPORATION
DISTRIBUÉ PAR TWENTIETH CENTURY FOX FRANCE



SOMMAIRE

4 PANICS

La nouvelle production de Gale Ann Hurd ("Aliens"), un flirt horrifique avec les forces du mal.

6 POLTERGEIST III

La petite Carol Ann est de nouveau poursuivie par l'implacable Kane et ses démons. interview de Nancy Allen, héroïne de ce troisième volet.

12 JASON VII

Incrévable Jason, les eaux de Crystal Lake se teintent de nouveau en rouge...

18 DOUBLE DÉTENTE

Réalisé par Walter Hill, le nouveau Schwarzenegger.

22 ROCK FANTASTIQUE

Quand la musique Rock devient une incantation aux démons...

54 VIDEO GUIDE FANTASTIQUE

73 BAD TASTE

Une interview d'un jeune réalisateur de la trempe des Jim Muro et Sam Raimi, qui présente un des films les plus déliants de l'année.

Les Rubriques :
Festival (p. 26), Ho'rrors-cope (p. 28), Horror-flash (p. 34 et 53) ; Vite, vite... (p. 30, 76, 82)., Bouquins (p. 80).

n°94-95 **JUILLET-AOÛT**
1988

ECRAN FANTASTIQUE N° 94-95-JUILLET/AOÛT 1988. Editeur/Directeur de la publication : Francis Cocagnac. Secrétaire de rédaction : Lionel Colin.

Collaborateurs : Hervé Charnier, Bruno Chevalier, Luc Crecy, R. Delanay, J.M.W., Christian Lucas, Michel C. Pouzol, Serval, Bruno Terrier, Jack Tewksbury, Denis Trehin, Roland Wagner.

Remerciements : Michèle Abitbol, A.A.A. A.M.L.F., Pierre Carboni, Michèle Darmon, D.D.A. Eurogroup, Fox, Metropolitan Film. Export, André Paul Ricci, Alain Roulleau, Warner Bros, U.G.C., U.I.P., Jean Jacques Vannier, les éditeurs et les compagnies Vidéo. Vidéo-Gobelins.

EDITION : I.MEDIA, 69 rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Tél. : 43.27.52.78. **Directeur gérant :** Francis Cocagnac. **Gestion :** Danièle Juffet. **Commission paritaire :** n° 55957. **Abonnements :** Tarif : 1 an, 12 numéros : 250 F. 2 ans, 24 numéros : 450 F. Europe : 320 F et 600 F. **Publicité :** au journal, **Distribution :** N.M.P.P. **Réassorts et modifications :** au journal.

© 1988 by I.MEDIA et les rédacteurs. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leur auteurs. Tous droits réservés. Dépôt légal : 3^e trimestre 1988. Printed in Italy.

Panics

Dans le genre fantastico-merdouilleux-sociologico-psychologico-ringardos, "Panics" est un film à ne pas rater... Un de ces films inutiles où l'on cherche presque désespérément la scène, ou l'image qui nous sauvera de l'ennui total... Avouons-le dès à présent, cette scène existe dans "Panics", mais faites attention, elle est assez tardive pour que le sommeil vous prive de ce "grand" et unique moment...

Unity Fields est une de ces communautés qui fleurissaient aux Etats-Unis dans les années soixante-dix et qui prônaient joyeusement un retour angélique à l'amour universel, à la paix des corps et des âmes et à l'union ultime des êtres redevenus humains ! Youpi !... En tout cas, c'est ce qu'ont gardé de cette époque les caricaturistes, caricaturistes, qui, ceci dit entre nous, ont réussi à substituer leur œuvre à la réalité. Alors comme de toute évidence, Andrew Fleming à la subtilité d'un hippopotame enragé lâché dans un magasin de porcelaine, la communauté dont il parle est pleine de débiles en odeur de sainteté bolchévico-communautaires, fleurs fanées dans les cheveux à l'appui ! Guidé par un gourou folklo en diable avec son visage de grand brûlé, Harris, alias Richard Lynch, spécialiste des seconds rôles dans des myriades de séries B, jouer les affreux c'est parfois un sacerdoce, bref guidé par ce gourou, voici nos joyeux zombies, des marguerites plein les yeux, en train de s'asperger religieusement d'essence avant de provoquer un joyeux incendie purificateur pour retrouver dans l'au-delà l'unité parfaite ! Que Vichnou et Krishna protègent les imbéciles et arrêtent de nous faire chier ! Bon tout ça pour dire que si le suicide avait réussi le film s'arrêterait là et qu'après dix minutes largement suffisantes j'aurais pu voler tranquillement vers de nouvelles aventures... Le hic, car hic il y a, c'est que la jolie, et pas si conne que ça, Cynthia réchappe du feu de joie et pousse le luxe jusqu'à revenir d'un coma quelques quatorze années plus tard. Bien sûr tout a changé et aux sec-



Harris, revenant ou psychopathe ?...



Cynthia (Jennifer Rubin), poursuivie jusque dans ses rêves...

Pas de panique y'a pas le feu !

tes d'alors se sont substituées les psychothérapies de groupe auxquelles Fleming, décidément bouché à l'émeri, ne semble avoir rien compris non plus... Evidemment les morts suspectes vont se succéder dans le petit groupe et Cynthia, Jennifer Rubin, de plus en plus sexy à mesure qu'elle flippe, va se persuader que la flamme d'Harris brûle encore et l'appelle, par-delà la mort, à une danse enflammée et communautaire...

Si vous voulez mon avis, en voyant la réaction de Monsieur Fleming, dont il faut ici saluer le premier (et dernier ?) film, en apercevant le moindre début d'ébauche de commencement de pré-





La destruction par le feu de la communauté, immolation collective orchestrée par le gourou Harris (R. Lynch).



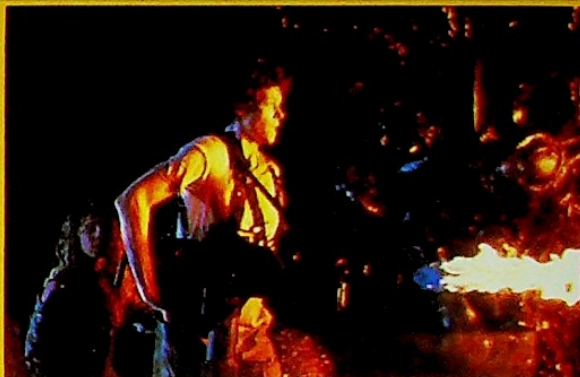
taire, on sent l'adolescent aigri et bou tonneux qui ne s'est pas remis de sa puberté. Mais ne soyons pas trop méchant, le film ne le mérite pas. Il est simplement maladroit, dépourvu d'intelligence, racoleur, hésitant et bourré de poncifs idiots du style les psychanalistes sont tous fous... Quand je vous disais que le problème de Fleming est d'ordre freudien !

Bien entendu, je vous l'avais promis dès le début, je vais désormais vous narrer la seule véritablement bonne scène du film. Oyez braves gens, ceci s'adresse à vous qui dormirez 1 heure 30 durant, à 35 balles la place. Alors voilà Ralph, Dean Cameron, inconnu et fan de films "gore", fait partie du groupe de thérapie de Cynthia. Après que plusieurs de ses camarades aient succombé à des morts violentes, pique une crise, casse tout dans un entrepôt, terrorise la belle Cynthia et finit par se charcuter au scalpel... Tout ça est fort amusant, mignon, sympathique et fruité... Un délice que l'on aurait bien goûté une heure et demie durant, dommage !...

Michel C. Pouzol

GALE ANN HURD

Une productrice de charme



Gale Ann Hurd, l'heureuse productrice d'"Aliens".

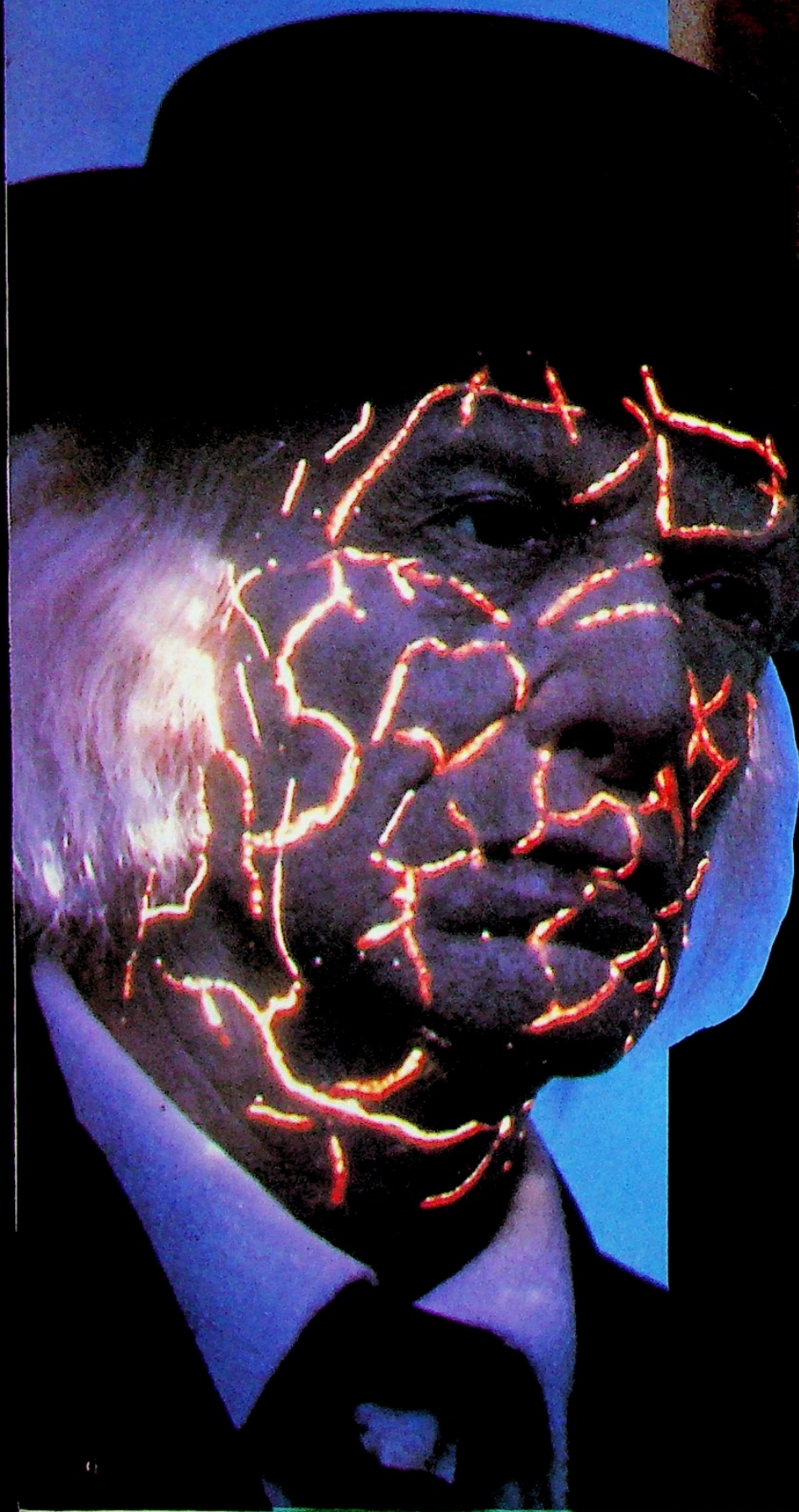
Après le succès remporté par "Aliens" (148 millions de dollars de recettes à travers le monde), Gale Ann Hurd est une des productrices les plus sollicitées du moment. Elle a commencée sa carrière dans le cinéma à la compagnie New World comme assistante de Roger Corman, et a très rapidement accédé au poste de directrice de la publicité. Elle y rencontre son futur mari, James Cameron, alors responsable des effets spéciaux. Ensemble, ils fondent deux sociétés de production : Pacific Western Productions et Tech Noir Prod. Gale Ann Hurd à la réputation de produire des films forts, durables, et de ne pas se soucier des modes, d'où sa décision de ne pas s'occuper d'un futur "Alien 3". "James Cameron et moi-même avons été très clairs lorsque nous avons terminé "Aliens" précise-t-elle. "Pas question de faire une suite. Nous avons montré tout ce que nous désirions sur ce type d'extra-terrestre. Nous n'y reviendrons pas. Il est certain que nous montrerons d'autres monstres de l'espace dans nos prochaines productions, mais ils n'auront rien à voir avec l'"Alien".

En même temps que la production de "Panics", Gale Ann Hurd s'est occupée de "Outer Heat", un film de science-fiction à

gros budget avec James Caan et Terence Stamp. "Ce que j'adore dans "Outer Heat", c'est que ce n'est pas seulement un film de SF, mais une histoire qui parle de problèmes actuels comme le racisme. Nous voyons comment des minorités raciales arrivent à s'intégrer plus ou moins dans des mégapoles comme Los Angeles, et comment les gens réagissent en face de celui qui est différent". Dans le cas précis du film, ces boat-people sont des extra-terrestres esclaves sur leur propre planète, et qui débarquent par milliers à Los Angeles, incapables de réparer leur vaisseau. Ces aliens à l'allure humanoïde se réfugient dans un ghetto. Ils sont 260 000 ! James Caan est le policier héros de l'histoire, qui part dans le ghetto, accompagné d'un alien, à la recherche de l'assassin de l'un de ses collègues. Un mélange de "Blade Runner" et de "48 heures" en quelque sorte. Parmi les nombreux projets de Gale Ann Hurd et de James Cameron citons en 1989 "Abyss", un drame sous-marin réalisé par Cameron, ainsi que plusieurs films pour de grandes firmes comme Disney ou Paramount. Tout cela risque encore de retarder le retour de notre robot favori : "Terminator 2", qui est prévu depuis quelques années.

Jack Tewskbury

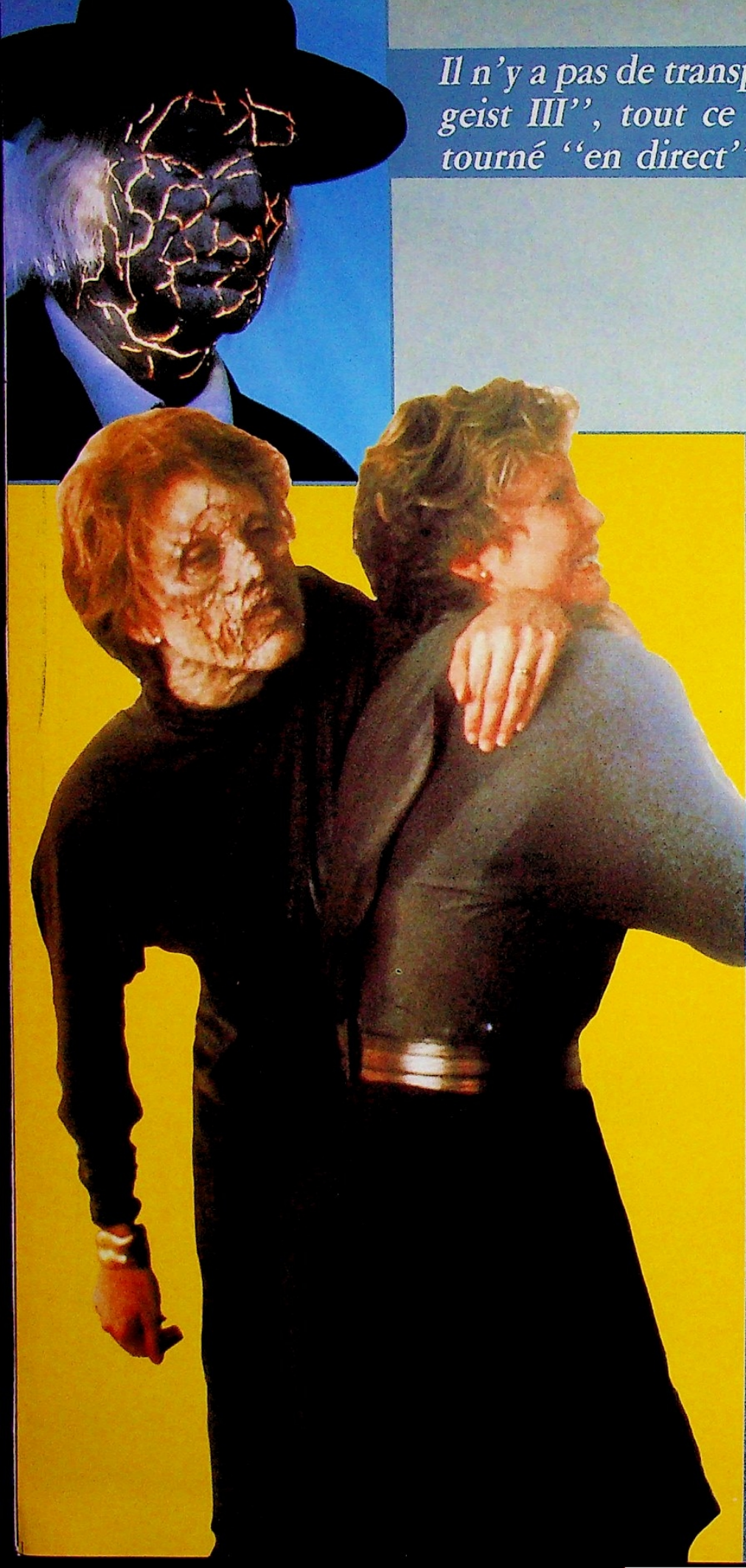
POLTERGEIST III



Kane et ses démons débarquent à Chicago... "Poltergeist III" est réalisé par un des meilleurs spécialistes du film d'action, Gary Sherman ("Descente aux enfers", "Mort ou vif") avec Tom Skerritt, le capitaine du Nostromo d'"Alien", et Nancy Allen, miss "Robocop". Et à la confection des maquillages spéciaux : Dick Smith.



Les "Amis" de la petite Carol Ann sont de retour ! Elle a maintenant déménagé chez son oncle et sa tante Pat, mais aujourd'hui un fait étrange s'est produit. Seule dans sa chambre, Carol Ann se tourne vers son miroir d'où jaillissent deux mains qui l'agrippent avec violence. Le reflet de la glace lui renvoie sa propre image : un visage grotesque et effrayant. Pas de doute, "Ils" sont revenus !



Il n'y a pas de transparences dans *"Poltergeist III"*, tout ce que vous voyez a été tourné "en direct"...

Nous avons quitté les Freeling (la famille de la petite Carol Anne) dans leur combat victorieux contre l'affreux Kane et ses disciples et ce, sur leur propre terrain : la grotte se trouvant sous la piscine de leur ancienne maison de Cuesta Verde, lieu sépulcral où furent ensevelies les victimes du démoniaque pasteur. Les esprits frappeurs peuvent être momentanément repoussés mais sont toujours prêts à se manifester pour pouvoir enfin accéder au repos éternel. Tous veulent que Carol Anne leur serve de guide pour aller vers la "vraie mort". Et le décor ne changera rien à leur implacable relance. Si dans les deux premiers *"Poltergeist"*, nous trouvions les Freeling retranchés dans une maison (lieu traditionnel où sévissent généralement des phénomènes inexplicables), dans *"Poltergeist III"* c'est carrément à une tour ultra-moderne que les spectres revanchards vont s'attaquer, celle où résident pour deux mois Carol Anne, son oncle Bruce Gardner, sa tante Patricia et sa cousine Donna, qui s'efforcent de lui faire oublier les visions qui la hantent depuis son enfance. Carol Anne voit ressurgir la silhouette spectrale du révérend Kane (ici interprété par Nathan Davis qui remplace le défunt Julian Beck). Persécuteur intervenant aux moments les plus innovateurs, Kane est celui par qui la terreur arrive. Sa voix douce et suppliante est chargée de tous les miasmes infernaux mais ne terrifie pas outre mesure Carol Anne qui en a vu d'autres.

La valse des Poltergeists et son cortège de maléfices va de nouveau essayer de nous faire trembler.

Après le choc émotionnel et artistique de *"Poltergeist"*, la demi-réussite de *"Poltergeist II"* (surtout grâce aux effets conçus par H.R. Giger, il faut bien le reconnaître), *"Poltergeist III"* tente de régénérer la formule. Au regard des dimensions de l'édifice auquel n'hésitent pas à s'attaquer cette fois-ci Kane et ses âmes damnées, on était en droit de s'attendre à du spectaculaire à grande échelle, surtout avec comme maître d'œuvre un Gary Sherman (*"Reincarnation"*, *"Descente aux enfers"*, *"Mort ou vif"*) qui a fait ses preuves. *"Poltergeist III"* ne donne pas dans la démesure mais au contraire dans l'intimisme. Intimisme appuyé des relations familiales au début, jeu du chat et de la souris entre Carol Anne et Kane, qui essaye sans cesse de la surprendre lorsqu'elle est seule, confron-

tation de personnages isolés avec les forces de l'au-delà. Ce qui nous vaut quelques belles idées dans l'art de surprendre à défaut de nous faire sursauter : ainsi du reflet de Gardner (Tom Skerritt) continuant de converser avec sa femme alors qu'il vient en fait de quitter l'endroit. Ou encore l'apparition de plusieurs reflets de Kane dans la glace d'un couloir désertique.

"Poltergeist III" approfondit au maximum les variations visuelles que permet le thème d'un monde parallèle résidant au-delà du miroir. A l'exemple du récent "Prince des ténèbres" de J. Carpenter, les glaces et autres surfaces réfléchissantes sont les portes d'entrée des habitants de l'enfer. Ceux-ci évoluent derrière les reflets et une simple flaque d'eau croupissante dans un garage ténébreux peut devenir un gouffre d'où surgis-

sent deux bras monstrueux. Très efficace lors de ces séquences, "Poltergeist III" s'épuise autrement lors de passages interminables où les protecteurs de Carol Anne, aidés de la voyante Tangina, s'évertuent à suivre sa trace tout en dissertant sur les techniques appropriées pour ramener quelqu'un de l'enfer sain et sauf. Instructif, mais on n'en demandait pas tant. On aurait aimé en revanche que soit développé davantage l'invasion tentaculaire des lieux par un enfer surgelé et baigné de lueurs glaciales. Que cesse enfin ces chassé-croisés longuets avec les fantômes et qu'on nous serve quelques morceaux d'anthologie (ce que même "Poltergeist II" réussit). Bref, "Poltergeist III" se voit sans aucun déplaisir mais ne répond pas du tout à ce qui d'ordinaire est la règle : surenchérir sur son prédécesseur dans le spectaculaire. Et pour ce type de film, cela se traduit le plus souvent par un ennui distingué chez le spectateur. Dont acte.

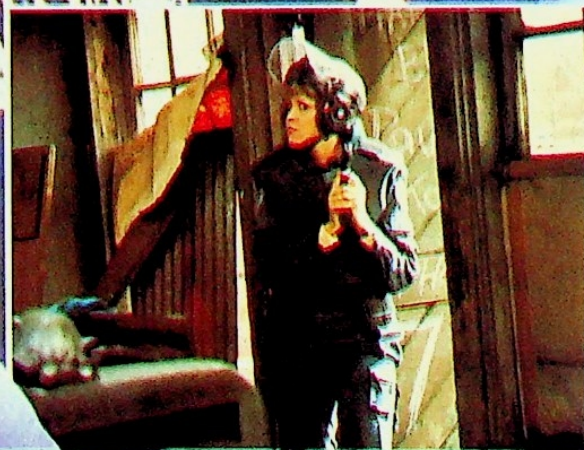
Denis Trehin

Tragique destinée que celle de cette très jeune actrice décédée le 1^{er} février dernier des suites d'une opération intestinale et dont le nom restera intimement lié au cinéma fantastique. Heather O'Rourke était née à San Diego le 27 décembre 1975. Sœur cadette de la comédienne Tammy O'Rourke, elle tourne d'abord dans des publicités. C'est Steven Spielberg qui la remarque et elle devient dès lors Carol Anne, la petite surdouée capable d'entrer en communication avec l'au-delà et ses spectres terrifiants dans le "Poltergeist" de Tobe Hooper. Rude expérience psychologique tout de même pour une fillette de cinq ans... Mais le cinéma a ses raisons et d'ailleurs elle remet ça quatre ans plus tard dans "Poltergeist II" de Brian Gibson : même rôle, même lutte hystérique pour déjouer les pièges infernaux. Au cours des années 80, Heather s'illustre également dans des séries puis l'an dernier, retour aux maléfices cinématographiques avec "Poltergeist III". Une courte existence vouée au spectacle et une mort qui laisse quelque peu songeur. Pour les spectres tourmentés des "Poltergeist", Carol Anne était l'ange adorable pouvant les guider vers la lumière. Heather est partie définitivement rejoindre cet ailleurs mais gageons qu'elle y repose en paix.



NANCY ALLEN

de Robocop à Poltergeist III



Comment avez-vous débuté dans le cinéma ?

J'ai fait des études pour devenir danseuse pendant longtemps et quelqu'un m'a conseillé d'essayer d'être actrice. Il pensait que je pouvais être bonne et je me suis lancée.

Est-ce que le "quelqu'un" est célèbre ?
Non (rires)

Pendant des années, vous avez été considérée comme "l'actrice" de Brian de Palma, vous sentez-vous émancipée, à présent ?

En fait, je ne me suis jamais sentie prisonnière. Il y a donc eu cette période où nous avons fait d'autres films pendant cette période, sans Brian. Il s'est avéré que les films qui ont le mieux marché étaient ceux de Brian, mais je me suis toujours sentie indépendante.

Si Brian De Palma vous demandait de faire un nouveau film avec lui, accepteriez-vous ?

Nancy Allen est une femme passionnante et très active. Elle adore le cinéma fantastique et tourne avec les plus grands réalisateurs. Elle a passé discrètement deux jours à Cannes pendant le festival pour la promotion de "Limit Up", une comédie fantastique qu'elle tournera prochainement. Nous avons profité de l'occasion pour la rencontrer et lui parler de sa carrière, de Brian de Palma et de ses projets. Une interview qui a eu lieu sous le charme, on a encore du mal à s'en remettre. Nancy est délicieuse au cinéma autant qu'au naturel, mais à présent, laissons lui la parole...

Si j'aime le script, bien sûr, pourquoi pas ?

Avez-vous aimé "Les Incorruptibles" ?

(Nancy devient plus sérieuse) Oui... c'est un film très différent pour Brian, à l'exception des séquences avec Robert de Niro, les autres moments du film semblent tellement différents de son style habituel. Pour moi, c'est presque comme si il s'agissait de quelqu'un d'autre, il a vraiment changé.

Vous avez tourné dans beaucoup de films fantastiques, vous aimez le genre ?

J'adore ça ! En fait, il y a très peu de

gens qui tournent ce type de films et je suis très heureuse d'avoir été impliquée dans bon nombre de productions fantastiques.

Vous vous souvenez du tournage de "1941" ?

On s'est vraiment amusé, il y avait tellement d'excellents acteurs dans ce film, j'aime tout particulièrement Tim Matheson, il est tellement drôle.

Vous y avez rencontré John Belushi ?

Oui... je l'adorais. Je pense que c'était un homme bourré de talent. J'ai été très

triste et bouleversée quand il est mort. C'est une perte pour moi. J'aurais aimé retourner avec lui. Ils vont faire un film sur sa vie, ça s'appellera "Wired". J'ai lu le scénario. Il est excellent.

Depuis que vous avez été la star féminine de "Robocop", est-ce que les producteurs s'intéressent plus à vous ?

Ce qu'il y a, c'est que quand vous avez participé à un film qui a obtenu un grand succès, quel qu'il soit, vous devenez tout de suite plus intéressant pour les producteurs.

Allez-vous jouer dans "Robocop II" ?

Oui, si le script est bon. Mais, il n'est pas encore écrit. Ils sont toujours en train de définir l'histoire. Je pense que Peter Weller jouera également dedans.

Préférez-vous interpréter des rôles de femmes sexy et ensorceleuse ou des femmes d'action, comme dans "Robocop" ?

J'aime les deux. J'adore changer complètement de rôle, d'un film à l'autre. J'ai été très heureuse d'avoir ce rôle dans "Robocop". C'est rare d'avoir ce genre de personnage pour une femme.

Il y a des scènes très violentes dans le film. Vous aviez appris un art martial ?

J'ai été entraînée par le coordinateur des cascades qui m'a indiqué ce qu'il fallait faire, mais autrement non, je n'ai pas d'entraînement spécial. J'étais danseuse, aussi je connais mieux les ballets que le karaté.

Quel est le réalisateur avec lequel vous avez eu le plus de plaisir à travailler ?

J'ai travaillé avec tellement d'excellents metteurs en scène, j'ai eu beaucoup de chance à ce niveau-là... Spielberg, De Palma, Verhoeven, Bob Zemeckis. Ils sont tous merveilleux, chacun est tellement unique et spécial. Je ne pourrais jamais choisir, même si vous me donniez beaucoup d'argent (rires).

Aimeriez-vous écrire un scénario ?

J'ai développé un scénario que je vais bientôt produire. J'y travaille en ce moment avec le scénariste. Le titre est "Getting Away With Murder". C'est une sorte de thriller. Ça fait penser à "Assurance sur la mort" ou "La facteur sonne toujours deux fois". Il s'agira d'un film sexy, très sexy.

Vous y serez actrice ?

Il y a deux rôles féminins. Peut-être... En tout cas, je le produis (rires). Il n'y a pas encore de réalisateur choisi, mais je vais bientôt y songer puisque le scénario est quasiment terminé.

Quel est le sujet de "Poltergeist III" ?

"Poltergeist III" se passe à Chicago, un



"J'adore changer de rôle. Mon personnage dans "Robocop" m'a emballée. C'est rare d'avoir ce genre de rôles pour une femme".

endroit très urbain à l'encontre de la banlieue. Je joue la sœur cadette de Jobeth Williams et je suis mariée à Tom Skerritt. On nous envoie Heather O'Rourke pour habiter chez nous afin qu'elle puisse aller dans une école spéciale pendant quelques mois et bien entendu, les fantômes l'ont suivie (rires). Le film est très différents des deux premiers. Je ne l'ai pas encore vu, mais le scénario était excellent.

Vous avez vu les deux premiers "Poltergeist" ?

Oui, j'adore le premier, mais je trouve le second plutôt mauvais. Quand ils m'ont appelé pour le III, j'avais un a priori plutôt défavorable, mais j'ai quand même lu le script. Je ne m'attendais pas à le trouver bon et finalement, l'histoire s'est avérée intéressante et solide.

Que pensez-vous de la publicité qui a été faite sur la mort de plusieurs acteurs ayant participé à "Poltergeist III" ?

Je n'ai vraiment pas lu grand-chose là-dessus aux USA. Il y a juste eu quelques petits articles dans la presse à scandales.

Vous pensez qu'il y aura un "Poltergeist IV" ?

Oh mon Dieu, je ne pense pas, pas avec moi en tout cas (rires). Un seul me suffit.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans l'histoire de "Limit Up" ?

J'ai beaucoup aimé mon personnage. Il s'agit d'une femme très forte et foncée. Il lui arrive beaucoup de choses. Elle possède beaucoup d'argent, puis perd tout, et finalement, récupère sa mise. C'est une comédie un peu fantastique. Le tournage devrait débiter mi-juillet et durer huit semaines.

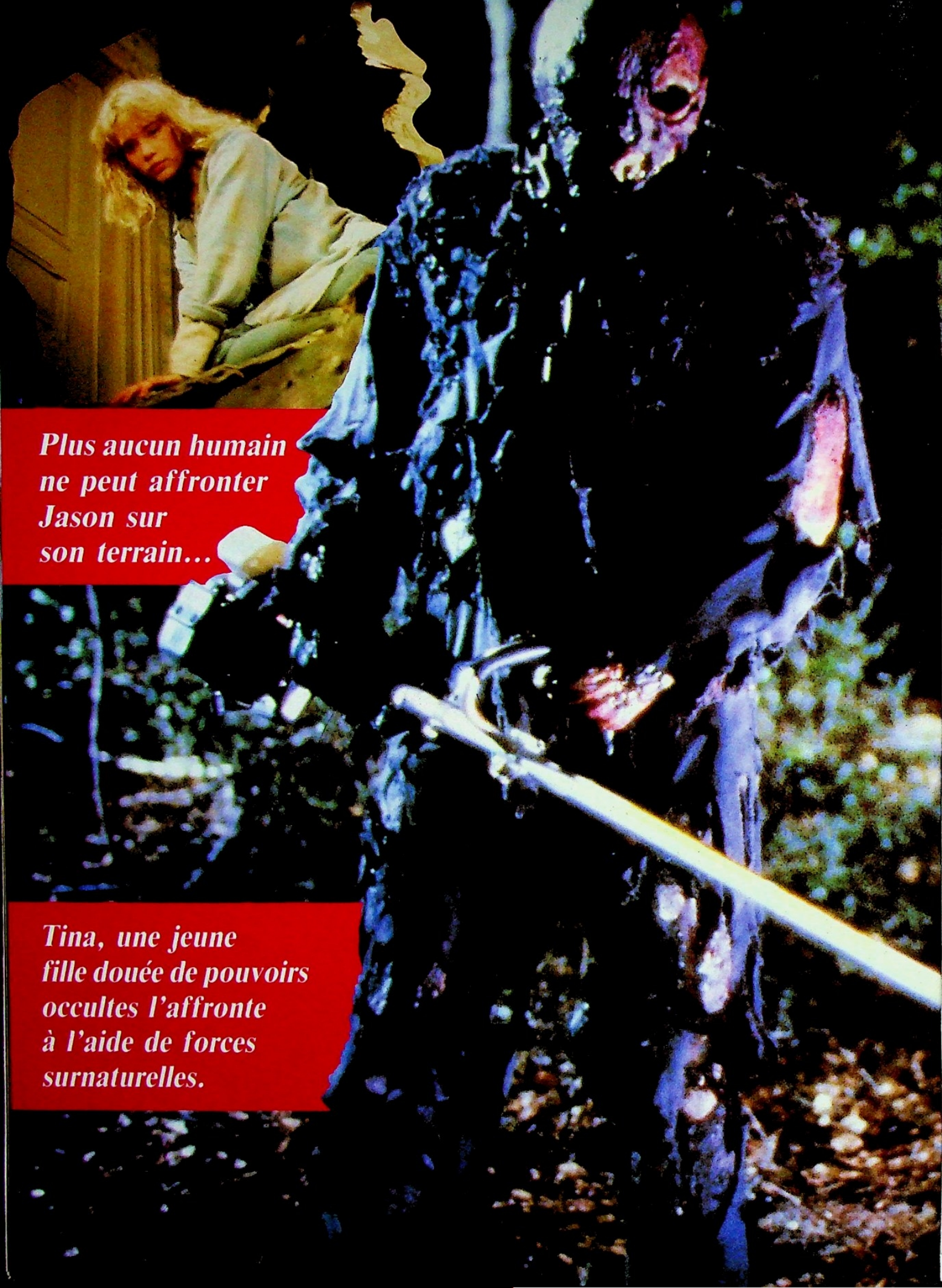
Vous avez d'autres projets ?

Oui, juste avant "Limit Up", je vais faire un autre film avec Martin Sheen et Craig T. Nelson. Le film s'appellera "Personal Choice". C'est un petit film principalement axé sur les personnages. Il traitera surtout des relations humaines et des buts que l'on se fixe dans la vie et qu'on essaie d'atteindre en tentant de résister à la tentation d'abandonner.

Quel est le dernier film que vous avez aimé au cinéma ?

"Beetlejuice". C'est un film très drôle et très bizarre.

Propos recueillis par Christian Lucas et Boubaker Seddiki à Cannes le 16 mai 1988.



*Plus aucun humain
ne peut affronter
Jason sur
son terrain...*

*Tina, une jeune
fille douée de pouvoirs
occultes l'affronte
à l'aide de forces
surnaturelles.*

VENDREDI 13-PART 7

A la fin de « Jason le mort-vivant », notre tueur au masque de hockeyeur était enchaîné à une lourde pierre puis lesté dans les profondeurs de Crystal Lake pour, semblait-il, l'éternité...

Douze ans auparavant, la petite Tina Shepard découvrait par inadvertance ses facultés télékinétiques en noyant accidentellement son père dans les eaux de Crystal Lake. Hantée par des cauchemars récurrents et d'horribles visions, elle a accepté de revenir sur les lieux du drame en compagnie de sa mère et de son psychiatre, le Dr. Crews, qui espère ainsi la guérir.

Mais en invoquant le pardon de son père noyé, Tina libère involontairement Jason de ses chaînes. Et celui-ci va pouvoir se remettre à frapper, à frapper tant et plus sur tout ce qui bouge.

Et heureusement pour lui, il y a encore quelques teenagers en vadrouille pour qu'il ne perde pas la main...

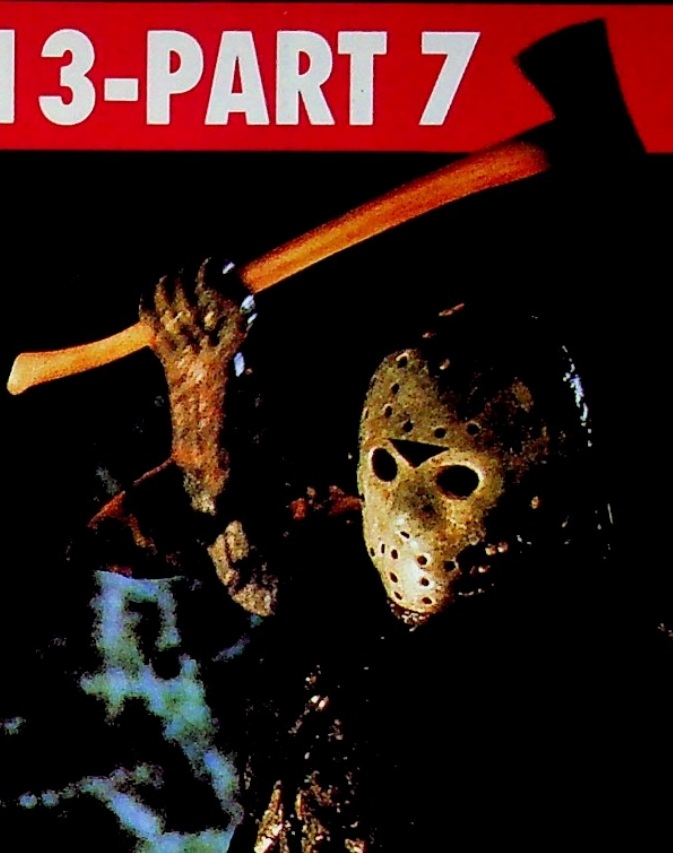
De plus en plus alambiqué, le processus de résurrection de Jason nous confirme que les scénaristes ne reculeront désormais devant *rien* pour qu'il revienne à la vie. Réduit en mille morceaux, Jason trouvera bien quelqu'un qui viendra recoller les bouts et le faire marcher.

Il est vrai que cette fois-ci il est dans un sale état. Toujours aussi lourdaut dans sa démarche, mais aussi en décomposition avancée. Les côtes à vif mais bon pied bon œil, Jason poursuit sa croisade purificatrice et pour l'arrêter il faut lui opposer dorénavant des moyens aussi extravagants que peuvent l'être ses surnaturelles résurrections. Rien moins qu'une jeune femme dotée des pouvoirs d'une Carrie et qu'elle ne manifeste, à l'instar de l'héroïne créée par Stephen King que lorsqu'elle se met en colère. Dons psychokinésiques qu'y disent dans le film. Ah, mais c'est qu'on peut s'instruire à la vision d'un « *Vendredi 13* » ! Ainsi la répression de la culpabilité de Tina se traduit dans ses pouvoirs de déplacer les objets à distance, mais aussi de lire dans le passé. Elle a ainsi la vision d'une des victimes de Jason et va essayer de mettre en garde ses proches du danger qu'ils courent. Moins second degré que son prédécesseur, cette septième retombée de « *Vendredi 13* » revient même aux sources avec cette immuable autant que gra-

tuite progression de Jason, jalonnant son chemin de cadavres, qui cloué à un arbre, qui le crâne fendu par une hache, qui découpé par une scie circulaire, qui transpercé par un couteau. Le renouveau dans la continuité en somme. Ah on peut dire que les scénaristes ne se sont pas fous, et heureusement que pour alterner et pimenter l'affaire, il y a cette Tina dont les dons sont par ailleurs exploités vilement par le Dr. Crews. Il faut reconnaître à « *Vendredi 13, chapitre 7* » d'en donner au spectateur pour son argent, notamment grâce à cet apport du fantastique qui permet des confrontations avec Jason plus élaborées qu'auparavant. Techniquement, John Carl Buechler (maquil-

leur confirmé des studios Empire) a fait du bon boulot et « *Vendredi 13* », septième du nom est visuellement très réussi, et ce du générique aux effets spéciaux entrant en jeu pour les scènes finales, en passant par les très beaux décors conçus par Dick Laurence (un monsieur qui fut cité à l'Oscar pour « *L'Etoffe des héros* » et qui travaille sur d'importantes productions telles « *L'Hérétique* », « *Furie* », « *La foue des ténèbres* »). Esthétiquement, « *Vendredi 13, chapitre 7* » est encore supérieur à son prédécesseur et laisse bien augurer du futur de cette série qui, à l'exemple de son triste héros, est vraiment incroyable.

Denis Tréhin



**FRIDAY
THE
13TH**

LA SAGA DES



UN HÉROS MEURTRIER POUR LES ANNÉES 80



Voilà huit ans qu'apparut sur les écrans un film dont le succès fût tel aux USA qu'il marqua le début d'une longue série dont le septième épisode, et sûrement pas le dernier, nous est aujourd'hui proposé. Une longévité unique dans le genre, celui du cinéma d'horreur, réservée habituellement à des mythes cinématographiques (James Bond) ou télévisuels (Star Trek) dont les pouvoirs de séduction et le succès sont plus aisément explicables. Car enfin, "Vendredi 13" (Friday the 13th) de Sean S. Cunningham, réalisé en 1980, ne possède à priori rien qui puisse laisser augurer d'un tel succès auprès des foules, au point d'engendrer six séquelles successives (à peu près une par an), toutes couronnées d'un accueil des plus lucratifs. A la base d'un tel succès, il faut peut-être se souvenir du triomphe considérable qu'obtint deux années auparavant un petit film d'épouvante visant le même marché que "Vendredi 13" : "La nuit des masques" (Halloween) de John Carpenter, production indépendante (contrairement au film de Cunningham, produit par une major, la Warner) qui ralla les suffrages de tout un public en mal de nouveau frissons. Les thèmes de "Halloween" et de "Vendredi 13" sont voisins, voire identique, puisque dans les deux cas, il s'agit de narrer les hauts faits meurtriers d'un être criminel dont l'identité nous demeure cachée jusqu'à une fin ouverte laissant augurer d'une suite possible, l'existence d'une telle séquelle dépendant évidemment du succès rencontré par le film originel. Dans le cas d'*Halloween*, il y eut ainsi deux

suites, la première calquée sur le film de Carpenter, la seconde s'éloignant totalement du sujet puisque ne retenant que le titre pour établir la filiation. Alors que la recette d'une série repose justement sur son caractère répétitif, sur l'implantation d'éléments immuables lui donnant sa spécificité sinon son originalité. Un concept qu'a retenu (de trop) "Vendredi 13" et ses suites, au point d'aligner une succession de films aux scénarii dans leurs grandes lignes rigoureusement identiques. Une formule répétitive paradoxalement génératrice de succès.

Tout genre cinématographique a sécrété ses héros illustres que ce soit le western, le film d'aventures, de jungle, d'espionnage, etc. Le cinéma fantastique n'a pas manqué, lui non plus, en s'abreuvant aux mythes célèbres de la littérature notamment, de nous proposer de longues sagas mettant en vedette des personnages ou créatures dont les retours/renaissances successifs étaient la résultante d'une demande de la part du public. Le baron Frankenstein et le comte Dracula en sont les plus illustres exemples et leurs apparitions dans de multiples productions ont satisfait un public pour qui les activités chirurgicales sur des corps enlevés à la mort ou les pérégrinations nocturnes d'un être assoiffé de sang sont des exploits aussi estimables, de par leur attrait spectaculaire s'entend, que ceux d'agent secret muni de gadgets ou encore ceux d'un super-héros volant. Mais usés jusqu'à la corde, les mythes de Frankenstein, de Dracula et autres célèbres têtes d'affiche du cinéma fantastique,

VENDREDI 13

devaient laisser inévitablement la place à une autre race de monstres à visages (presque) humains. Le cinéma fantastique de la fin des années 70 et des années 80 a été beaucoup celui d'un genre bien codé : celui du psycho-killer. Le tueur masqué d'"Halloween" a effectivement lancé la vague d'une pléthore de productions à la trame similaire : un être, malade psychopathe, assassine sauvagement tous ceux qui se trouvent à sa portée (jeunes et beaux de préférence) afin de se venger des misères qu'on lui a faites bien des années auparavant. Et bien, "*Vendredi 13*" est le produit archétypal de cette lignée et a réussi le tour de force, avec ses suites, d'imposer une nouvelle figure à succès : celle du tueur-vedette, du meurtrier rendu populaire auprès des spectateurs grâce à ses exécutions toujours inventives et surtout à ses capacités de toujours pouvoir revenir hanter ceux qui s'aventurent sur son terrain, même lorsqu'on le croit mort une bonne fois pour toutes. C'est d'ailleurs là le moteur principal de la série des "*Vendredi 13*" et cela participe du tour de passe-passe de scénaristes fûtés à défaut d'être inspirés.

Le succès des "*Vendredi 13*" est quand même sacrément inattendu si l'on considère un tant soit peu leurs qualités intrinsèques, ce qui n'est pas ici notre propos. Mais le fait est là. Dire que le premier "*Vendredi 13*" a récolté aux USA ce qu'un film comme "*La nuit des masques*" avait semé est sans doute exact mais insuffisant. Pourquoi un film comme "*Massacre à la tronçonneuse*", réalisé six ans auparavant, n'a pas produit

un tel effet malgré son succès ?

Trop fou assurément, et soumis en outre à de graves problèmes de distribution. En fait l'accueil enthousiaste qui fut réservé à "*Friday the 13th*", s'il est aussi la résultante d'une large distribution et d'une publicité conséquente, peut être expliqué simplement : c'est de l'épouvante bon marché et très grand public (racoleuse diront certains) avec juste ce qu'il faut pour plaire au plus grand nombre. Quoi de plus commercial en effet que des teenagers (ceux-là mêmes qui constituent le public potentiel du film), un camp de vacances, et des meurtres bien sanguinolents pour faire frissonner votre petite amie ? Ce à quoi il faut ajouter un coup de théâtre final et pour couronner le tout, un dernier sursaut faisant hurler la salle, laisser sur leur faim les spectateurs en leur faisant comprendre que tout ne fait que commencer. Le prototype même du hamburger-movie facile, pas cher, et... qui peut rapporter gros. Aux scénaristes, ensuite, de perpétuer la recette, en entretenant le plus longtemps possible le mystère qui entoure le tueur et la façon dont il pourra revenir dans le film suivant. Car on a de toute façon rapidement compris que Jason Voorhees, le tueur de Crystal Lake, est immortel. A l'instar du croquemitaine de nos cauchemars, il est indestructible, et au bout du troisième film, il est déjà devenu une légende. Les créateurs de Freddy Krueger, le concurrent numéro un de Jason au box-office des affreux, l'ont bien compris.

Chaque nouvel épisode de "*Vendredi 13*" se nourrit de



JASON ET LA TOISON D'OR LES RAISONS D'UN SUCCÈS





ses prédécesseurs pour assurer son point de départ mais là où d'ordinaire une séquelle nous en apprend un peu plus sur les motivations des personnages, se réfère à des faits antérieurs ou joue la carte du clin d'œil, ou encore du flash-back, bref approfondie les données initiales, chaque chapitre des "Vendredi 13" se fait une règle, lui, en dehors de la "trouvaille" qui fait revenir le tueur de Crystal Lake d'entre les morts, d'être fidèle à ses prédécesseurs : Même scénario immuable des vacanciers qui deviennent la proie de Jason, mêmes scènes de dialogues, mêmes meurtres (à quelques variantes près dans les ustensiles utilisés) venant ponctuer chaque quart-d'heure de film. Notons à cet égard que les "Vendredi 13" sont finalement bien timides dans le "gore", se gardant de détailler par le menu la façon dont Jason trucidé ses victimes. Le bras du tueur se lève et s'abat mais les coups portés sont hors-champs et seul le résultat nous est montré. "Vendredi 13" est prudent avec les ciseaux de dame censure et ne donne jamais dans la boucherie, le sang ne coulant pas. La formule de confection d'un

"Vendredi 13" est donc répétitive à outrance mais elle a fait ses preuves puisqu'apparemment le fan de la série n'en attend pas davantage. Alors pourquoi changer ? L'astuce de la longévité du filon c'est aussi bien sûr qu'il n'y pas un seul Jason dans les "Vendredi 13", mais plusieurs. Jason Voorhees, dès le premier film, n'est pas celui qu'on croit et les scénaristes ne se sont pas privés de brouiller les pistes. Il peut même servir de substitut à quelqu'un d'autre : aussi le père d'une des victimes, devenu fou de chagrin et de vengeance ("Vendredi 13" Chapitre 5) prend son apparence. Dans "Jason le mort-vivant", le meilleur épisode des six, on aborde de plain pied le fantastique avec la résurrection de Jason par la foudre... Tout est désormais possible dans la série des "Vendredi 13" et seul compte le moyen de pouvoir la faire continuer tant que le public ne se lasse pas.

Denis Tréhin

1



1980 : Vendredi 13 ("Friday the 13th") de Sean S. Cunningham, avec Betsy Palmer, Adrienne King, Harry Crosby, Kevin Bacon.

Déjà, depuis vingt ans, les meurtres se succédaient à Crystal Lake (dans le New Jersey)... On apprendra finalement que l'assassin sadique est une vieille dame qui assouvit ainsi une terrible vengeance : son fils Jason se noya dans le lac, par la faute de moniteurs insouciantes... Elle sera décapitée.

LES VEND UN PA



3

1982 : Meurtre en trois dimensions ("Friday the 13th - Part III") de Steve Miner, avec Dana Kimmel, Richard Brooker, Paul Kratka, Rachel Howard.

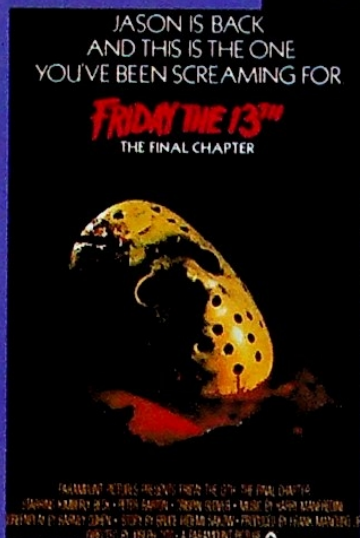
Les massacres continuent à Crystal Lake, mais cette fois Jason finit par être retrouvé gisant parmi ses victimes ; une hache lui a fendu le crâne...



4

1984 : Vendredi 13, chapitre final ("Friday the 13th - The Final Chapter") de Joseph Zito, avec Kimberly Beck, Peter Barton, Corey Feldman, E. Erick Anderson, Crispin Glover, Alan Hayes.

Chaque fois, les blessures infligées à Jason, mortelles pour un être normal, n'ont fait que "l'endormir" pour un temps. L'esprit de vengeance est plus fort que la mort. Le meurtrier fou a repris sa croisade. Les vacanciers de Crystal Lake tombent à nouveau sur son passage. Pour l'anéantir, il n'existe qu'une solution : le réduire en charpie !



6

1986 : Jason le mort-vivant ("Jason Lives. Friday the 13th Part VI") de Tom McLoughlin, avec Thom Mathews, Jennifer Cooke, David Kagen, Renée Jones, Kerry Noonan, Darcy DeMoss.

Tommy Jarvis vit dans le cauchemar de Jason. Il le déterre pour brûler son

corps quand un éclair rend la vie au tueur de Crystal Lake ! Dès lors, les meurtres se succèdent comme par le passé. Et tous de croire à la culpabilité du jeune homme, bientôt traqué et incarcéré. Or, lui seul sait à présent comment anéantir cette force du mal qui semble invincible.

5

1985 : Vendredi 13 - Chapitre 5 - Une nouvelle terreur ("Friday the 13th - A New Beginning") de Danny Steinmann, avec Melanie Kinnaman, John Shepherd, Shavar Ross, Richard Young, Marco St-John.

Tommy Jarvis, marqué à vie par sa lutte contre Jason, est dans une maison de repos. Les patients de celle-ci sont massacrés tour à tour par un psychopathe qui usurpe l'identité de Jason Voorhees. On accuse Tommy, pour découvrir bientôt qu'il s'agit du père d'une des anciennes victimes de Jason. La douleur l'aura rendu fou.

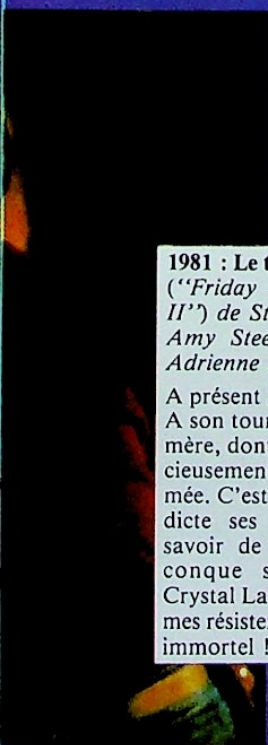
Jason hante toujours nos mémoires...

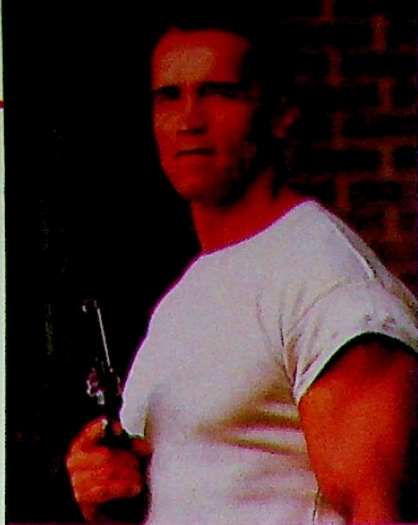


2

1981 : Le tueur du vendredi ("Friday the 13th - Part II") de Steve Miner, avec Amy Steel, John Furey, Adrienne King.

A présent Jason ressuscite. A son tour, il va venger sa mère, dont il conserve précieusement la tête embaumée. C'est cette tête qui lui dicte ses agissements, à savoir de massacrer quiconque s'approche de Crystal Lake... Si ses victimes résistent, Jason semble immortel !





"Red Heat" le nouveau Schwarzenegger

DOUBLE DÉTENTE

LE DÉSARMEMENT SELON SAINT WALTER HILL

Le cinéma est un art injuste... Je m'explique : quand un critique découvre un film à peu près intéressant, réalisé par un jeune réalisateur dont il n'attendait rien, il hurle tel un loup-garou amoureux que le film est dément, génial, virevoltant, paniquant, jubilatoire, voire même pas mal ! Mais lorsque ce même critique court sur ses petites jambes émues vers les salles obscures pour découvrir le nouveau film d'un réalisateur qui lui a donné la passion néo-boutonneuse (?) du septième art, qui a su le bouleverser, le terroriser, bref le faire baver comme une limace sur le fauteuil de devant, et si, par malheur, la nouvelle œuvre considérée ne met pas ce caractériel de graffiteur spécialisé dans tous ses états, le voilà qui tergiverse, mi-déçu, mi-amer et qui se dit, bon, voilà, pourquoi ne serait-il pas agressif après tout, même si c'est injuste... Et bien je n'échappe pas aux règles idiotes, au contraire, honte de moi, je m'y vautre délicieusement comme je m'en vais le prouver plus avant !

Walter Hill m'éclate, ses films sont géniaux, passionnants, parfois amusants, toujours violents et si inventifs que ç'en est déprimant pour tous les autres réalisateurs merdouilleux qui ne savent jamais quoi foutre quand ils ont une caméra entre les mains ! Bref, je serai clair, Walter ou tu enchaînes les grands films aux chefs-d'œuvre ou je m'inscris au fan club de Claude

Lelouch, dont il est actuellement le seul et unique membre ! Idem pour Schwarzenegger, l'idole de la rédaction de L'Ecran, à qui tout le monde veut ressembler.

Bref, toute l'équipe de L'Ecran bavait d'impatience en attendant la sortie du dernier bébé de Walter Hill et d'Arnold (non il n'y a pas eu de relations coupables, c'est juste une formule, comme ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'antilopes...).

"Double Détente" ainsi s'appelait la chose, ainsi allions-nous la voir ! Lecteur perspicace tu auras compris grâce à ce long préambule saugrenu que notre attente n'a pas été tout à fait récompensée... Bien sûr au départ l'idée était excellente. Un trafiquant de drogue moscovite tue le coéquipier du Colonel Ivan Danko, flic soviétique souriant comme l'Armée Rouge et musclé comme Schwarzenegger. D'ailleurs c'est justement lui qui interprète le rôle d'Ivan Danko, première coïncidence amusante du film...

Notre gros balaise, sympa comme un Terminator endoctriné, se lance à la poursuite du dealer d'opium du peuple, en l'occurrence de l'héroïne, je sais on s'y perd, et débarque à Chicago, ville de gangsters, de décadence et symbole du capitalisme pourri et hooliganiste ! Pour faire plus ambiance locale, notre flic bolchévique n'hésite pas à changer de sourire, remplaçant sur son visage l'Armée Rouge par le pacifisme éclairé

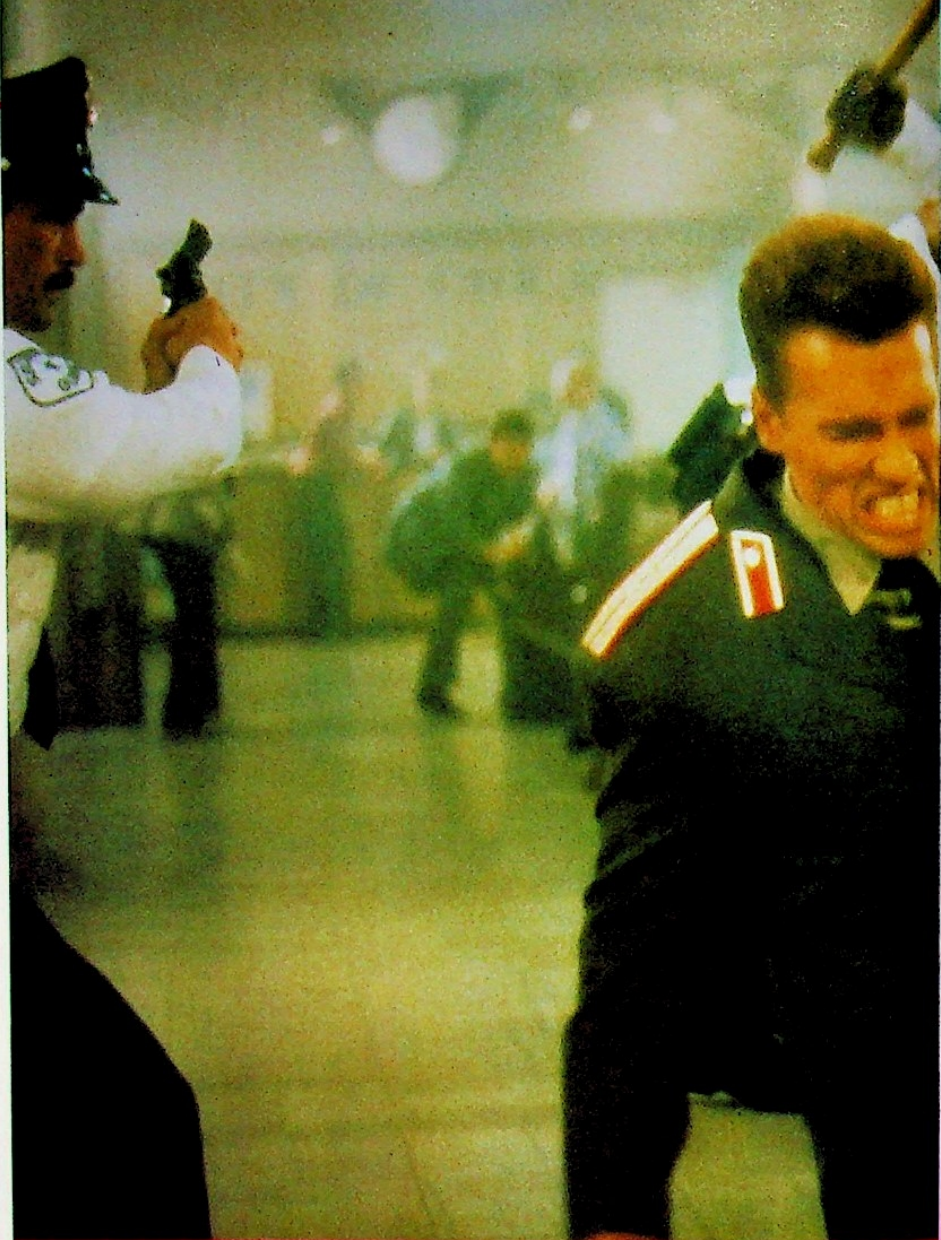


d'un pitbull enragé... Bavard en diable, Arnold lache à tous instants des oui ou des non décisifs et déterminés ! Bref, le mec sympa et ouvert comme tout... Quant à notre dealer, Ed O'Ross, le fric n'ayant pas de nation, il reprend, à une plus vaste échelle il est vrai (tout est plus grand aux Etats-Unis) son trafic au pays de la décadence, buttant au passage, chez lui c'est un tic, dès qu'il voit un flic son rhumatisme de l'index le reprend, le coéquipier du Sergent Art Ridzick, un flic rigolo et décontracté genre Starsky et Hutch, mais sans Starsky, ni Hutch.

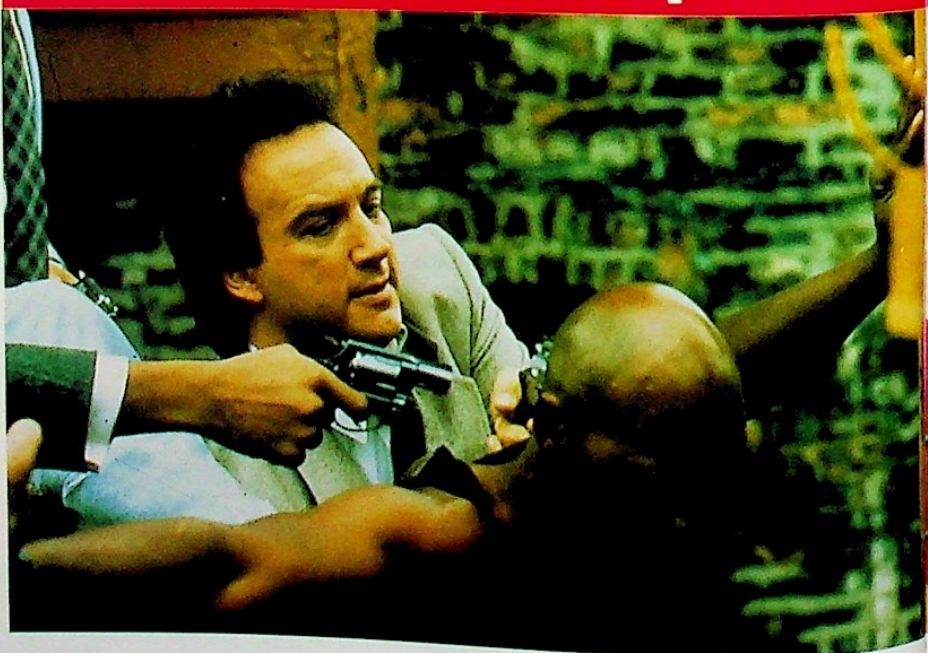
Bien entendu tout le film de Walter Hill repose sur la dualité de ces deux-là aussi différents que peuvent l'être un cassoulet-choucroute et un chili con carne à la framboise ! Même ressort comique que le film qui fit de Walter Hill une star du box office, *"48 Heures"*.

Pourtant, et cette comparaison qu'on ne peut oublier avec *"48 Heures"* est sans doute la source de nos réserves, ce duo-ci fonctionne nettement moins bien que le duo Murphy-Nolte. Premièrement parce que Jim Belushi n'a pas la carrure de Nick Nolte et se contente d'interpréter un personnage subissant la loi de son confrère taciturne, deuxièmement parce que l'humour glacial d'Arnold est nettement plus caricatural que celui, naturel, du vieil Eddy ! Bien entendu Walter Hill n'a rien perdu de son savoir-faire, mais emporté par l'idée qu'il lui suffisait de changer Schwarzenegger en flic soviétique, de tourner quelques belles scènes au cœur de Moscou (et ces scènes, c'est-à-dire principalement les dix premières minutes du film, sont sans doute les plus originales de *"Double Détente"*) et de sou-poudrer le tout d'un peu de violence et de poursuites originales (entre deux autobus !) et bien enlevées pour atteindre le public le plus large possible il reste bien en-deçà de ses possibilités.

Même si *"Double Détente"* est un film plaisant et qu'il y a fort à parier qu'il fasse une bonne carrière, les fans purs et durs du grand Walter devraient néanmoins rester sur leur faim... La machine a beau être parfaitement huilée, elle tourne parfois à vide d'autant que les personnages principaux ne semblent jamais communiquer ni vraiment interférer l'un avec l'autre, ce qui faisait d'ailleurs la force de *"48 Heures"*. On a aussi souvent l'impression dans *"Double Détente"* d'assister à un défilé de quelques-unes des meilleures scènes des *"Guerriers de la nuit"*, *"48 Heures"* ou encore *"Les rues de feu"*...



Arnold, le flic soviétique...





pulvérise la ville de Chicago...



"Ce que j'aime faire, c'est doser l'humour et l'action, mon cocktail à moi." W. Hill.

Si le film n'a aucun message à délivrer, comme la plupart des films d'action teintés d'humour, il permet néanmoins à Walter Hill d'exprimer quelques vérités qui lui sont propres et qui s'ancrent totalement dans les changements de mentalités qui caractérisent les rapports Est-Ouest : à bien y regarder les mondes séparés par le rideau de fer se ressemblent, les problèmes y sont souvent les mêmes et seules les idéologies, ou plutôt les philosophies, divergent... Le but de Walter Hill est évident : séduire un large public jeune ! Sans doute eut-il été préférable que Walter Hill ne se laisse à ce point fasciner par la carrure et la musculature de Schwarzenegger (fascination qu'il avoue lors de deux scènes impressionnantes, une soviétique et une américaine, où les culturistes du monde entier se tiennent la main pour soulever quelques tonnes de fonte !), bien qu'il lui ait demandé de maigrir pour interpréter le rôle, et cette idée, originale il est vrai, de confronter le système soviétique aux méthodes américaines pour se consacrer plus à ce qui fait la force de son cinéma... Une nervosité agressive et décapante. Nul doute, mais ce ne sont là que conjonctures, qu'il aurait pu signer un film véritablement extraordinaire. *"Double Détente"* tel que l'on peut le découvrir se contente d'être un bon film, sans plus, un rendez-vous pas tout à fait manqué ni franchement enthousiasmant... Bien sûr nombre de réalisateurs se contenteraient de cela, mais Walter Hill vaut beaucoup plus et Arnold Schwarzenegger avec lui.. Il reste que Moscou s'affirme dans *"Double Détente"* comme un merveilleux décor de cinéma et que le générique du film apparaîtra, pour les plus attentifs, comme une merveille d'humour collectiviste...

Michel C. Pouzol

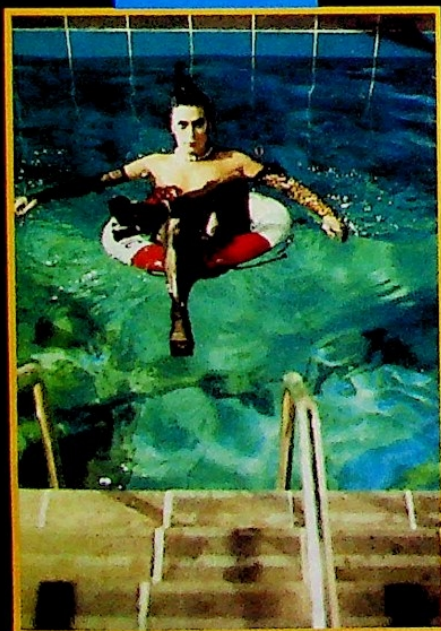


La récente multiplication des clips vidéo a permis de constater à quel point fantastique et SF ont pu influencer les divers courants du rock. Certes, il est difficile de considérer les images de synthèse ou celles du décollage d'une navette spatiale comme des éléments "fantastiques", puisqu'ils ne font qu'utiliser ou représenter les développements actuels de la technologie. Mais il n'en est pas moins vrai que l'imagerie à laquelle ils font appel relève toujours, d'une certaine manière, de la Science-fiction.

Des preuves plus flagrantes de cette influence apparaissent dans les clips de bon nombre de groupes de hard rock, situés dans les univers à la "Mad Max" (1) ou typiques de la "Fantasy" barbare façon "Conan". En puisant dans le cinéma fantastique, les réalisateurs des clips ne font que prolonger par

Les noces de sang du rock et du cinéma fantastique

Alice Cooper se pend sur scène, les Meteors dévident des baquets de sang sur l'auditoire, Screaming Jay Hawkins arrivait sur scène dans un cercueil. Vampires, nuits sans lune et aliens de tous bords ont bercé la jeunesse des Rock Stars. Il est normal que ceux-ci, maintenant célèbres, rendent un hommage aux créatures et aux ambiances du cinéma fantastique dans leurs disques et leurs prestations scéniques qui atteignent parfois un délire visuel jamais vu sur l'écran.



"The Rocky Horror Picture Show" (à gauche), le film référence du mariage du fantastique et du rock. "Lost Boys" (Génération perdue) de Joel Schumacher, emprunte la musique rock et son ambiance pour les méfaits de ses vampires new-look (à droite).



le canal de la vidéo une attitude préexistante. A savoir : l'attrait des groupes en question pour un certain nombre de thèmes relevant du genre qui nous intéresse. De même, l'ambiance malsaine de *"Something in my house"* (*"Dead or alive"*), pour n'en citer qu'un, ne fait qu'illustrer un texte indubitablement fantastique. On assiste, en fait, à un mouvement d'aller-retour ; le rock emprunte au cinéma les thèmes cités ci-dessus, qui se retrouvent dès lors au cœur des clips. L'exemple du *"Thriller"* de Michael Jackson est ici quasi inévitable.

Mais le clip — en dehors de quelques précurseurs, scopitones des années 60 et morceaux "mis en scène" pour la télévision — est une invention récente, et bon nombre d'interprètes disparus avant sa généralisation ont dû se con-

tenter de leur musique pour faire passer leur inspiration fantastique. Les *"Sixties"*, vers lesquelles on a de plus en plus tendance à se retourner — phénomène de mode ou manifestation d'une authentique nostalgie ? furent un véritable bouillon de culture, encore mal connu. Des instrumentaux lugubres à souhait du début à la décennie (l'inquiétant *"Werewolf"* des Frantics, entre autres) aux envolées psychédéliques générées par les hallucinogènes (dont l'usage se répand massivement dès 1966), les années 60 ont largement fait appel au fantastique et à la SF sous toutes ses formes. Le *"Season of the Witch"* de Donovan devient, revu et corrigé par Vanilla Fudge (2), un chef-d'œuvre d'angoisse, tandis que le Pink

Floyd de Syd Barrett terrifie l'Angleterre avec le cauchemardesque *"Interstellar overdrive"*. Mais il n'existe pas vraiment de démarche systématique, sauf peut-être chez Screamin Jay Hawkins, le bluesman fou dont la carrière a commencé dans les années 50 et qui faisait son entrée sur scène dans un cercueil ! Ou chez certains *"punks sixties"* comme les Sonics, que l'on redécouvre depuis peu. Dans les deux cas, les thèmes évoquent pour la plupart les séries B des années 50 ou, bien entendu, les séries TV. Sur les compilations *"Pebbles"* et *"Highs in the Mid-Sixties"* (près d'une cinquantaine d'albums consacrés à des groupes pour le moins obscurs), on peut trouver des chansons intitulées *"That creature"* (dont le refrain conseille d'abandonner cette chose hideuse venue d'un autre monde), *"The*



Invaders are coming" (non pour envahir le monde mais pour enlever la petite amie du chanteur) ou *"Voices green and purple"* (où les hallucinations d'un voyage au L.S.D. tournent au film d'horreur surréaliste).

Cette évolution se poursuit dans les années 70 avec divers courants découlant pour la plupart du psychédélique. Tandis qu'en R.D.A., Tangerine Dream ou Popol Vuh fondent la *"Kosmische Musik"* — aussi appelée *"rock planant"* —, qui se veut une musique de Science-fiction (3), Christian Vander et Magma inventent la planète Kobaïa, dont ils se prétendent originaires, ainsi qu'un langage sauvage adapté au mélange de rock et de free-jazz qu'ils affectionnent à leurs débuts. Hormis ces expériences, les grands utilisateurs de thèmes fantastiques se retrouvent dans deux courants parallèles : hard rock et progressive.

Le hard rock, dont l'image mi-moyennâgeuse, mi-postcataclysmique, est aujourd'hui une véritable tarte à la crème, a très tôt effleuré le sujet, avec des morceaux comme *"Child in Time"* (Deep Purple), *"Stairway to Heaven"* (une bien belle chanson de *"Fantasy"* signée Led Zeppelin) ou la longue suite *"The magician's birthday"* d'Uriah Heep. L'aspect horrifique est essentiellement assuré par Alice Cooper — qui a pris la fâcheuse habitude de se pendre sur scène —, mais Alex Harvey et d'autres tenants de ce qu'on appelait alors le rock décadent y sacrifièrent également, tandis que David Bowie, bien avant d'interpréter le Martien de *"The Man who fell to Earth"*, donnait corps à l'extraterrestre Ziggy Stardust. Côté progressive, c'est le bonheur. Genesis pille tous azimuts, passant de la *"Fantasy"* à la SF — *"Get em out by Friday"*, dont l'idée semble empruntée à *"La Fourmilière"* de Robert Bloch (4). Yes, Soft Machine, Gong —

On s'est rendu compte à quel point un 4/4 soutenu par des guitares saturées illustre à merveille les images horribles...

Tim Curry, qui incarnera le diable de "Legend" est le "transsexuel transylvanien" du "Rocky Horror Picture Show" de Jim Sherman.



qui, comme Magma, a créé sa propre planète d'origine, mais avec bien plus d'humour que Vander — et bien d'autres vivent dans un univers fantastique, dont leur musique se veut le reflet. Sans oublier "King Crimson", dont le premier album, "In the court of the Crimson King", glisse de la SF sociologique la plus "dure" — "21st Century Schizoid Man" — à la "Fantasy". Ni Hawkwind, qui mélangeait rythmiques hard et arrangements "planants". A noter que le créateur d'"Etric le Nécromancien", Michael Moorcock, en fut membre le temps de quelques albums. C'est Moorcock, également, qui a signé les textes de nombreux morceaux fantastiques du "Blue Oyster Cult" — dont "Veteran of the Psychic Wars", qui se trouve sur la B.O. du dessin animé "Métal hurlant". En effet, à partir du milieu des années 70, le cinéma fantastique reconnaît enfin ses admirateurs. Une reconnaissance qui se prolongera jusqu'à nos jours. De "Phantom of the Paradise" et du "Rocky Horror Picture Show" à "La petite boutique des horreurs" s'écoulaient dix années qui verront le rock envahir peu à peu, puis dominer les B.O. de films d'horreur, sérieux ou parodiques. A partir de 1975-76, se développe un second phénomène significatif : des groupes comme les Cramps — puis, plus tard, les Meteors (5) — se réclament ouvertement du fantastique et de l'horreur, avec des titres comme "I'm a Teenage Werewolf". Rocky Erickson, ancien chanteur de l'un des plus grands groupes psychédéliques des "Sixties", les "13th Floor Elevators", enregistrera sur la fin de la décennie un album dont tous les titres de chansons sont empruntés à des films de série B : "Creature with the Atom Brain", "Night of the Vampire" ou "I Walked with a zombie" — repris récemment par les Vietnam Veterans, des Français qui ont effleuré à plusieurs reprises le sujet.





La musique rock a toujours été inspirée par les univers post cataclysmiques à la "Mad Max"...

DISCOGRAPHIE PARTIELLE

Fantastique/Horreur :

Vanilla Fudge - "Renaissance"
Fuzztones - "Lysergic emanations"
Screamin' Jay Hawkins & the Fuzztones - "Leave your mind at home"
Rocky Erickson & the Aliens - "Rocky Erickson & the Aliens"
Cramps - "Psychedelic jungle" ; "Smell of female"

Fantasy

Genesis - "Tresspass"
Rainbow - "Rising"
King Crimson - "In the court of the Crimson King"
Marillion - "Grendel" ; "Script for a jester's tears"
Yngwie Malmsteen's Rising Force - "Marching out"

SF :

Blue Oyster Cult - "Extra-Terrestrial Intelligence" ; "Tyranny & mutation"
Van der Graaf Generator - "H to He who am the only one"
Pink Floyd - "The piper at the gates of dawn" ; "A saucerful of secrets"
Les Vierges - "Pas la peine d'en faire trop pour se faire remarquer"

Mais, à la fin des "seventies" ces influences fantastiques demeurent encore un phénomène marginal. Il faut attendre l'arrivée de "Thriller" — et des clips en général — pour assister à une généralisation. Le fantastique étant devenu porteur, le rock va désormais s'en servir, tandis qu'au cinéma, c'est l'inverse qui se produit. Curieusement, mis à part "Retour vers le futur" et quelques films à budget restreint — souvent d'une nullité crade —, le cinéma de SF ne suit pas le mouvement. Il est vrai que concilier "Space opera" et rock'n'roll pose un certain nombre de problèmes de cohérence sur lesquels, j'en suis certain, nous aurons l'occasion de revenir dans ces pages.

Le renouveau psychédélique/punk sixties, véritable courant parallèle et dernier refuge d'un quelconque "Underground", se situe tout entier dans une ambiance glauque et horripilante. On peut voir ici l'influence d'une petite maison de disques new-yorkaise, Midnight Records — tout un programme ! —, qui a révélé des groupes comme les Fuzztones, the Suburban Nightmare ou Dementia 13, lesquels exploitent sans vergogne — et non sans un certain humour — les thèmes et clichés du

cinéma fantastique. Aujourd'hui, en tout cas, avec la sortie d'"Horror rock", "The Gate" ou "Le retour des morts-vivants II", la place prédominante occupée par le rock dans le cinéma fantastique est devenue incontestable. Les deux genres se sont enfin rencontrés par le biais de l'imagerie, pour le meilleur et le pire comme on dit dans les mairies. Un mariage qui n'a rien d'artificiel ; on s'est simplement rendu compte à quel point un 4/4 soutenu par des guitares saturées illustre et soutient les images horripilantes. A l'issue d'un trafic d'influences sans précédent et d'échanges occasionnels sur une durée de près de vingt-cinq ans, rock et fantastique célèbrent leurs noces de sang. Pour le plaisir de l'amateur.

Roland C. Wagner

(1) Univers que l'on qualifie en général de "post-cataclysmiques".

(2) Premier groupe de Tim Bogert et Carmine Appice.

(3) Le long morceau "Alpha Centauri", sur l'album du même nom, est l'expression musicale d'un voyage interstellaire.

(4) Auteur de "Psychose".

(5) Qui ne se gênaient pas pour arroser de "sang frais" les premiers rangs de leur public.

Il y a encore quelques mois, *"Moonwalker"* était un projet mythique. On savait que Michael Jackson préparait un film dans le plus grand secret, on savait que cela s'appelait *"Moonwalker"*, point final. Dans une récente interview, Jackson confiait qu'il était encore trop tôt pour en parler. L'amitié qui lie le chanteur à Steven Spielberg entretenait les rumeurs les plus extravagantes. On pouvait lire ça et là qu'Elizabeth Taylor devait faire partie du casting, certains même murmuraient *"Star Wars IV"*, il est vrai qu'entre *"Moonwalker"* et *Skywalker*, il n'y a qu'un pas que l'on peut franchir aisément.

Au sommet de la gloire avec la sortie de l'album *"Bad"*, Michael Jackson fait donc un nouveau pas vers le

Frank Diléo, le manager, mais aussi l'ami de Michael Jackson nous apprend que le tournage vient à peine de se terminer et que le film doit sortir pour les fêtes de Noël. *"Moonwalker"* est décrit par ses producteurs comme "un voyage fantasque à travers l'univers musical de Michael Jackson. Le film dépeint une interprétation complexe de la traditionnelle lutte qui oppose le bien au mal — ceci se détachant sur un arrière plan de certains

pourchassé par des "méchants" sur une terre futuriste. Il rencontre trois enfants qui vont l'aider à s'en sortir et à repartir chez lui. Mais (fantasme de Jackson, vraisemblablement frustré par la fin d'*"E.T."*), Michael revient sur Terre pour retrouver ses amis. Et les ressemblances avec *"E.T."* ne s'arrêtent pas là. Tout d'abord la musique, véritable plagiat de la superbe composition de John Williams pour le film

jamais vu, les scènes s'entrechoquent à 200 à l'heure, deux exemples : Michael rentre dans un bar, il jette une pièce de monnaie en l'air, la caméra suit la pièce qui tourne jusqu'à ce qu'elle retombe dans la fente d'un juke-box ; pourchassé par ses ennemis, Michael se métamorphose en une sorte de vaisseau spatial vivant, style *"Transformers"*...

"Moonwalker" est produit outre Jackson par Dennis Jones, Frank Diléo et Jerry

MOONWALKER



La célèbre marche de Jackson : le "Moonwalk".

cinéma. Depuis plusieurs années, il est vrai que la superstar se rapprochait du Septième Art. Il y eut tout d'abord *"The Wiz"* de Sidney Lumet, une comédie musicale inspirée du *"Magicien d'Oz"* où Jackson interprétait le rôle de l'épouvantail au côté de Diana Ross et de Richard Pryor. Depuis le début des années 80, ce sont les plus grands réalisateurs qui se succèdent pour réaliser ses clips : Steve Barron (*"Billie Jean"*), John Landis (*"Thriller"*), Martin Scorsese (*"Bad"*), enfin, en 1986, Jackson tourne *"Captain EO"*, un court métrage en 3 D produit par George Lucas et réalisé par Francis Coppola.

Cannes 88, Marché du film. Lorimar organise une projection de la "promo" de *"Moonwalker"*, c'est-à-dire un montage de 10 minutes de scènes du film, très speed.

des effets visuels les plus renversants, de chansons et de numéros de danses les plus spectaculaires jamais filmés".

Une "promo" ne permet pas de juger un film mais nous autorise plutôt à nous faire une idée de ce qu'il sera. Autant le dire tout de suite, les passages qui nous ont été montrés sont d'un émerveillement total. Jackson est un incontournable d'*"E.T."* et de *"Peter Pan"* et ça se sent : Michael (il s'appelle aussi comme ça dans le film) semble être un extra-terrestre

de Spielberg, signé Bruce Broughton (*"The Boy Who Could Fly"*), le seul compositeur qui est capable de faire du Williams, plus vite que Williams et moins cher que Williams. Ensuite, il y a les images, colorées et féériques comme *"E.T."*, elles font également beaucoup penser à *"Rencontres du troisième type"*, des éclairages et des prises de vues superbes nous plongent dans l'ivresse la plus totale. Ce qui semble aussi être un des points forts de *"Moonwalker"*, ce sont ses effets spéciaux, du

Kramer (Le réalisateur du *"Making of Thriller"*) pour Optimum productions qui n'est autre que la compagnie de production du chanteur. Bien qu'aucune information officielle n'ait été encore communiquée, on murmure que le budget du film s'élève à 25 millions de dollars et qu'il a été entièrement réalisé dans le ranch du chanteur. Les effets spéciaux du film ont été signés Rick Baker (que l'on ne présente plus), Will Vinton et Jim Blashield (un spécialiste des effets spéciaux dans les vidéo-clips).

Le metteur en scène du film est Colin Childers qui reçu jadis un Oscar pour les effets spéciaux de "Superman". Au niveau musical, Michael Jackson chante "Smooth Criminal" (tiré de l'album "Bad") ; "Come together" qui sera la première fois où on le verra chanter une chanson des Beatles (dont il possède l'exclusivité des droits) et "Leave me Alone" qui est annoncé comme un voyage surréel à travers les excentricités humaines et les fantai-



sies privées du chanteur. "Moonwalker" s'annonce donc comme le gros film des fêtes de fin d'année, événement musical, événement cinématographique, le film peut être assuré d'une large couverture médiatique au moment de sa sortie. Reste l'énigme du scénario définitif. Le film tiendra-t-il ses promesses ou ne sera-t-il qu'une succession de belles images et de numéros musicaux ?

Christian Lucas

Pour la quatrième fois, le ciné va pouvoir s'éclater sous le soleil breton. C'est en effet le 6 août que va se dérouler pour la quatrième fois "La nuit blanche pour une salle noire" à Dinard. Initiative originale d'un exploitant de province qui pense qu'il faut bouger pour faire bouger le public, cette fête du ciné en plein désert du calendrier gagne ses galons d'années en années.

Une seule nuit continue de 17 h 30 à 7 h du matin pour traverser tous les genres et s'adresser à tous les publics. Cafés et amphés de rigueur pour un programme tout terrain placé sous le signe : Histoire et Cinéma au travers du costume. "La Passion Béatrice", "La 7^e Dimension", "Caligula" présentées par Bertrand Tavernier, Jean-Michel Dupuis, Laurent Dussaux, Jacqueline Moreau (Césars 88 Costumes) cotoieront une carte blanche aux prix de la critique et un coup de chapeau au distributeur Capital Cinéma. C'est ainsi que seront aussi projetés les films récents:

"Hidden" de Jack Sholder, (ci-contre). Une apparition de "La septième dimension" (ci-dessous).



La 4^e nuit blanche pour une salle noire de Dinard



"Stepfather" (prix de la critique Cognac 88), "The Hidden" (grand prix Avoriaz 88), "Chinese Ghost Story" (avant-première, prix spécial du Jury Avoriaz 88) et peut-être "Near Dark" tous distribués par Capital Cinéma. Par ailleurs la critique viendra en force pour présenter au public outre "Stepfather", "Prince of Darkness" de John Carpenter (prix de la critique Avoriaz 88).

L'hommage rendu à Bertrand Tavernier donnera d'ailleurs l'occasion de revoir "Around Midnight" en V.O. Dolby copie neuve. Vous prenez tout ça plus des cadeaux plus des surprises plus des courts métrages et vous obtenez une nuit de délire garanti et une fête pour l'ensemble d'une profession.

Wolvérine

HORRORSCOPE

par Luc Crécy

FILMS TERMINES

MUTANT WAR

Réal. : Brett Piper. Scn. : Brett Piper. Prod. : Brett Piper pour Cinevest.

• A la fin du 21^e siècle, la guerre intergalactique entre les envahisseurs et les humains est enfin terminée. Les extra-terrestres ont abandonné leur lieu de conquête mais ils ne sont pas partis sans laisser des séquelles dans notre monde à présent ravagé. Des mutations génétiques sur la faune, la flore et la race humaine se sont produites. De nouveaux mutants humains sont apparus et un conflit les oppose à présent aux humains "sains".

brun d'érotisme sont au programme de ce très petit budget au titre et à l'affiche racoleuse. Quelques maquillages intéressants pimentent le tout. A noter

la présence au générique du vieux briscard Cameron Mitchell dans le rôle de l'énigmatique Reinhart Rex.

FILMS EN PRODUCTION

ETATS-UNIS

CLASS OF 1999

Réal. : Mark Lester. Prod. : Vestron.

• "Class of 1999" est un peu la suite de "Class 1984" du même réalisateur (également responsable du mauvais "Commando" avec Arnold S.). Suite est un bien grand mot, disons plutôt que le film aborde le même thème que son prédécesseur, celui de l'éducation des petits voyous qui ne pensent qu'au sexe, à la drogue, à la violence et... même pas à Beethoven ! Seulement les méthodes d'éducation ont sensiblement chan-

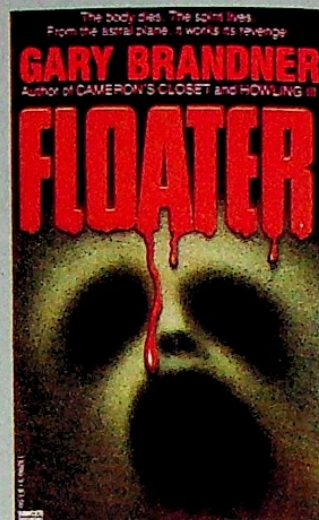
gées au crépuscule du 20^e siècle, puisque les professeurs sont à présent remplacés par des cyborgs et, alors que Roddy McDowall menaçait ses élèves avec un magnum sur la tempe pour leur faire apprendre quelques rudiments (en 1984), les méthodes de ces "fils de Robocop" vont plus loin, car ils commencent à tuer les mauvais élèves à titre de mesure disciplinaire ! Fini de rire les agités du dernier rang.

FLOATER

Réal. : Tobe Hooper. Scn. : Gary Brandner. Prod. : Charles Band/Empire.

• Alec le malin, Roman l'arrogant et Lindy la beauté sont les jeunes les plus en vue de leur lycée. Ils ne se rendent pas compte du mal qu'ils font et de toute façon, ils s'en moquent. Frasier, lui, est un intello maldroit et surtout mal aimé mais il possède quelque chose que les autres n'ont pas : la Projection Astrale, qui est la faculté de pouvoir envoyer son esprit à de très longues distances de son corps. Hélas, cela ne l'empêchera pas de tomber dans une blague d'étudiants qui ira horriblement trop loin... Mais alors que le corps de Frasier est mort, son esprit, lui, a survécu. Il flot-

tera dans les limbes pendant plusieurs années avec une seule pensée : la revanche. Vingt ans plus tard, Alec, Roman et Lindy sont convoqués comme par une force surnaturelle à une réunion d'anciens élèves. Une réunion qu'ils n'oublieront jamais, si bien entendu ils survivent...



Après avoir fait débiter des "stars" de la mise en scène (Puyn, Gordon), voici donc qu'Empire se met à employer des grands noms de l'horreur. Tobe Hooper, enfin sorti des griffes de la Cannon signe donc "Floater". Le film est doté d'un



scénario archi-classique, on se demande ce que le réalisateur de "Massacre à la tronçonneuse" et de "Poltergeist" va en tirer. "Floater" est tiré du roman de Gary Brandner, déjà responsable des scénarios et romans de "Hurlements 1, 2 et 3".

TOTAL RECALL

Réal. : Paul Verhoeven. Prod. : Ronald Shusett/Carolco. Scn. : Ronald Shusett et Steven Pressfield.

• "Total Recall" est un projet qui a traîné chez pas mal de producteurs depuis quelques années. Le voilà à présent qui se retrouve chez Carolco (les producteurs de la série "Rambo" entre autre), fermement décidé à le faire. L'équipe annoncée pour la production du film est très alléchante. Le metteur en scène doit être Paul Verhoeven qui signa "La chair et le sang" et le "Quatrième homme". Au niveau de l'histoire, sachez que le film est "inspiré" d'une courte nouvelle de science-fiction du grand Phillip K. Dick (jadis trahi par le pourtant très beau "Blade Runner" de Ridley Scott), on retrouve l'éternel Dan O'Bannon ("Dark Star", "Alien...") dans l'équipe scénaristique. Spécialiste des "gros bras", Carolco confie le rôle principal du film à Arnold

Schwarzenegger que Verhoeven va donc enfin pouvoir diriger puisque Schwarzy avait refusé d'être un robot dans le précédent film du metteur en scène.

COMMUNION

Réal. : Philippe Mora. Prod. : Vestron. Scn. : Whitney Strieber.

• "Communion" raconte l'histoire mystérieuse, mais paraît-il véridique, d'un romancier respecté dont les cauchemars récurrents de rencontres extra-terrestres s'avèrent en fait être une incroyable mais terrifiante réalité.

Le film est tiré d'un best-seller américain et sera réalisé par un metteur en scène capable du pire ("Horror") comme de l'honorable ("Le retour du capitaine invincible") : Philippe Mora. Côté interprétation, bien que rien ne soit encore certain, on murmure la présence dans le casting du très grand Christopher Walken.

FILMS SORTIS A L'ETRANGER

AUSTRALIE

THOSE DEAR DEPARTED

Réal. : Ted Robinson. Prod. Phillip Emanuel. Int. : Garry McDonald, Pamela Stephenson.

• Max Falcon, une star de la comédie musicale s'apprête à entamer une nouvelle carrière à Hollywood. Il est riche, célèbre et surtout très heureux car il est marié à une jolie jeune femme blonde prénommée Marilyn. Mais celle-ci en a assez des caprices de la vedette et décide d'avancer la date de l'héritage à la vitesse grand V, en supprimant purement et simplement son époux et admirateur. Après le forfait, elle se retrouvera hantée par le spectre de sa victime qui ne cherche pas à se venger, mais plutôt à continuer de lui avouer sa flamme, au grand

désespoir de ses amis proches, eux aussi victimes de Marilyn... Il s'agit d'une petite production australienne sans prétention bien enveloppée mais sans réel contenu. A noter quelques effets spéciaux optiques aussi banals qu'inutiles.

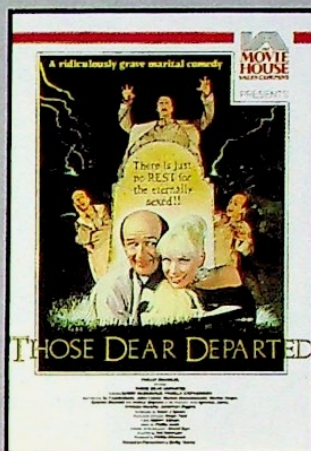
FILMS EN TOURNAGE

ETATS-UNIS

THE FLY

Réal. : Chris Walas.

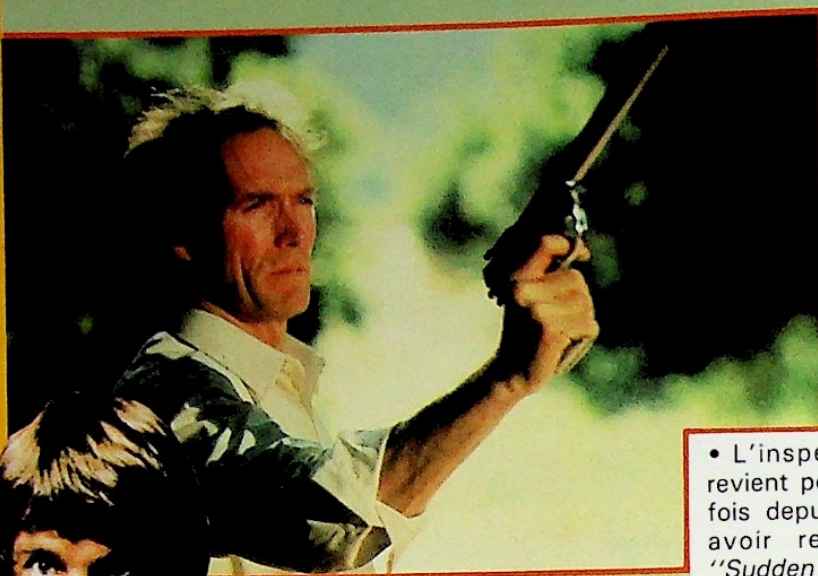
• Ça ne sera donc pas Sam Raimi qui dirigera la suite tant attendue du fabuleux film de David Cronenberg mais Chris Walas. Décidément, après "Pumpkinhead" de Stan Winston, la mode semble être de confier des mises en scène à des spécialistes des effets spéciaux. On ne sait pas encore grand-chose sur l'histoire du film si ce n'est que le film mettra en scène le fils de Seth Brundle (Jeff Goldblum dans le premier film). Le rôle en est confié à Eric Stolz que l'on avait découvert dans le très beau "Mask" de Peter Bogdanovich. Sera-t-il la nouvelle mouche ou nous réserveront-ils d'autres surprises ?



Come to where the flavor is. Come to Marlboro Country.*

Vite...

Par Lionel Colin

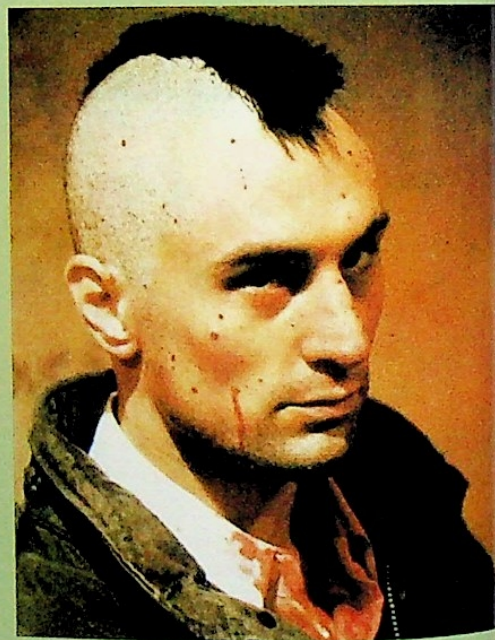


HARRY V

• L'inspecteur Harry revient pour la cinquième fois depuis 1971. Après avoir ressuscité dans "Sudden Impact", Harry Callahan va de nouveau sortir son magnum. Clint Eastwood produit "The Dead Pool", réalisé par Buddy Van Horn, vieux copain de Clint qui l'avait déjà dirigé dans "Any Which Way You Can".

FLIC DRIVER

• Robert de Niro aussi violent que dans "Taxi Driver" pour son nouveau film : "Midnight Run" réalisé par Martin Brest. De Niro, comme à son habitude, s'est "imprégné" de son personnage en fréquentant assidûment les milieux de la loi et de la police pendant plus d'un mois. Son rôle : un ancien flic de Chicago qui devient chasseur de primes...



LA TRAQUE DE LUKE...

• Chasse à l'homme dans un univers de SF avec Mark Hamill (Luke Skywalker de "Star Wars") et Bill Paxton ("Aliens"). "Sleepstream" est tourné aux studios de Pinewood en Angleterre et en Turquie. Au générique deux grands comédiens : F. Murray Abrahams ("Amadeus") et Ben Kingsley ("Gandhi"). Effets spéciaux de Brian Johnson.

D'APRÈS L'AUTEUR DE "MANIAC" WILLIAM LUSTIG

MANIAC COP

VOUS PUEZ
NE RIEN DIRE...
... POUR TOUJOURS !

SELECTION OFFICIELLE
7^e FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM POLICIER
COGNAC 1988

SHARRO GUCKENHAUS ENTERTAINMENT PRESENTS
"PRODUCTION LARRY COHEN" - AVEC WILLIAM LUSTIG
Avec TOM ATKINS - BRUCE CAMPBELL - LAURENCE JARON - RICHARD BOUNDRÉE - WILLIAM SMITH - ROBERT ZDAR - SHEEL MORIN
écrit par JAY CHATKAWAY - réalisé par DANIEL KERN - assisté par JAMES GUCKENHAUS - édité par RICHARD - monté par LARRY COHEN - produit par WILLIAM LUSTIG



IL EXISTE UNE PORTE DERRIÈRE LAQUELLE LES DÉMONS ATTENDENT...
QUELQU'UN L'A OUVERTE



THE GATE LA FISSURE

un film de TIBOR TAKACS

NEW CENTURY ENTERTAINMENT CORPORATION présente une collaboration avec THE VISA ORGANIZATION, LTD.
Produit par ALLIANCE ENTERTAINMENT JOHN KERRY PRODUCTION "THE GATE" - avec STEPHEN DOFF - JODIE TRIPP - CHRISTA DORTON - et AL
écrit par ANDREW WILSON - réalisé par TIBOR TAKACS - assisté par MICHAEL MORRIS - PETER ROBINSON
Casting par ANDREA THORNTON - Montage par JOHN KERRY - Musique par TIBOR TAKACS
CAPITAL CINEMA

U.S.A. 1987. Un film de William Lustig. Scénario : Larry Cohen. Musique : Jay Chaitaway. Production : Glickenhau films. Distributeur : Deal. Durée : 95 mn. Sortie : Le 22 juin 1988 à Paris.

INTERPRETES : Bruce Campbell (Jack Forest), Laurene Landon (Teresa Mallory), Tom Atkins (Mac Rae), Richard Roundtree (commissaire Pike), Robert Z'Dar (Mathew Cordell).

L'HISTOIRE : Alors qu'une série de meurtres terrorise la ville de New-York, la presse révèle que le tueur sadique ne serait autre qu'un policier. L'effet de cette nouvelle alarme tous les citoyens et conduit même certains jusqu'à l'assassinat d'un policier innocent. Afin d'éviter toute accélération dans la panique, Jack Forest, officier de police, est arrêté comme coupable présumé, bien que son arrestation soit basée sur des preuves extrêmement faibles. Son amie, Teresa Mallory, une superbe détective tente de tout mettre en œuvre pour innocenter Jack. Hélas, le détective Mac Rae qui était à la tête de l'enquête pour blanchir Jack est tué alors qu'il vient de découvrir qui est le Maniac Cop. La détermination de Jack et de Teresa les opposera en définitive à la Police des Polices, et peu à peu, ils finiront par découvrir que l'ancien policier Cordell n'est autre que le redoutable "Maniac Cop".

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : "Maniac Cop" est le troisième long métrage de William Lustig. Il a toujours voulu être metteur en scène, et commence sa carrière comme assistant à la rédaction sur des spots publicitaires entre autres. Puis il fit tous les métiers : assistant à la production, directeur de tournage, directeur à la production, assistant à la mise en scène. Il s'essaya à l'écriture ("Those Damned Kiols") puis à la production ("The Dream Factory"). Il travailla également avec le producteur Carlo Ponti en tant que directeur de production sur le film "Rip-Off". C'est avec "Vigilante" en 1983 qu'il commence sa carrière de réalisateur. Mais c'est "Maniac", aux effets spéciaux étonnants de Tom Savini et à l'interprétation inspirée de Joe Spinell qui révèle William Lustig au grand public. Bruce Campbell est originaire de la ville de Détroit où il commença sa carrière dans une petite école de cinéma. Ses premières apparitions en tant qu'acteur furent dans des films industriels, puis en 1979, il fit un essai pour le fameux film "Evil Dead", et en augmenta le budget de 85 000 dollars. Co-producteur et acteur dans "Evil Dead", qui fut une grande surprise au Box-Office. Bruce Campbell fut tout d'un coup sollicité par Hollywood. On put le voir dans "Mort sur le Gril" de son ami Sam Raimi, dans "Going Back", "Cleveland Smith", "The Blind Waiter". Il co-produisit et joua dans "Evil Dead II".

Les projets de Bruce Campbell sont avant tout de continuer ses activités dans les domaines qui vont de l'écriture à la production en passant par la comédie. Il veut continuer à produire des films à petit budget mais qui ont une grande valeur de distraction aux yeux du public.

Richard Roundtree fut réellement catapulté au rang des célébrités internationales grâce à son interprétation de John Shaft dans le célèbre film "Shaft" produit par la MGM. Depuis cette fameuse prestation, ce natif de New Rochelle dans l'état de New-York a joué dans de nombreux films dont "Tremblement de terre", "Hauts les flingues", avec Burt Reynolds et Clint Eastwood, "Shaft in Africa", "Shaft's Big Score", et à la télévision dans "Rocines", "Masquerade". Sur scène, il participa à plusieurs productions off-Broadway, Negro Ensemble Company.

Larry Cohen est auteur, metteur en scène, et producteur, tout autant qu'il dirige sa propre maison de production : Larco Productions Inc. Grâce à lui, plusieurs succès ont pu voir le jour. Cette année, il a écrit et produit "Maniac Cop" écrit et mis en scène "Island of the Alive", signé le scénario de "Best Seller" ("Pacte avec un tueur"). Larry est reconnu dans le monde entier et les ventes de ses films en vidéo-cassettes sont importantes. On peut facilement voir ses films dans les cinémathèques de Paris, Londres, New-York et bon nombre de revues spécialisées ont parlé de ses films. Il a commencé sa carrière comme auteur de films T.V. alors qu'il était encore étudiant. A l'âge de 21 ans, il vient à Hollywood où il crée des séries T.V. comme "The Invaders", "Branded", "Coronet Blue" etc. Ainsi, Larry Cohen devint très actif dans l'écriture et la production. Ses principaux films sont : "El Condor", "Le monstre est vivant", "Le monstre est vivant II", "Black Caesar", "House Wife", "Perfect Strangers", "Stuff", "Les enfants de Salem".

("The Gate") U.S.A. 1987. Un film de Tibor Takacs. Scénario : Michael Nankin. Directeur de la photographie : Thomas Vamos. Montage : Rit Wallis. Musique : Michael Hennig et Peter Robinson. Maquillages spéciaux : Graig Reardon. Effets spéciaux visuels : William Randall Cook. Maite paintings : Syd Dutton. Costumes : Mary Gail Artz. Production : Andras Hamori. Distribution : Capital Cinéma. Durée : 85 mn. Sortie : le 29 juin 1988 à Paris.

INTERPRETES : Stephen Dorff (Glen), Christa Denton (Al), Louis Tripp (Terry), Kelly Rowan (Lori Lee), Jennifer Irwin (Linda Lee), Deborah Grover (la mère), Scott Denton (le père), Ingrid Veninger (Paula).

L'HISTOIRE : Il ne faut parfois pas plus que la foudre s'abattant sur un arbre pour ouvrir l'une des sept portes de l'enfer. Et l'éclair tombe dans le jardin du jeune Glenn. Rapidement, les débris de bois découvrent une caverne d'aspect sinistre. Aidé de Terry, son meilleur ami, Glenn entreprend d'élargir le trou. Il se blesse légèrement au doigt et quelques gouttes de sang tombent à terre. Evidemment, les recherches ne peuvent aboutir qu'en l'absence des parents de Glenn. Ceux-ci partent justement en week-end, laissant leur fils aux bons soins de sa sœur aînée, Al. Terry et Glenn parviennent à fendre une grotte d'où se libèrent d'étranges lueurs, et un message délivré dans une langue inconnue. Les deux gamins lisent la formule, invitant bien malgré eux le Prince des Enfers à revenir sur Terre. Dès lors, les événements se précipitent. Au cours d'une séance de spiritisme improvisée par des convives, Glenn est précipité au sol ; Terry voit apparaître sa défunte mère avant que celle-ci se transforme en chien. Justement, cette nuit-là, Angus, le chien de Terry meurt mystérieusement... Mais c'est le disque enregistré par un groupe de hard-rock, Sacrific, qui déclenche l'irréparable. Les musiciens morts dans un accident d'avion, ont en effet formulé des incantations diaboliques et joint à leur album un véritable guide cabalistique. Les enfants apprennent qu'il fallait pour ouvrir cette porte du sang, des incantations et un sacrifice, en l'occurrence celui du chien ! Chargé d'emmener le cadavre d'Angus chez un vétérinaire, le petit ami de Al, Eric, ne trouve rien de mieux à faire que de jeter le corps de l'animal dans le trou creusé par la foudre. L'enfer délègue rapidement des dizaines de minuscules démons agressifs qui attaquent les enfants. Terry tente d'enrayer le processus mais tombe dans le gouffre miniature en réchant quelques passages de la Bible. Il est sauvé in-extremis. Peu après, un zombie vêtu d'un bleu de travail sort d'un mur et agresse les gosses. Désormais, les communications avec l'extérieur sont instantanées : le téléphone fond littéralement. Terry est enlevé par le mort-vivant et se métamorphose lui-même en créature des enfers. La maison se retrouve bientôt dévastée, envahie par les démons envoyés par le Prince des enfers, un monstre imposant qui habitait la Terre voici des millénaires. Ce dernier apparaît, en quête d'une autre victime pour s'établir définitivement sur Terre. Mais Glenn possède encore une arme, le dernier recours : une fusée spatiale télécommandée !...

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : En relativement peu de temps, Tibor Takacs s'est bâti une solide réputation au sein du cinéma canadien de langue anglaise. Dès 1980, Takacs met à contribution ses goûts inmodérés pour l'étrange et le fantastique en produisant, dirigeant et montant "The Tomorrow Man", film récompensé par plusieurs magazines de science-fiction et du Prix suprême de la télévision et du cinéma canadien. Présenté au festival de Trieste, le film y reçoit un accueil enthousiaste. Dès 1977, Tibor Takacs met en scène une œuvre de la trempe du "Rocky Horror Picture Show", "Metal Messiah", mêlant science-fiction et rock'n roll. Il opte ensuite pour le conte de fées moderne avec "Snow", un court-métrage récompensé au festival de Chicago et représentant le Canada au festival de Berlin. "Snow" brasse gosses, gangsters, Père-Noël, cocaïne et miracle sur fond de fêtes de Noël.

En 1983 il dirige une vidéo pour le groupe rock Toronto ; le clip entraîne les ventes spectaculaires du disque. La même année, Tibor Takacs co-produit le pilote d'une série pour enfant, "The Trouble with Trolls". Auparavant, en 1981, il aura déjà mis en scène un feuilleton pour bambins intitulé "Tales from a toy shop" avec Peter Ustinov. Fort du succès important de "The Gate" aux Etats-Unis, Tibor Takacs vient d'achever un autre film fantastique, "Sticks and Stones" traitant d'enfants doués de pouvoirs paranormaux.



LE CLASSEMENT IDÉAL POUR VOTRE COLLECTION !

5 BONNES RAISONS DE S'ABONNER A L'ECRAN FANTASTIQUE

- 1** Vous ne risquez plus de rater un numéro.
- 2** Des places gratuites de cinéma vous sont réservées.
- 3** Vous réalisez une économie de deux numéros par an.
- 4** Vous recevez une affiche (pour 1 an) et une reliure gratuite (pour 2 ans).
- 5** Les petites annonces gratuites vous sont réservées.

OFFREZ-VOUS LA SUPER-RELIURE

Géniale l'idée d'une reliure qui permet de conserver sa collection de l'Ecran Fantastique à l'abri des intempéries !

Toilée, outre-mer avec titre argenté au fer, elle trouvera sa place dans votre bibliothèque.

Pratique, élégante et pouvant contenir jusqu'à 12 numéros, elle ne coûte que 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. (gratuite pour tout abonnement de 2 ans).

Bon de commande à retourner accompagné du règlement à I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Je commande ☐ super reliure(s) à 77 F soit X 77 : F

Pour l'étranger, règlement par mandat international uniquement.

NOM PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

DATE

D'accord, je m'abonne à l'Ecran Fantastique et je remplis en majuscules le bon ci-dessous en joignant mon règlement à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Abonnement :

1 an (12 numéros) : 250 F 2 ans (24 numéros) : 450 F

Etranger : règlement par mandat international uniquement.

Europe : 1 an : 320 F 2 ans : 600 F

Reste du monde (par avion) :

1 an : 440 F 2 ans : 850 F

Pour le premier abonnement, comptez un mois de délai de mise en service.

Bulletin d'abonnement à retourner accompagné du règlement à :
I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris

Je m'abonne pour 1 an ☐ 250 F 2 ans ☐ 450 F

Nom Prénom

Numéro rue, lieu-dit, lot...

Code postal Ville

Pays Age

Date :

HORRORFLASH... Par Denis Trehin



Le retour de la perceuse de crânes

Dix ans déjà. Mais chacun se rappelle du choc de *Phantasm*, de son "Tall Man" diabolique, des créatures encapuchonnées au sang jaune, de la sphère volante perceuse de crânes. Et bien toutes ces joyeusetés sont enfin de retour et toujours sous la direction de Don Coscarelli. Un revenant celui-là, car depuis *Dar l'invincible* on n'avait pas de nouvelles de lui si l'on excepte un *Survival Quest* qu'il vaut mieux oublier. Son script reprend les meilleurs éléments du premier film pour les développer au centuple (non pas une seule sphère cette fois-ci, mais plusieurs) et nous emmener plus loin encore dans le délire aux côtés de nos héros (qui ont vieilli depuis, évidemment) pour affronter l'affreux Reggie Bannister et ses serviteurs cauchemardesques. Mais ce, sur des bases paraît-il plus structurées que dans le premier épisode. Du fantastique plus carré autrement dit, se référant même au style d'un *Terminator*. On a du mal à imaginer le "shocker" que cela risque d'être, d'autant que du point de vue budget, ils y ont mis le paquet, ne lésinant surtout pas sur les effets spéciaux à la conception desquels s'est attelé Mark Shostrom (*La revanche de Freddy*, *From Beyond*, *Evil Dead II*).



Jekyll l'éventreur !

ANTHONY PERKINS IS
DR JEKYLL & MR HYDE



Après avoir subi un célèbre dédoublement de la personnalité trois fois consécutives sous les houlettes du grand Alfred, de Richard Franklin et de... lui-même, soit dans *Psychose I, II et III*, Anthony Perkins va nous montrer d'autres aspects monstrueux de son esprit perturbé dans la version du roman de R.L. Stevenson que nous a concoctée Gérard Kikoïne. Scientifique distingué au sein de la société londonnienne en tant que respectable Dr. Jekyll, il se transforme en libertin psychopathe après non pas avoir assimilé le chimique breuvage qui transformait monstrueusement ses illustres prédécesseurs, mais en... fumant de la cocaïne. Ragailardi, Mr Hyde s'en va alors joyeusement éventrer les femmes aux mœurs légères de Whitechapel. Selon les producteurs, *Dr Jekyll and Mr Hyde* : a *Journey into Fear* se veut une modernisation du classique de Stevenson. Ainsi, lorsqu'il devient Hyde, Perkins ne recourt nullement aux effets de maquillage ou à de quelconques effets spéciaux, mais concentre tout dans sa performance d'acteur. On peut lui faire confiance car au vu de ses emplois précédents il en connaît un rayon sur le sujet.

(*Bad Dreams*) U.S.A. 1987. Un film de Andrew Fleming. Scénario : Andrew Fleming et Steven de Souza. Directeur de la photographie : Alexander Gruszynski. Montage : Jeff Freeman. Musique : Jay Ferguson. Effets spéciaux maquillage : Michèle Burke. Costumes : Deborah Everton. Production : Skouras. Distributeur : Fox. Durée : 90 mn. Sortie : le 6 juillet 88 à Paris.

INTERPRETES : Jennifer Rubin (Cynthia), Bruce Abbott (Dr Alex Karman), Richard Lynch (Harris), Deam Cameron (Ralph), Harris Yulin (Dr. Berrisford), Susan Barnes (Connie), John Scott Clough (Victor), E.G. Daily (Lana), Damita Jo Freeman (Gilda).

L'HISTOIRE : Cynthia s'est enfin réveillée d'un long sommeil sans rêve. Elle est la seule survivante d'un suicide collectif par le feu, en 1974, qui détruisit complètement Unity Fields, une communauté spiritualiste dirigée par un gourou charismatique - et extrêmement dangereux - nommé Harris. Maintenant, en 1988, Cynthia émerge d'un état comateux qui l'a protégée du monde extérieur pendant quatorze longues années. Pour l'aider à se souvenir des événements tragiques de Unity Fields, Cynthia est placée dans la clinique neuro-psychiatrique du Docteur Simon Berrisford, où elle devient la patiente du jeune Dr. Alex Karman, et participe à une thérapie de groupe avec d'autres malades. Bientôt, Cynthia prend conscience d'une traumatisante réalité : les membres de la communauté de Unity Fields sont morts mais encore présents. Harris veut que Cynthia vienne le rejoindre dans l'au-delà. Et si elle ne le fait pas de bon gré, il s'attaquera aux autres membres de la psychothérapie. Le spectre d'Harris commence à hanter la jeune fille. Les morts violentes et inexplicables se succèdent. Pour que cesse l'horreur, Cynthia doit accepter de retourner vers le monde auquel elle appartient. Mais elle est bien décidée à lutter. Et le Dr. Alex Karman, qui n'est pas insensible au charme de la jeune fille mène avec elle un combat contre Harris, entité surnaturelle aux fantastiques pouvoirs parapsychiques, prêt à toutes les horreurs pour récupérer son enfant bien aimée...

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS :

Étudiant à la prestigieuse New York University Film School, Andrew Fleming le réalisateur, a d'abord réalisé trois courts métrages fort remarquables. *In The Dark*, drame sur les problèmes de drogue chez les adolescents, remporta le Nuy Best Film Award. *Prisoner*, mélange de prises de vue réelles et d'animation racontant l'aventure d'un homme pris au piège à l'intérieur d'un tableau, fut parmi les finalistes sélectionnés pour les Mobil Awards et les Focus Awards. La comédie P.P.T. valut à Andrew Fleming un stage à la Warner Bros, où il travailla en 1986. Avant de se lancer dans le long métrage avec *Panics*, Fleming réalisa plusieurs vidéo-clips rock et travailla sur des spots publicitaires pour la firme Kaleidoscope Film and Tape. *Panics* n'est pas simplement un film d'horreur, tient à préciser Andrew Fleming. C'est un thriller psychologique avec un élément de mystère. Les moments sanglants du film sont là pour créer l'émotion, non seulement pour faire un effet choc. Le film se veut dérangeant autant qu'effrayant. Je crois que le genre du film d'horreur qui se fait actuellement arrive en fin de course. Cela devient plus intéressant lorsque vous pouvez combiner le genre avec quelque chose d'autre. Vous pouvez aller au-delà de l'attente du public. Montrait une communauté des années 60, période devenue "culte", Andrew Fleming précise : "j'étais très jeune à cette époque. Mais je crois que toute la période années 60 - début des années 70, ses tendances au mysticisme et son côté idolâtre, ont une qualité obsessionnelle qui est tout à fait terrifiante". Le groupe de psychothérapie des années 80 dans lequel se retrouve Cynthia, lorsqu'elle sort de son état de prostration, se veut un miroir à cette communauté des années 60. "La psychiatrie n'est pas une science, explique Fleming. C'est une sorte d'art, qui n'est pas vraiment tellement différent d'une religion. De plus, le groupe de thérapie offre une intéressante situation avec plusieurs personnalités. On peut intensifier chacune de leurs psychoses".

(*Red Heat*) U.S.A. 1987. Un film de Walter Hill. Scénario : Harry Kleiner, Walter Hill et Troy Kennedy Martin. Directeur de la photographie : Matthew F. Leonetti. ASC. Montage : Freeman Davies. Musique : James Horner. Chef décorateur : John Vallone. Costumes : Dan Moore. Cascades : Bennie Dobbins. Effets spéciaux : Larry Cavanaugh, Bruce Steiheimer. Production : Mario Kassar et Andrew Vajna. Distributeur : AMLF. Durée : 104 mn. Sortie : le 6 juillet à Paris.

INTERPRETES : Arnold Schwarzenegger (Cap. Ivan Danko), Jim Belushi (Sgt Art Ridzik), Peter Boyle (Lou Donnelly), Ed O'Ross (Viktor Rostavili), Richard Bright (Sgt Gallagher), Larry Fishburne (Lt. Stobbs), Gina Gershon (Cat Manzetti), Oleg Vidov (Yuri), J.W. Smith (Salim), Brent Jennings (Abdul Elijah).

L'HISTOIRE : De toutes les équipes de flics jamais réunies pour donner la chasse à un grand truand, la paire Danko-Ridzik est certainement la plus étonnante : le capitaine Danko est un géant méthodique, taciturne et obstiné, le sergent Ridzik un quidam farfelu dont les méthodes ne reçoivent pas toujours l'entière approbation de ses supérieurs. Ivan Danko, russe jusqu'au ras de la Chapka, est officier de la milice moscovite ; Art Ridzik, américain pur beurre de cacahuètes, est l'un des membres les plus hauts en couleur de la police de Chicago... Viktor Rostavili, trafiquant et assassin, a fuit Moscou après avoir abattu le coéquipier de Danko, Yuri. Installé à Chicago, il y pratique sa version de la coexistence des deux blocs en mettant en place une filière de drogue vers son pays d'origine, en liaison avec le syndicat du crime local. Pour la prospérité de son commerce, Victor se débarrasse sans pitié du "partenaire" de Ridzik. Lancés dans une chasse à l'homme impitoyable où tous les coups sont permis, et dont les rues de Chicago ne sortent pas indemnes, Danko et Ridzik découvrent à leur tour, bon gré, mal gré, les vertus de la coexistence pacifique entre collègues de bonne volonté.

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Avec dix films à son actif depuis 1975, Walter Hill est une valeur sûre d'Hollywood, spécialiste de films d'action spectaculaires dans la grande tradition du cinéma du genre, thrillers, comédies ou westerns. Né à Long Beach en Californie (1942), Walter Hill a débuté comme scénariste notamment pour John Huston (*The Mackintosh Man*) et Sam Peckinpah (*The Getaway*), dont il est le digne fils spirituel. Il continuera d'ailleurs à écrire des scripts dont celui d'*Alien* ainsi que sa suite *Aliens*, après être passé à la réalisation avec *Le Bagarreur* en 1975. Son talent pour mettre en scène une violence stylisée, presque chorégraphiée, lui vaudra la célébrité et quelques polémiques avec *The Warriors* (Les guerriers de la nuit), tandis que *48 heures* confirmera son habileté à mener de front action, humour et études de caractères. Walter Hill aime à utiliser les grandes stars d'Hollywood spécialistes des films d'action : James Coburn, Charles Bronson, Nick Nolte, son acteur fétiche avec Powers Boothe, et maintenant Arnold Schwarzenegger.

Né à Chicago, Jim Belushi y a fait ses débuts au théâtre en intégrant l'une des plus célèbres troupes d'improvisation des États-Unis, Second City. Il a ensuite interprété sur scène des rôles de toute nature, dans des comédies telles que *Sexual Perversity in Chicago* de David Mamet dont il reprendra ensuite le personnage du macho plaisantin au cinéma sous le titre *About Last Night*, comme dans *Bat* de Bertold Brecht ou *L'Ouest, le vrai* de Sam Shepard. Belushi était également devenu une vedette à la télévision lorsqu'il se fit remarquer au cinéma en interprétant le disc-jockey farfelu de "Salvador" avant de jouer le rôle titre de *The Principal* (Le proviseur).

Benny Dobbins, le coordinateur des cascades a abandonné sa carrière de joueur professionnel de baseball dans l'équipe des Red Sox de Boston en 1957. Il était dresseur de chevaux lorsque Bud Boetticher le remarqua et l'engagea comme cascadeur. Il a ensuite beaucoup travaillé pour la télévision où il acquit ses galons de responsable de cascades. C'est à ce titre que Walter Hill l'employa dans *Sans Retour*, et depuis sur tous ses autres films. Dobbins a également collaboré à *Commando*. Il est mort d'une crise cardiaque quelques jours avant la fin du tournage de *Double Détente*.

HORRORFLASH... Par Denis Trehin



La poupée qui tue

Tom Holland, le réalisateur de *Vampire*, vous avez dit vampire ? est de retour avec *Child's Play*, un thriller psychologique dont la star est une poupée vivante animée de criminelles intentions lorsqu'elle se trouve possédée par l'âme de Charles Lee Ray (Brad Dourif), un dangereux énergumène fuyant la police et versé dans les secrets du vaudou.

Tom Holland, qui co-écrit le scénario, reconnaît qu'il y a déjà eu pas mal d'autres films mettant en vedette des poupées ou mannequins diaboliques, mais que *Child's Play* se situe techniquement à des années lumière de ce qu'on a déjà pu voir dans le genre petits monstres animés, au point de faire ressembler les *Gremlins* de Joe Dante, par exemple, à des antiquités. Chucky, la poupée hantée par l'âme diabolique de Ray tient donc la place principale de *Child's Play* aux côtés de Andy, le petit garçon qui l'héberge et pour qui c'est évidemment le copain de jeux favori. Le rôle de Chucky a cela d'étonnant qu'il est celui d'un acteur à part entière avec de nombreuses scènes de dialogues, son animation promettant aussi d'être la plus sophistiquée vue à ce jour grâce au talent des spécialistes Rich Helmer et Kevin Yagher. Plusieurs modèles de Chucky ont ainsi été élaborés lui permettant de faire pratiquement n'importe quoi et surtout de s'exprimer avec un réalisme saisissant. Dans le rôle du détective : Chris Sarandon, le séduisant vampire de *Fright Night*.



Un zombie au Far-West

Le fantastique a déjà flirté avec le western mais très rares furent les films amalgamant totalement ces deux genres. C'est l'exploit renouvelé par *Ghostown*, production Empire mise en scène par un nouveau venu, l'Australien Richard Governor. Rendez vous compte, un zombie en plein Far-West ! Toutefois, ce mariage entre gun-fighters et morts-vivants ne misera pas essentiellement sur la violence et le gore, le producteur Tim Tennant voulant plutôt donner dans le fantastique style gothique, avec les apparitions fantômatiques de Devlin, le destrier d'outre-tombe (interprété par Jimmie F. Skaggs) mais aussi une grande importance accordée aux décors et éclairages. D'ailleurs lorsque Devlin est criblé de balles, point de sang à gogo mais de la poussière s'écoulant de ses plaies ! Sans oublier toutefois quelques scènes avec lesquelles un horror-movie digne de ce nom doit compter. Le shérif des lieux, mort depuis une bonne centaine d'années, revient, dans un triste état il va sans dire, mettre en garde son successeur. Les spécialistes maison, John Buechler et Mac Ahlberg assurent respectivement les maquillages et la photographie. De la bonne ouvrage assurée.

SUITE SPECIAL VIDEO B

BABY

USA. 1984. Réal. : B.W.L. Norton. Int. : William Katt Sean Young, Patrick MacGoohan. Durée : 1 h 32. Distributeur : Film office. Location : disponible en vidéo-club.



U couple de chercheurs est convaincu de l'existence de dinosaures dans une contrée reculée de l'Afrique. Une famille de ces gigantesques autant que pacifiques herbivores est effectivement découverte et les observations désintéressées de nos deux tourtereaux pourraient s'effectuer dans une paix idyllique s'il n'y avait évi-

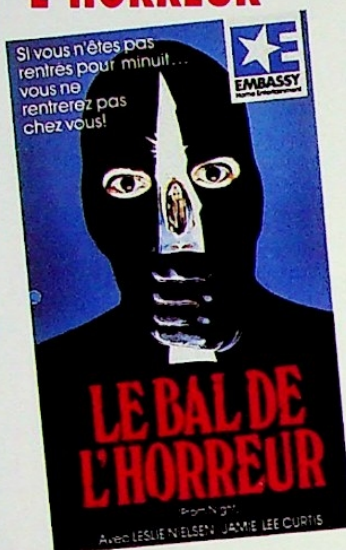
demment à leurs trousses les méchants de service : un scientifique sans scrupules et avide de gloire ainsi que des mercenaires assoiffés d'or. Variations disneyenne du célèbre "Monde perdu" de Arthur Conan Doyle, *Baby* s'attache moins à l'aspect fantastique de son aventure qu'à une très laborieuse exposition des sentiments du

couple à l'égard de l'animal vedette du film : Baby, le petit dinosaure, dont les facéties ridicules ne pourront charmer que le cœur des petits enfants. Rempli de bons sentiments jusqu'à l'étouffement, *Baby* pêche paradoxalement par une tendance au racisme le plus primaire, les autochtones africains rivalisant de niaiserie (pour les bons) ou de

méchanceté (pour les autres). Quant aux dinosaures, ils ressemblent à ce qu'ils sont : de grosses masses artificielles bourrées de coûteux mécanismes ne pouvant rivaliser en crédibilité avec les résultats obtenus par un Willis O'Brien ou un Ray Harryhausen.

Denis Trehin

LE BAL DE L'HORREUR



USA. 1984. Interprétation : Leslie Nielsen, Jamie Lee Curtis, Casey Stevens. Réal. : Paul Lynch. Durée : 91 mn. Dist. : Embrasy Home Entertainment. Location : disponible en vidéo-club.

Des enfants jouent à se faire peur dans une vieille école désaffectée. Au cours du jeu, un accident survient et une fillette meurt en tombant par la fenêtre. Les enfants apeurés n'en disent rien, et la police croit à l'œuvre d'un maniaque. Six ans plus tard, lors d'un bal organisé par un lycée, un tueur masqué se venge de la tragédie survenue six ans plus tôt... Sur le thème simpliste de la vengeance, qui comme chacun le sait est un plat qui se mange froid, le bal de l'horreur n'est pas ce que l'on

nomme une réussite. Dénué d'attraits visuels, rien ne vient relever ce film, aux longueurs insupportables par leurs niaiseries, véhiculant des clichés adolescents éculés et complètement dépassés. Même le tueur n'arrive pas à faire frémir le pauvre spectateur que nous sommes, tant sa maladresse et sa façon d'agir est grotesque. Une certaine confusion au niveau de l'intrigue vient même compliquer la compréhension de l'histoire à la fin. En conclusion, une bien mauvaise note pour ce film, son seul attrait étant l'interprétation de certains de ses acteurs, qui essaient de nous y faire croire, souhaitons leur de meilleurs scénarios pour la suite de leur carrière.

Bruno Chevalier

LE BAL DES VAMPIRES



U.S.A. 1967. Titre original : *The Fearless Vampire Killers* (Pardon me, but your Teeth are in my Neck). Réalisateur : Roman Polanski. Interprétation : Sharon Tate, Jack Mac Gowran et Roman Polanski. Durée : 124 mn. Distributeur : RCV.

Je sais, dans dix ans "Pirates" de Polanski aura la réputation d'être le film le plus amusant jamais réalisé de tous les films de flibuste... Je sais, c'est aussi ce que l'on prétend et croit se souvenir à propos du "Bal des vampires"... Dussè-je ici, une nouvelle fois et sans remord et, pourquoi ne pas l'avouer, non sans une certaine délectation, voir grossir le rang de mes ennemis et de ceux qui pensent, et je m'en tamponne, que je ne suis qu'un gros con sans culture et alcoolique, je ne me priverai pas de dire que "Le bal des vampires", y'à pas pire... Reprenons nous... Cette dernière phrase n'a été écrite que pour sa belle sonorité et mon jugement sera donc plus nuancé à propos du sujet dont est-ce que l'on cause : "Le bal des vampires" ! Le bal des vampires est donc, disais-je ou laissais-je entendre, je ne me souviens plus et d'ailleurs



personne n'en a rien à foutre, est un film assez ennuyeux, laborieux et péniblement drôle malgré le personnage tout à fait génial qu'interprète Jack Mac Gowran. Malgré aussi une superbe dernière demi-heure

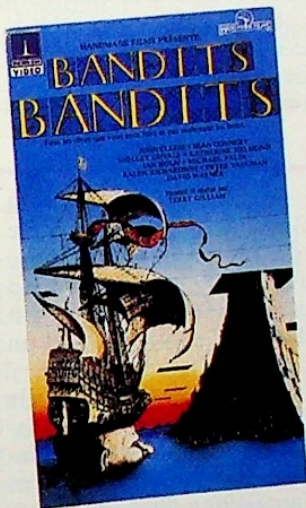
vraiment très très drôle et bien réalisée. Comme quoi il aurait suffi que le film ne dure qu'une demi-heure, ou à la limite 30 minutes, pour que ce soit un film passionnant ! Bon, sur ce, je vous laisse je vais me refaire pour

la 2847 fois un petit plaisir... Mais non connard, je reste poli, je vais juste me repasser "Frankenstein Junior" ! Y'a vraiment des mecs qui réfléchissent avec leur braguette !...

M.C. Pouzol

BANDITS-BANDITS

G.B. 1980. Titre original :
Time Bandits. Réalisateur :
Terry Gilliam. Interpréta-
tion : Michael Palin, Sean
Connery, David Warner.
Durée : 110 mn. Distribu-
teur : Thorn-Emi Vidéo.
Location : disponible en
vidéo club.



Sept nains attendaient au bord du chemin. Quand ils ne furent que six et que Dieu les eût accablés de travail pour qu'ils construisent cet univers bordélique où vous et moi erront, la bave aux lèvres, à la recherche de mini-jupes à culbuter sur le foin fraîchement coupé (ceux qui habitent Paris peuvent remplacer le foin par la première poubelle venue, ou même par un lit douillet, pour les pervers), après donc que ce Dieu là, qui, entre

nous, aurait mieux fait de s'occuper de ses affaires plutôt que de séparer les mini-jupes des meules de foin, après disais-je donc précédemment que Dieu les ait accablés, les nains, pas les meules de foin, bordel je vais réussir à la finir cette phrase oui ou merde ? Un point d'interrogation, alléluia j'ai fini ma phrase... Quel métier. Bref les six

nains volent une carte où sont notées toutes les portes temporelles de l'univers connu et des fast-food mercuriens. Pourquoi un tel larcin, diront les moralistes qui auront eu le courage de lire cet article et qui ne l'auront pas encore aspergé d'eau bénite ?

Simplement pour s'adonner aux joyeuses pérégrinations propres aux pillards heureux de vivre et sans scrupule. Le hasard voulant qu'en chemin nos nains malins battant des mains du soir au matin (mignon ça, non !) rencontrent un jeune garçon. Avec eux le voilà traversant l'histoire, rencontrant tour à tour un Napoléon con comme un manche qui s'éclate comme une bête en regardant des marionnettes débiles, un Robin des bois plus vrai que nature parfumé au patchouli (elle est folle celle là !) et ce gentil gosse finit par devenir héritier du trône de Mycène et fils adoptif du roi Agamemnon, du même nom que son père et



pourfendeur de Minotaure reconverti plus tard, ou plutôt, j'me souviens pas très bien, à la James Bond mania, puisque celui de qui est-ce que c'est qu'on cause n'est autre que Sean Connery, bravo à ceux qui ont compris ce que je disais dans cette phrase, Patron, deux aspro ! Bref le premier film de Terry Gilliam est à mourir de rire, délirant, fou, visionnaire et génial... Un film à voir toutes affaires cessantes, comme on dit à "Première" où on a le sens de la formule ou alors, pour les initiés, "De bien belles images que l'on aimerait revoir plus souvent" comme disent les nuls qui savent de quoi ils parlent !

M.C. Pouzol

BARBARELLA

France/Italie. 1968. Réalisateur : Roger Vadim. Interprétation : Jane Fonda et Ugo Tognazzi, d'après la bande-dessinée de J.C. Forrest. Durée : 97 mn. Distributeur : CIC Vidéo. Location : disponible en vidéo club



Ceci dit entre nous, et sans citer personne, il y a vraiment des mecs qui au lieu de s'occuper de cinéma ou de vidéo feraient mieux de vendre des cacahuètes ! Ou je ne sais quel produit merdique plutôt que de venir polluer une industrie qu'on espère encore artistique ! Prenez "Barbarella" de Roger Vadim. Filmé en Panavision, un idiot patenté a eu la bonne idée de remettre le film, pour sa sortie vidéo, au format télévision. Roger tu peux gueuler un bon coup ! On se demande, on voyant le résultat, pourquoi un réalisateur s'use la santé à concevoir chaque détail d'un film, à prévoir des éclairages, des découpages, à choisir sans cesse ce qu'il a envie de montrer à l'écran, cadrer, mettre en scène, bref, faire

que son film corresponde au mieux à ce qu'il avait envie de dire et de montrer. J'emmerde le connard qui n'a pas respecté le travail de Roger Vadim ! Un point c'est tout. Malgré cet indicible ignare qui, j'en suis sûr, doit quand même se prendre pour un artiste et perorer dans les soirées mondaines - artiste de mes fesses ! - il reste que le film de Vadim est savoureux en tous points.

Désuet, charmant, amusant et plein d'imagination, telle est la version cinématographique de "Barbarella". Jane Fonda était alors un véritable sex-symbol et en revoyant ce film érotico-science-fiction on comprend qu'une génération entière se soit dévouée à sa cause. Un conseil vital, ne pas rater le début du film et le strip-tease de la belle Jane en apesanteur : celui qui reste froid

jouera le rôle du prêtre !... Moi, personnellement et en ce qui me concerne et cela n'engage que moi, j'en suis encore tout ébouriffé et je reste poli ! Tiens, tout ça c'était quand même sacrément moderne, amusant et plein de joie de vivre ! C'était en 1968 et les fans de Jane disaient alors que quand Vadim aimait, Vadim filmait bien !

M.C. Pouzol

BARON BLOOD

Italie. 1972. Réalisateur : Mario Bava. Interprétation : Joseph Cotten, Elke Sommer. Distributeur : V.I.P. Durée : 90 mn. Location : disponible en vidéo club

Le dernier film de Joseph Cotten pour une réalisation d'un Mario Bava vieillissant l'ensemble ne pouvait pas donner un film étonnant. Néanmoins il s'exhale de cette vieille pelloche un charme désuet incontestable.

Ce baron tortionnaire revenu du passé promène avec conviction le regard bleu cruel de Joseph Cotten dans les vieux murs d'un château bavaïse.

"Baron Blood" fait partie de ces astucieux démarques italiens des films Hammer roi des salles spécialisées fantastique dans les années soixante et soixante-dix mais il est baigné dans la thématique de la souffrance et de l'angoisse chère au réalisateur italien à qui l'on doit par ailleurs "le masque du démon", "6 femmes pour l'assassin", "le corps et le fouet", "les trois visages de la peur", etc.

Un film d'horreur gothique au croisement entre l'obsession latine et la tradition bri-

tannique pour les amateurs du genre qui n'ont pas peur de la poussière que l'on trouve sur les vieux meubles de grand style.

J.M.W.

LA BELLE CAPTIVE

France. 1982. Réali. & Sc. : Alain Robbe-Grillet. Int. : Daniel Mesguich, Gabrielle Lazure, Cyrielle Claire, Daniel Emilfork. Durée : 1 h 28. Dist. : UGC. Vente. Location : disponible en vidéo-club.

Marie-Ange, une mystérieuse et belle jeune femme (Gabrielle Lazure), va faire tourner la tête à un agent secret (Daniel Mesguich) chargé de mission. Fasciné par cette créature de la nuit qui n'est autre qu'une vampire, Walter est entraîné dans une suite de rencontres et de faits aussi étranges qu'inattendus, et peu à peu réalité et faux-semblants vont se mêler...

Alain Robbe-Grillet nous offre avec cette mise en images léchée d'un de ses scénarii, un équivalent cinématographique de ce qui l'a rendu célèbre : le nouveau roman. En moins ardu toutefois. Puzzle fantasmatique émailé de leitmotivs obsessionnels, *La belle captive* étonne puis déroute par sa volonté affirmée mais vaine de faire perdre au spectateur (tout comme au personnage de Walter) le sens de la continuité et du rationnel. En désespoir de cause, le spectateur vaincu peut toujours essayer de se raccrocher à l'esthétique très travaillée de la photo (dûe à Henri Alekan) où à la gentille image-rie érotique sado-maso venant quelque peu rehaus-



ser la blonde froideur de G. Lazure. De vampirisme il s'agit pourtant ici, mais Robbe-Grillet tourne résolument le dos à une tradition qui semble lui faire horreur. *La belle captive* est nombri-liste jusqu'au clinquant et son pouvoir de séduction s'avère bien vite inversement proportionnel à notre envie de dormir.

Denis Trehin

LE BELLE ET LA BÊTE

**France. 1946. Réalisa-: teur : Jean Cocteau. Inter-
prétation : Jean Marais,
Josette Day et Michel Au-
clair. Durée : 100 mn. Dis-
tributeur : Polygram. Loca-
tion : disponible en vidéo
club.**

Il était une fois... Un poète, sensible, généreux, raffiné, naïf parfois... Ce poète s'appelait Jean Cocteau. Tout ce qu'il touchait il le changeait en rêve, en beauté. Jean Cocteau était un magicien... d'amour, une leçon de tolérance qu'il qualifie lui-même de naïve, une œuvre imagi-

naire puisée dans ses rêves poétiques.

Une jeune fille, dévouée à son père, subit les moqueries de ses sœurs coquettes et méchantes. Qu'importe, l'amour de la belle est plus fort que leurs railleries... Un amour si fort qu'elle décidera d'aller vivre dans le château de "la bête" pour que son père soit sauvé de la mort. Effrayée et pure voilà que la Belle, dans sa prison dorée et magique, cherche à voir plus loin que le visage monstrueux de son maître. Et dans le regard de la bête, la belle découvre une profonde tristesse, un désespoir qui la touche au cœur, et l'amour le plus pur qui soit au monde...



Légendaire, "La belle et la bête" est un film magique, tendre et merveilleux. Le fantastique devient ici allégorie et poésie pure. Une poésie servie au mieux par les images splendides de Henri Alekan, véritable magicien de la lumière.

L'histoire de la belle et la bête est pleine d'émotion, de fantaisie et d'imagination, un conte pour adultes plein de verve et de douceur, un moment de plaisir à l'état pur, un film unique et rare...

M.C. Pouzol

B

BELLE DE JOUR

France. 1967. Réalisateur :
Luis Bunuel. Interpréta-
tion : Catherine Deneuve,
Michel Piccoli, Pierre Cle-
menti. Distributeur : G.C.R
Durée : 100 mn. Location :
disponible en vidéo-club



Un film de Bunuel est presque toujours un événement et le climat en fait nécessairement un film fantastique. Une bourgeoise s'ennuie avec son mari et commence à se prostituer l'après-midi pour un réseau spécialisé. Commence alors la description d'une série de cinq à sept surréalistes et pervers. L'ensemble du film baigne dans l'ambiance sensuelle et irréelle chère au réalisateur de "Tristana". Catherine Deneuve campe avec candeur les bourgeoises s'adonnant au vertige de la perversion et elle rencontre en Pierre Clémenti une étrange incarnation de la fascinante violence masculine. Une scène inoubliable dans ce film érotiquement morbide. Catherine Deneuve nue sous des voiles de deuil sort d'un cercueil pour séduire un riche veuf inconsolable. Une fin surprenante pour cette œuvre glauque et languissante où Bunuel comme à son habitude pose les questions du destin : choisir ou être manipulé.

J.M.W.



BEN

USA/1971. Titre original :
Ben. Réalisateur : Phil Karl-
son. Interprètes : Lee Ar-
court Montgomery, Jo-
seph Campanella et Arthur
O'Connell. Durée : 93 mn.
Distributeur : Proser-
pine. Copie : Bonne. Dou-
blage ; Excécrable. Vente :
99 F. Location : disponible
en vidéo club.

Ben est la suite d'un film au succès d'estime *Willard* où il était question de l'élevage par un jeune homme de rats qui peu à peu devenaient intelligents et préparaient leur révolte. A la fin de ce film, le jeune éleveur est dévoré par les rats qui obéissent au plus rusé d'entre eux, Ben. Cette scène est reprise au début du film dont nous allons parler alors que la police alertée par les voisins débute une chasse aux rongeurs qui durera pendant 93 mn d'ennui et de platitude. Willard projeté à la TV il y a plusieurs années n'a pas laissé de souvenirs impérissables malgré un sujet relativement intéressant. Ici l'effet de surprise est totalement absent, Ben et ses soixante millions de congénères trouvant refuge dans des égouts de la ville alors que

les forces de police les recherchent dans les caves des habitations ne pensant à aucun moment que c'est l'endroit idéal pour y trouver des rats.

Le film est ainsi basé sur une accumulation d'incohérences flagrantes où la stupidité des dialogues (notamment les scènes de discussions entre le chef de la police et un journaliste) le dispute à une mise en scène d'une platitude déconcertante (si l'on excepte la destruction finale des rats au riot gun (sic) et au lance-flammes). L'élément principal du film est cependant l'amitié entre un enfant atteint d'une maladie incurable et le rat Ben. Ce dernier devient le compagnon de jeu du jeune malade qui refusera d'avouer à la police où se cachent les rats allant même jusqu'à descendre dans leur repère pour les avertir du danger. On a droit bien entendu à tous les stéréotypes, le père décédé, l'incompréhension de la mère et de la sœur qui en tant que fem-

mes ont évidemment peur des rats et le monde imaginaire dans lequel évolue l'enfant où il passe le plus clair de son temps à chanter une abominable comptine au pauvre rat qui semble comprendre parfaitement le langage humain. On notera au passage que la chanson générique du film est interprétée par une jeune débutante, qui méritait de le rester, l'infâme Michael Jackson qui avait remporté à l'époque l'Oscar de la meilleure chanson (incroyable non ?). Ben sera le seul survivant du massacre et à demi mourant se traînera jusqu'à la chambre de son ami, tout deux se promettant de guérir au plus vite. A quand la suite de cette absurde production dont le seul attrait en est le doublage qui repousse une fois de plus les limites de l'incompétence et prête parfois à sourire si l'on fait preuve de beaucoup d'indulgence.

Bruno Terrier



LA BÊTE

France. 1975. Réal. & Sc. :
Walerian Borowczyk. Int.
Sirpa Lane, Lisbeth Hum-
mel, Elisabeth Kaza, Pierre
Benedetti, Guy Tréjean, Da-
lio. Durée : 1 h 44. Distri-
buteur : Polygram. Loca-
tion : disponible en vidéo
club.

Le marquis Pierre de l'Espérance veut que Mathurin, son fils,

considéré comme un sauvage et un débile, se marie. Pour épouse, le châtelain a des vues sur Lucy, la fille d'un de ses amis américains qui vient de décéder, mais il est farouchement contrecarré dans ses plans par le Duc Rommondoleo de Balo, qui s'oppose à l'union. L'arrivée de Lucy et de sa tante Virginia va faire se révéler le mystère qui plane sur le château... Si un seul film doit être retenu de la filmographie de W. Borowczyk, c'est bien

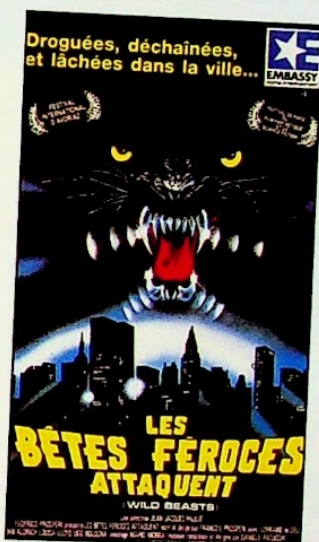
cette transposition hard du mythe de la Belle et la Bête. Une adaptation osée se situant résolument mais aussi magnifiquement au-dessous de la ceinture. Poésie et beauté sont ici au rendez-vous et au travers des rêves torrides de Lucy c'est à un véritable hymne à la sexualité auquel nous sommes conviés. Les accouple-ments oniriques de Romilda avec une créature mon-trueuse constituent une suite de tableaux sauvages à la

sensualité débordante et, si à l'instar des autres œuvres de Borowczyk, la beauté plasti-que de *La Bête* s'avère l'atout premier de sa réus-site, ici au moins, l'auteur des *Contes immoraux* a autre chose à exprimer qu'une treuse succession de plans esthétisants. Ce qui ne sera malheureusement plus le cas pour ses œuvres pos-térieures. *La Bête* est un film superbe et dérangeant à découvrir absolument.

Denis Tréhin.

LES BÊTES FÉROCES ATTAQUENT

Italie. 1983. Réalisateur : Franco E. Prosperi. Inter-prétation : Lorraine de Selle, John Aldrich et Ugo Bolo-gna. Durée : 91 mn. Distri-buteur : Embassy Home En-trainement. Location : dis-ponible en vidéo club



Voilà, voilà, voilà... C'est au pied du mur qu'on reconnaît le maçon et c'est en limant qu'on devient limaçon... Comment commencer cette critique ? Pourquoi pas en parlant limaçon... Bonne idée : il n'y en a pas la trace d'un seul dans "*Les bêtes féroces attaquent*". Me voilà bien avancé. Tenez, déjà hier soir, Rachel m'a plaqué juste après que je l'ai invitée à "La tour d'Argent", vous croyez que cette garce l'aurait fait avant ? Pas du tout, Madame s'en fout plein la panse et me largue avec l'addition ! Après bien sûr je me suis bourré la gueule au mauvais Bourbon, j'ai abordé une splendide sulfureuse créature qui m'a sussuré dans l'oreille d'une voix rauque de camionneur : "Si t'en a autant que moi je te fais un prix !". Ivre mort je me suis affalé sur son pad-dock et j'ai fini la nuit dans un caniveau juste avant que

les flics ne m'embarquent ! Ces charmants jeunes gens après m'avoir gentiment passé à tabac quatre heures durant, ont eu l'amabilité de me ramener chez moi, il faut dire qu'on venait de les pré-venir que mon appart avait été cambriolé ! Et voilà qu'aujourd'hui je suis obligé de m'emmerder avec ce film nul ! Bon, c'est la nuit, en ville, les rats bouffent les chats et attaquent les voitures, les éléphants attaquent les avions (!), les tigres le métro et les ours blancs les petites filles. Rachel revient, je t'aime... Sinon, tu auras ma mort sur la conscience, je me repasse "*Les bêtes féroces attaquent*" jusqu'à ce que mort s'ensuive, ce qui ne devrait pas tarder....Ciao monde cruel ! Pan !

M.C. Pouzol

LA BÊTE D'AMOUR



Canada. 1980. Réal.: Alfred Sole. Int. : D.D. Winters, Richard Sargent, Don Mc-Cloud. Durée : 1 h 20. Dist. : RCV. Loc. : dispo-nible en vidéo club.

Tanya est un superbe mannequin dont la relation avec Lobo, son amant artiste peintre, arrive à une étape critique. Elle se sent progressivement entraînée dans un univers parallèle qui la trouble et croit se reconnaître dans les toiles de son amant, devenant la proie d'un singe géant qui l'étreint. Les contours de la réalité s'effacent et Tanya glisse dans un monde de rêve pour s'éveiller sur une île des Tropiques...

Très curieux film que ce *Tanya's Island* dû au Cana-dien Alfred Sole (à qui nous devons déjà l'excellent thriller horrifique *Alice, Sweet Alice*, disponible lui aussi en vidéo). Le thème en appelle immanquablement à celui du célèbre *La Belle et la Bête*

mais lui apporte des prolon-gements intéressants en exploitant la rivalité qui va se développer entre son amant et Blue, le grand singe aux beaux yeux bleus ! Au contact de Tanya (et quel contact, mes aïeux !), Blue va peu à peu s'humaniser tandis que la jalousie va ren-dre Lobo de plus en plus bestial. Un renversement de la nature humaine déjà décrit dans "*Le Seigneur des Mouches*" de William Gold-ting (et dont Peter Brook tira un film magistral), dans lequel un groupe d'écoliers échoués sur une île déserte retourne progressivement à la barbarie.

Qui résisterait au charmes de la superbe Tanya ? Peu de monde en fait, car depuis le film de Sole, D.D. Winters en a fait du chemin, dans le cinéma et dans la chanson. Alors, amoureux de Vanity (et oui, c'est bien elle), à vos vidéos ! Pour ceux qui pré-fèrent les créatures plus poi-lues, ce n'est pas mal non plus : Blue est l'œuvre con-jointe de Rick Baker et Rob Bottin. Mais ces deux là, on ne vous les présente plus.

Denis Tréhin

B

BIGGLES

G.B. 1984. Réal. : John Hough. Int. : Neil Dickson ; Alex Hyde-White, Fiona Hutchinson, Peter Cushing. Durée : 1 h 40. Distributeur : CBS-FOX. Disponible en vidéo-club.

Jim Ferguson, publicitaire new-yorkais à la vie tranquille, se trouve brusquement transporté de nos jours en l'an 1914, en pleine première guerre mondiale. Sa mission : aider un pilote de l'aviation anglaise à détruire l'arme suprême mise au point par les Allemands. Aiguillé par un vieux colonel (Peter Cushing) venu initialement lui expliquer son incroyable rôle, Jim va dès lors faire la navette entre les deux époques (aux moments les plus inopportuns, évidemment) afin de prêter main forte à son lointain aïeul pilote, Biggles. Voilà une contribution à la



victoire des forces libres pour le moins étonnante, et un des derniers voyages dans le temps cinématographiques apparus sur nos écrans avec le *Philadelphia Experiment* de Stewart Raffill, film qui lui aussi nous ramenait en pleine guerre mondiale, mais la dernière. Le rapport entre les deux films s'arrête d'ailleurs là, celui de John Hough (*La maison des dam-*

nés, Les yeux de la forêt, Incubus) optant délibérément pour la comédie et n'approfondissant nullement le thème pourtant si fertile du paradoxe temporel. Dans *Biggles*, l'action et l'humour sont pleinement à l'honneur dans le cadre d'une épopée riche en déploiements spectaculaires (cf. *Indiana Jones*), mais ce sont les passages d'une

dimension temporelle à l'autre, accompagnés d'orages magnétiques aux effets spéciaux convaincants, qui constituent les meilleurs instants du film. Car pour le reste, les quelques gags ne peuvent pallier à la mise en scène par trop académique de John Hough, le réalisateur anglais des occasions perdues. A voir néanmoins.

Denis Trehin

LE BISON BLANC

USA. 1977. Réal. : Jack Lee Thompson. Int. : Charles Bronson, Will Sampson, Kim Novak, Jack Warden, Clint Walker, Stuart Whit-

man. Durée : 1 h 34. Dist. : Carrère. Location : disponible en vidéo-club

En 1874, un monstrueux bison hante les forêts gelées du nord américain. C'est le cauchemar que fait aussi régulière-

ment Wild Bill Hickok (Ch. Bronson). Poussé par la découverte de l'or mais surtout pour s'exorciser de cette obsession diabolique, Bill Hickok part à la rencontre de cet animal quasi-légendaire, accompagné d'un vieux trappeur. Mais sur leur chemin, il y a les vieux ennemis de Hickok et le chef sioux Crazyhorse, lui aussi à la recherche du bison destructeur qui a ravagé son village et tué sa fille...

C'est suite à son coûteux autant que mésestimé remake de *King-Kong* que De Laurentiis décida de lancer ce *White Buffalo*, dans la lignée des films à grosses bêtes de l'époque (et surtout dans le sillage du fabuleux *Les dents de la mer* de Spielberg). Hormis cette descendance à visée commerciale, *Le bison blanc* est, de façon

plus méritoire, une des très rares évocations des légendes du Far-West. Cette dimension mythique est rendue omniprésente par les apparitions nimbées de lenteur, de majesté mais aussi d'effroi, du monstre blanc.

Par sa taille et la force destructrice qui le caractérisent, l'animal est à classer dans le bestiaire fantastique au même titre que le requin de *Jaws* ou la baleine de *Moby Dick*. L'homme contre les monstruosités que la nature engendre, un éternel combat d'où la noblesse est rarement exclue. C'est le cas dans le *Bison blanc* où une fois encore, l'homme doit affronter l'animal sur son propre terrain et à armes égales avant d'en ressortir vainqueur et grandi : combat contre soi-même et victoire sur ses démons intérieurs.



Un aventurier parti à la rencontre d'une légende et se retrouvant face à ses cauchemars, tel pourrait être résumé ce *Bison blanc* techniquement fort bien réalisé par un Jack Lee Thompson au meilleur de son savoir-faire. Superbes images bleutées de sous-bois nocturnes, habile montage nous dévoilant juste ce qu'il faut de la bête géante même s'il laisse deviner la machinerie mise au point par Carlo Rambaldi pour l'animer, cet aspect renforçant d'ailleurs le caractère de mouvance irréaliste du bison.

Denis Trehin

BLACULA LE VAMPIRE NOIR

USA/1971. Titre original :

Blacula. Durée : 92 mn.

Réalisateur : Williams

Crain. Interprètes : William

Marshall, Denise Nicholas et

Vonetta McGee. Distributeur :

Warner. Copie :

Bonne. Doublage : Moyen.

Location : disponible

en vidéo club.

Blacula fait partie de ces films dont l'existence relève de l'improbable ou du moins de la blague raciste la plus primaire, cependant, il en est tout autrement, en effet, derrière ce titre incroyable se cache une série B d'excellente facture qui trouve son origine dans un genre typique du début des années 70, le Blackploitation movie. Ce genre débuta par des films comme "Shaft" où le policier américain type est remplacé par un noir qui devient ici le redresseur de torts plutôt que le vil serviteur, le méchant dealer ou le faire valoir humoristique. Toutes les figures mythiques du film de genre ont ainsi trouvé leur interprétation dans ce style

de film, notamment dans le cinéma fantastique à travers des films comme *Abby*, *Sugar Hill*, *Dr Black and Mr Hyde*, *Dr Blackenstein* et une suite à *Blacula*, *Scream Blacula Scream*.

Blacula reste cependant le premier film du genre et sans aucun doute l'un des meilleurs. Le principal défaut, bien que discutable, d'un tel film en est l'absence de propos sociologique qui pourrait éventuellement aboutir à un discours anti-raciste. Ici le policier blanc offre sans discuter son aide au docteur noir pour chasser le vampire qui est lui-même un personnage sympathique puisqu'il n'est qu'une victime d'un autre âge égaré dans Los Angeles à la recherche d'un amour impossible qui le conduira au suicide.

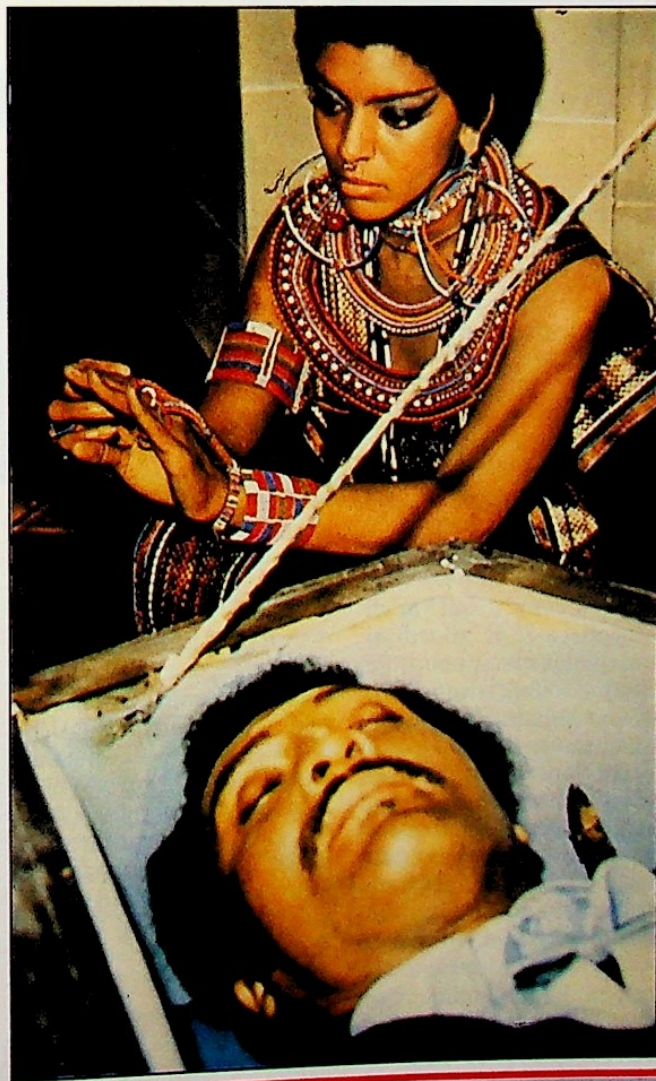
Si l'on accepte le concept même d'un vampire noir portant le nom ô combien



ridicule de *Blacula* le film ne sombre jamais dans la parodie facile et contient même quelques séquences franchement horribles comme la résurrection d'un vampire femelle qui s'attaque sauvagement au gardien de la morgue, la destruction par le feu de l'entrepôt où se cachent les créatures vampi-

risées par *Blacula* sans oublier la poursuite finale dans le sous-sol d'une usine qui aboutira à la mort de *Blacula* par les rayons du soleil. L'ensemble n'est pas sans rappeler les meilleurs films de Dan Curtis comme la série des *Kolchak* ou dans une moindre mesure les 2 films adaptés de *Dark Shadows*. En tous cas, malgré un faire valoir un peu douteux, le vampirisme est ici pris très au sérieux et la malédiction de ce prince africain maudit il y a deux siècles par le comte Dracula et qui cherche de nos jours à séduire une jeune fille, véritable sosie de sa femme, ne manque pas de piment. De toute manière on ne s'y ennue pas un instant, malgré l'exagération de certaines situations et une interprétation relativement médiocre. Un film à revoir tous les dix ans pour se souvenir que la série B mouvementée et sans prétention a bel et bien existé.

Bruno Terrier



BLOW UP

G.B. 196 . Réal. : Michel-

angelo Antonioni. Int. :

Vanessa Redgrave. David

Hemmings, Sarah Miles,

Jane Birkin. Dist. : R.C.V

Location : disponible en

vidéo-club.

A Londres, dans les années 60, un photographe en voyage

B



prenant les photos dans un parc, photographie un couple isolé. La femme s'en apercevant poursuit alors ce dernier, lui demandant de lui remettre les négatifs.

D'abord amusé, puis intrigué, le photographe va s'apercevoir en développant les négatifs, de la présence d'un martien et d'un cadavre...

Inspiré d'une nouvelle de Julio Cortazar, *Blow Up* au-delà de son histoire, est un film d'ambiance unique, regard audacieux des années 60 et de la mentalité particulière animant l'esprit de ces années. Mode, musique, comportement exagéré, libération sexuelle que l'on ne sait pas encore bien gérer, *Blow Up* est comme un témoignage branché de cette folle décennie, et c'est dans cet état d'esprit qu'il faut aborder le film si l'on veut s'en imprégner, laissant l'intrigue de côté, prétexte du film. Certaines scènes sont superbes, pleines d'humour et de poésie (la scène du mime de la partie de tennis est un des



moments forts du film) révélatrices d'une génération en mal de sentiments et d'aventures au sens plein, blasée de ses propres excès. L'interprétation des acteurs est en tout point remarquable (David Hemmings en particulier) et c'est avec joie que l'on peut retrouver une

jeune actrice, qui depuis a fait son chemin, Jane Birkin. Si vous avez la nostalgie des sixties, des pantalons "pattes d'éléphants", des ambiances psychédéliques, plongez-vous dans *Blow Up*, le bain de jouvence est garanti.

Bruno Chevalier

BLADE RUNNER



U.S.A. 1982. Réalisateur : Ridley Scott. **Interprétation :** Harrison Ford, Rutger Hauer et Sean Young. **Inspiré du roman de Philip K. Dick** "Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques?". **Durée** 112 mn. **Distributeur :** Warner Homme Vidéo. **Location :** disponible en vidéo-club.

Comme dit ma maman, dont je parle souvent parce que je l'aime beaucoup et qu'elle est bien gentille : "taper sur un film que tout le monde a aimé, ça ne se fait pas, c'est snob et juste assez con pour se donner des airs !". Je répondrai du tac au tac, après y avoir longuement réfléchi : "De quoi je me mêle ?". Et d'abord si moi j'ai envie de dire que chaque fois que je vois "*Blade Runner*" je baille d'ennui, qui m'en empêchera ? D'abord si vous voulez savoir pourquoi j'aime Godard, ce cinglé suisse-maniaque, qui ne sait pas faire des films - alors il fait du cinéma -, vous n'avez qu'à regarder "*Blade Runner*" en vidéo, format télé et repasser les discours anti-télé du cinglé sus-cité... Déjà on regarde le générique du film de Ridley Scott et on se met à sangloter. Merde, c'est vrai, si il faut vraiment se faire chier à regarder ce conard de Harrison Ford s'en

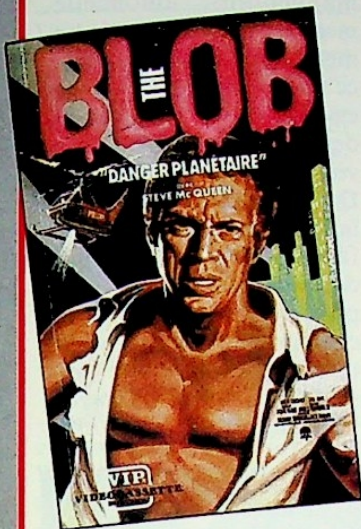


prendre plein la gueule autant que ce soit au cinéma, on peut au moins peloter sa voisine sans que ça fasse téléphoner ! Non, je vous le dis, en petit format, "*Blade Runner*" c'est un massacre... Il ne reste rien du film, rien des décors, rien des effets spéciaux, bref autant regarder la mire qui est vraiment une émission formidable, tant au niveau du suspense que des personnages ! Pour le reste, vous en savez autant que moi sur "*Blade Runner*", même si beaucoup d'entre vous n'en ont rien à cirer de voir que dans cette œuvre ambiguë, l'idéologie de notre pote Ridley pue

comme un millier de putois : les robots sont plus humains que les humains, surtout quand ils ont les yeux bleus et les cheveux blonds et c'est à se demander pourquoi on s'entête encore à baiser comme des lapins pour donner naissance à des clones d'Indiana Jones ringardos (celle-là je l'aime bien !) alors que nous pourrions si facilement concevoir une belle race bien propre de surhommes. Ouais, je sais, je suis de mauvaise foi, mais c'est pas ma faute je me suis levé du pied droit... Et ça, ça me fous facilement en rogne pour un mois ou deux...

M.C. Pouzol

BLOB : DANGER PLANÉTAIRE



vaincre les policiers de la non-culpabilité de McQueen qui finira assiégé par le Blob gigantesque dans un fast-food. Il découvrira inextrémis que la créature peut être congelée avec un extincteur au CO2 (Sic). L'armée américaine enverra son avion le plus performant pour emmener le Blob et le larguer au dessus de l'océan atlantique. On ne doit certainement la découverte de cette petite série B de SF typiquement années 50 qu'à la prestation de Steve McQueen qui effectue ici des débuts très hésitants dans le

rôle du teenager sage mais résolu. L'intrigue n'a en elle-même aucun intérêt, le fameux Blob n'étant en rien impressionnant.

On notera de plus un total manque de rythme et un doublage absolument abominable. Le seul point positif du film se trouve dans le rôle qui est donné au teenagers. En effet la fin des années 50 marque la recrudescence de films dans lesquels les jeunes sont décrits comme des délinquants en puissance que leur soif de liberté anarchique conduit à commettre des erreurs. Ici il

en est tout autrement puisque McQueen et ses amis par leur persévérance et leur courage réussiront à sauver le monde (?) du danger interplanétaire malgré les réticences de la police et de toute la population adulte qui les prends pour des fauteurs de troubles allant même, à certains moments, jusqu'à les considérer comme des meurtriers ayant inventé l'existence du Blob pour masquer leur délit. l'idée du teenager responsable est intéressante car trop rarement utilisée mais néanmoins condamnable ce qui ne suffit d'ailleurs pas à sortir le film de sa platitude déconcertante.

Bruno Terrier

USA. 1958. Réalisateur :
Irvin S. Yeaworth Jr. Inter-
prètes : Steve McQueen,
Aneta Corseaut, Earl Rowe.
Titre original: The Blob
Durée : 85 mn. Distribu-
teur : VIP. Copie : moyenne
Doublage : Excécrable.
Vente : 99 F. Location :
Disponible en vidéo club

Une nuit d'été, aux alentours d'une petite ville américaine, une météorite s'écrase dans la forêt. Il s'en échappe une masse visqueuse et fluorescente qui prend peu à peu possession d'un fermier trop curieux. McQueen (dans son premier rôle à l'écran) et sa petite amie conduisent ce dernier chez le plus proche médecin qui lui aussi sera possédé par le Blob qui, à chaque fois qu'il englouti un corps double de volume. Ses victimes disparaissent ainsi dans la masse extra-terrestre boulimique sans laisser de trace. Le Blob se réfugiera tour à tour dans un supermarché et une salle de cinéma où est projeté une vieille série B avec Bela Lugosi. Les disparitions successives d'une vingtaine de personnes finiront par con-



BLOOD FEAST

USA. 1963. Réalisateur :
Hershell Gordon Lewis. Ti-
tre original : Blood Feast.
Interprètes : Thomas Wood,
Mal Arnold, Connie Mason.
Durée : 75 mn. Distribu-
teur : American vidéo
Copie : Bonne. Doublage :
moyen. Vente : 99 F. Loca-
tion : Disponible en vidéo
club.

Blood feast, malgré ses multiples défauts reste néanmoins un film extrêmement important dans l'histoire du cinéma fantastique. En effet il est le premier des films que l'on qualifiera par la suite de Hard-core-gore. La définition qu'en donne le réalisateur est fort justement appropriée. "Il est plutôt mauvais mais c'est le premier film du genre". Lewis n'avait jusque là œuvré que

dans le soft-core movie mais le succès des films de la Hammer le poussa à créer un nouveau genre accessible au petit budget, dans lequel les mutilations à grand renfort d'effets sanglants étaient le leitmotiv d'une intrigue réduite à sa plus simple expression. Le cinéma Gore naquit ainsi d'une petite production de 70 000 dollars tourné en 9 jours, qui souleva les foudres de la censure et l'indignation des spectateurs. Depuis cette époque le Gore est devenu une institution



allant même jusqu'à éclipser le sens même du fantastique et de son pouvoir poétique banalisant celui-ci et rendant l'acte meurtrier indispensable servi, il ne faut pas l'oublier, par des maquillages de plus en plus sophistiqués. Les effets sanglants dans "Blood feast" étaient quant à eux pour le moins sommaire : organe d'animaux, hémoglobine dispensée avec générosité et gros plans sur des morceaux de chair d'origine indéfinissable renforçant le caractère de jamais vu : Ce qui fait cependant la grandeur des films de Lewis c'est leur caractère unique (notion d'auteur discutable mais néanmoins possible) ainsi qu'une dose d'humour non négligeable absente des productions du genre des dix dernières années plus particulièrement dans les films de zombies italiens et les psychokillers américains. Lewis avait créé un style qui lui était propre tout comme le font maintenant des gens comme Henenlotter ou Jim Muro avec "Brain Damage" et "Street Trash". Il est donc urgent de redécouvrir les œuvres de ce véritable créateur dont les trois quarts des films sont encore inédits en France, avec un certain recul et surtout beaucoup d'indulgence pour en apprécier les réelles qualités. Lewis

est l'objet d'un culte assez important aux USA, un livre lui a été consacré, tous ses films sont disponibles en vidéo et on parle régulièrement d'un éventuel "Blood Feast II". On reparlera de Lewis dans quelques numéros à l'occasion de son second film "2000 maniacs" qui mérite encore plus votre attention et est lui aussi disponible en vidéo. On ne peut en effet être insensible à ce genre de cinéma qui a définitivement marqué une époque entraînant tour à tour l'adulation de la génération Punk, la curiosité des intellectuels et l'hostilité des cinéphiles bien pensant. Quand à l'histoire elle se résume en quelques mots il y est question d'un égyptologue qui assassine des femmes de la manière la plus sadique pour se préparer à une fête sanglante qui verra la résurrection d'une déesse égyptienne. Oubliez au plus vite les boudriches insipides de Fulci et autres Deodato et découvrez le cinéma délirant et déjanté de Lewis.

Bruno Terrier

BLOOD AND BLACK LACE

Italie/France/Allemagne.

1964. Réal. : Mario Bava.

Int. : Eva Bartok, Cameron

Mitchell, Thomas Reiner,

Ariana Gorini, Mary Arden.

Durée : 1 h 28. Distribu-

teur : Propulsion. Loca-

tion : disponible en vidéo club.

Un individu masqué assassine sauvagement les mannequins d'une maison de couture. L'inspecteur Silvestri enquête... Le film sans lequel les œuvres acclamées de D. Argento n'auraient pu exister. Mario Bava, avec ces *Six femmes pour l'assassin* posait les bases immuables d'un genre qui fit recette

quelques années plus tard en Italie : le "giallo" ou thriller à l'italienne, mettant en vedette un mystérieux tueur dont l'identité et les mobiles ne nous sont révélés qu'à la fin. Mais plus encore, Bava créa un style unique à partir d'une photographie complètement baroque conférant à des lieux pourtant quotidiens une atmosphère de totale étrangeté. *Six femmes pour l'assassin* est le prototype de ce détournement d'une réalité banale au profit de l'étrange et de la démesure. Principe repris à

l'angoisse. Lourdes tentures immobiles, alignement de mannequins, amoncellements d'objets minutieusement disposés et, baignant ce véritable travail d'orfèvre en matière de décoration, des éclairages aux teintes violentes et improbables. Dans un tel contexte de luxe, la mort en peut frapper de façon ordinaire et les coups de l'assassin sans visage prennent les allures d'un cérémonial macabre où les diverses manières de tuer sont longuement exposées. Une musique jazzy et suran-



la lettre par Argento dans ses meilleures œuvres. Un salon de couture devient ainsi avec Bava, le terrain de jeux oppressant d'une série d'exécutions sadiques. La minceur de l'intrigue de *Six femmes pour l'assassin* sert en fait à mettre en valeur ce qui intéresse Bava : le rituel du meurtre et ses prolongements esthétiques dans des décors surchargés suscitant

née vient souligner ce confort dans l'horrible. Pierre d'angle d'un cinéma authentiquement sadique, *Blood and Black Lace* est marqué de façon indélébile du sceau des années 60 (dans le jeu des acteurs, la ringardise des dialogues, etc.) mais reste à jamais ce fleuron flamboyant auquel il faut sans cesse faire référence.

Denis Trehin

BODY DOUBLE

USA. 1984. Réalisateur :
Brian de Palma. Interpréta-
tion : Melanie Griffith, Craig
Wasson, Gregg Henry. Dis-
IBUTEUR : Warner. Durée :
114 mn. Location : dispo-
nible en vidéo-club

Brian de Palma est sans aucun doute le plus talentueux des cinéastes de la "Wonder-Wave" outre-atlantique. Il a récemment assommé des millions de spectateurs dans le monde entier avec son ahurissant "Incorruptibles" et il avait commencé très fort avec le cultissime "Phantom of the Paradise". Entre temps, il y a eu "Carrie", "Pulsions", "Blow-out", "Obsession", "Sisters", etc... et "Body Double". Ce film est la synthèse des influences subies par de Palma et un immense hommage à Hitchcock. Un

homme est témoin d'un meurtre à distance, il ne peut intervenir que trop tard et il entreprend de démasquer le coupable. Voyeurisme, impuissance face à la mort, dédoublement des victimes, des assassins et des situations, le réalisateur ramasse en vrac les obsessions d'Hitchcock mais il leur donne sa propre vision.

Ce film n'est en aucun cas un plagiat de l'œuvre du grand Alfred mais plutôt un hommage débordant de virtuosité frappé de l'estampille Palmesque avec, en particulier cette fludité de la prise de vues et cette élégance dans le choix des éclairages qui font de De Palma un véritable auteur et non un servile admirateur.

Inoubliable cet interminable baiser filmé dans un immense traveling circulaire concentrique où le savoir-faire cinématographique transforme la tendresse en épouvante.

J.M.W.



LE BOSSU DE LA MORGUE

Espagne. 1972. Réalisateur :
Javier Aguirre. Titre origi-
nal : El Jorobado de la Mor-
gue. Interprètes : Paul Nas-
chy, Rossana Yanni, Alber-
to Dalbes. Durée : 85 mn.
Distributeur : VIP (réédité à
deux reprises avec des ja-
quettes différents). Copie :
moyenne. Doublage : mo-
yen. Vente : 99 F. Loca-
tion : disponible en vidéo
club.

Voici l'exemple type du film espagnol dans toute sa plénitude, c'est-à-dire cette naïveté incomparable qui pousse des gens comme Paul Naschy (alias Jacinto

Molina scénariste) à recréer sans cesse l'âge d'or du cinéma fantastique américain en l'adaptant au canon du film bis avec son absence de recul, ses imperfections flagrantes et son lyrisme populaire. Le cinéma fantastique espagnol est et restera sûrement à jamais méconnu en France car il est par trop respectueux des traditions d'un époque révolue et que sa qualité d'ensemble reste malgré tout misérable aussi bien en ce qui concerne les sujets abordés que la pauvreté intrinsèque de ses réalisateurs, de ses interprètes et de ses producteurs.

"Le bossu de la morgue" est pourtant un des dix meilleurs films du genre avec des œuvres mémorables comme "Les révoltés de l'an 2000", "Les cloches de l'enfer" ou

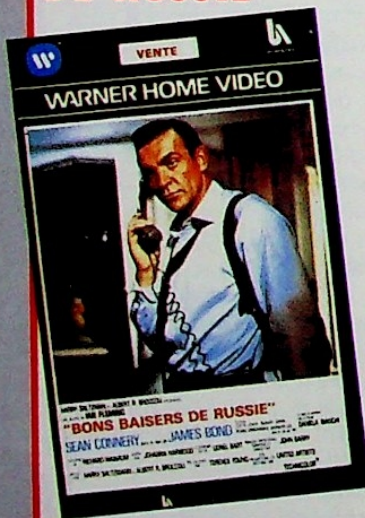
"Le bal du vaudou". Naschy trouve ici son meilleur rôle dans une carrière mouvementée qui l'a vu interpréter tour à tour le loup-garou, la momie et le vampire. On ne peut nier la pauvreté de la réalisation et le cocasse involontaire de certaines situations mais cependant il se dégage du film un charme indéfinissable qui n'évite pourtant pas une propension à la cruauté gratuite dans les scènes d'épouvante et une vulgarité pour le moins incongrue. Javier Aguirre est cependant l'un des réalisateurs les plus intéressants de cette période, son "El gran amor del Conde Dracula" (inédit en France) n'était pas aussi ridicule que pourrait le laisser croire son titre, tout en étant nettement inférieur au "Bossu de la morgue". Il y est question ici d'un misérable bossu, Gotho employé à la morgue d'un hôpital et désespérément amoureux

d'une jeune malade incurable, Arpon. Gotho est la risée de tous et particulièrement des médecins qui vont jusqu'à le lapider par dégoût pour son amour impossible et pour sa laideur. Lorsque Arpon meurt, Le bossu assassine à la hache les étudiants qui voulaient la disséquer et cache son corps dans les souterrains de l'hôpital. Chaque jour il se rend dans la crypte où est déposé son cadavre pour en chasser les rats qui essaient de la dévorer, ce qui nous vaut une des scènes significatives du film durant laquelle Naschy lutte avec les rongeurs sans aucun trucages ce qui lui occasionna de nombreuses morsures et prouve une fois de plus sa véritable foi dans un cinéma fantastique qu'il considère avec le plus grand sérieux malgré ses discutables qualités. Intervient un biologiste fou qui promet à Gotho de ramener sa bien-aimée à la vie en échange de

corps frais pour nourrir une abominable créature gélatineuse et carnivore qu'il vient de créer. Peu à peu les souterrains s'emplissent de cadavres et de victimes à moitié dévorées qui errent à la recherche d'une sortie. (Encore une fois nous avons droit ici à une des plus belles scènes du cinéma Bis). Ghoto finira par découvrir qu'il est utilisé et libérera le monstre qui dévorera son créateur et précipitera le bossu dans une cuve d'acide. Un sujet somme toute digne des meilleures BD Elvifrance qui mêle néanmoins une sympathique leçon d'humanité à un spectacle sans temps mort où la sincérité du propos s'allie à une imagination totalement débridée. *"Le bossu de la morgue"* est sans prétentions à vous de l'apprécier à sa juste valeur.

Bruno Terrier

BONS BAISERS DE RUSSIE



GB. 197. Réal. : Terence Young. Interp. : Sean Connery, Daniel Bianchi, Red Grand. Durée : 95 mn. Dist. : Warner. Vente : 195 F.



La célèbre organisation criminelle internationale, le Spectre, décide de tendre un piège à Bond, en opposant les services secrets soviétiques aux services Britanniques. James Bond est envoyé à Istanbul, où il doit aider un agent soviétique, Tortiana, à passer à l'Ouest avec une machine à chiffrer les codes, objet de convoitise de l'intelligence Service et surtout du Spectre...

Suite directe de *"Docteur No"* et deuxième film de la série des Bond, *"Bons baisers de Russie"* est sans

aucun doute (bien que la polémique soit grande et ouverte à ce sujet) l'un des meilleurs de la série avec Sean Connery, par son scénario dense et son atmosphère lourde et étrange. C'est le seul James Bond aussi, où le célèbre 007 connaît une véritable histoire d'amour, sans changer toutes les dix minutes de partenaire et qui met en scène une des plus longues poursuites contre Bond, (train, camion, marche à pied et bateau) qui a affaire à un adversaire à sa taille, un agent du Spectre (Red Grant), véritable arme

humaine, surentraîné par l'organisation criminelle. Ceci donne une dimension plus crédible (autant que peut l'être un Bond) au film et on est loin des délires d'un *"Moonraker"*, même au niveau des gadgets employés (un simple attaché-case dans le film, aux multiples fonctions). Quant à l'humour, il est bien entendu toujours présent, fin et racé, à la mesure d'un Sean Connery qui domine totalement son sujet.

Un petit chef-d'œuvre...

Bruno Chevalier

BRAINSTORM

U.S.A. 1982. Réalisation : Douglas Trumbull. Interprétation : Christopher Walken, Nathalie Wood et Louise Fletcher. Durée : 106 mn. Distributeur : RCV Vidéo. Location : Disponible en vidéo-club.

Une jeune lecteur de Bittan-Les-Nibards m'écrivait récemment une très gentille lettre d'insulte qu'il concluait ainsi : "Pourquoi tant de haine ? Pouzol t'es nul, si je



t'attrape, je te fais manger tes c... !". Pauvre petit, je ne dis pas du mal pour critiquer des films, je le fais histoire de faire du mal... C'est ça ou je cogne sur mon chien, ce que Brigitte Bardot m'a fortement déconseillé en me filant un pain dans la gueule et un coup de pied, assez douloureux dans ce que tu me proposes d'avaler et auquel je tiens tout particulièrement ! Tu comprendras dès lors aisément que lorsqu'un film me plaît je le dise bien haut : *Brainstorm* j'adore ! Voilà qui est fait. Pourquoi ? Tout d'abord parce que Douglas Trumbull, génial responsable des effets spéciaux sur des films tels que "2001", "Rencontres du troisième type", "Star Trek" ou encore "Blade Runner" est un type comme on en fait plus. Intelligent, curieux, il est aussi l'inventeur du procédé "Showscan", un procédé qui donne l'illusion de relief sans lunettes fabriquées avec des papiers de bonbon ! Dans "Brainstorm" l'invention qui permet de filmer ce que voit un individu et de le retranscrire pour un autre individu en incorporant aux images les sensations physi-



ques et psychiques produites par l'événement n'est rien d'autres que le rêve de Douglas Trumbull : inventer une machine qui permettrait la communication totale, une sorte de super-Showscan ! Mais la force de son film est aussi d'explorer toutes les conséquences de l'invention qu'il présente en même temps que ses potentialités. Amusant, construit comme

une enquête policière, "Brainstorm" est un film à voir absolument. D'autant que Christopher Walken est, une fois encore, exceptionnel. Et en plus, et pour le même prix, "Brainstorm" offre une réflexion très poétique sur la mort. Alors cher lecteur, toujours en colère ? Tu sais que tu es beau toi quand tu t'énerves ?

Michel C. Pouzol

l'employé sans ambition qui veut rester anonyme et indifférent. Mais il fait un rêve récurrent : il devient un Superman ailé, volant au secours d'une jeune femme étonnamment belle retenue prisonnière et qui l'appelle désespérément. Quand il l'aperçoit un jour sous les traits d'une terroriste, il doit se confronter soudain au système qui jusqu'alors l'abritait. Elle s'appelle Jill et il en tombe amoureux. Aussi recouvre-t-il toute sa passion contenue, il devient humain. Mais le système exclut tout élément trop individualiste entravant son "bon" fonctionnement.

C'est sur cette ironie que finit l'histoire. C'est sur l'ironie du sort que repose la trame du film. C'est encore l'ironie qui fait le génie de son créateur, Terry Gilliam, fondateur des Monty Python génie à l'humour burlesque ou macabre, jamais gratuit. Étonnant par son sens de l'esthétisme cinématographique : *Brazil* est grandiose, extraordinaire parce que tellement proche de nos sociétés actuelles, tellement réel ; et c'est pourquoi il n'est pas un simple remake de 1984 ni même un film de science-fiction.

Terry Gilliam l'a défini lui-même comme se situant à la frontière de Los Angeles et Belfast (il fut tourné à Marne-la-Vallée et en Angleterre). Son style a d'ailleurs été parodié surtout en publicité. Au départ, il a une formation d'illustrateur, de dessinateur professionnel (fan de Harvey Kurtzman - fon-

BRAZIL

GB. 1985. Titre original : *Brazil*. Réalisateur : Terry Gilliam. Interprètes : Jonathan Pryce, Robert de Niro, Kim Greist. Durée : 142 mn. Distributeur : Cannon. Copie bonne. Doublage : Excellent. Vente : 249 F. Location : disponible en vidéo club.



succède aux scènes féériques que chasseront un combat contre un samouraï de pierre, l'horreur déclenchée par une bombe qui explose dans un grand magasin la veille de Noël ou bien une scène de torture... Car le destin de Sam Lowry sera tel. Il est le modèle-type de

Tout concourt à faire de *Brazil* un authentique chef-d'œuvre : depuis 1979, Terry Gilliam le ressassait, *Time Bandits* le préfigurait. Le "choix" du producteur tenait plus du pari que d'un choix mûre-

ment réfléchi et fut littéralement enfanté dans la douleur !... Tout ça bien sûr sans parler du film lui-même : ni comédie de mœurs ni drame social mais les deux à la fois, la parodie





dateur de Mad Magazine -). Il a fondé sa propre compagnie PooPoo Pictures. Il collabore à plusieurs magazines, à des agences de pub et, en free-lance, écrit des sketches pour la BBC où il rencontre les futurs Monty Python. Son humour ravauteur sévit alors avec autant de verve que la censure anglo-saxonne. Il la combattra avec le même acharnement qu'il combattra un grand pont de la Universal, Sydney Sheinberg, pour faire sortir *Brazil* intégralement. "La fin est trop négative ; le sujet pas assez commercial ou trop compliqué". Bref, le commercial se heurtant à l'artistique. La mode est aux films pas trop longs, se finissant bien et destinés à la masse, supposée stupide. Et non, il n'y aura pas

de *Brazil part 2* ! Ironie encore : la Universal Pictures a d'étranges points communs avec la société décrite dans *Brazil* elle décourage toute velléités individuelles créatives ou critiques, elle semble être bureaucratisée à souhait et productivité est son mot de passe. Terry Gilliam se nomme peut être aussi Sam Lowry... Il a cependant su se donner les moyens de créer un monde totalement imaginaire dont le résultat à l'écran est des plus dépayés. Ne suivez pas le mauvais exemple du public américain effrayé par une fin extrêmement pessimiste et pénétrez dans l'univers délirant de Gilliam dont les préoccupations sont plus que jamais d'une brûlante actualité.

Bruno Terrier

BREWSTER MAC CLOUD

USA. 1970. Réal. : Robert Altman. Int : Bud Cort, Sally Kellerman, Michael Murphy, Shelley Duvall, William Widdom, René Auberjonois, Stacy Keach. Durée : 1 h 45. Location : disponible en vidéo-club.

Brewster Mac Cloud s'est retranché dans un abri anti-aérien et, aidé de son amie Louise, poursuit d'étranges travaux qui devraient lui permettre un jour de pouvoir voler avec ses propres ailes, tel un oiseau. Ceux qui le gênent sont retrouvés tués, de la fiente d'oiseau sur le visage signant leur mort mystérieuse. Sa liaison avec une jeune personne, Hope, va provoquer la jalousie de Louise, tandis que la police remonte peu à peu la filière jusqu'à son repaire. Que voilà un film intelligent

conscience d'un jeune homme employé au service d'un riche mais infirme vieillard autant rivé à son fauteuil roulant qu'à son sacro-saint argent.

MacCloud rejette ce milieu basé sur le fric et va tenter, au propre comme au figuré, de voler de ses propres ailes. Symbolique mais d'une limpidité exemplaire, *Brewster Mac Cloud* est un hymne absolu à la liberté face aux contraintes matérielles qui entravent l'homme à notre société. Sont dénoncées également, et ce sans démonstration inutile, les quelques tares majeures qui caractérisent toujours la race humaine : ainsi du racisme ou de la notion de propriété en amour. Mais celui qui se met ainsi, tel Brewster Mac Cloud, en marge de la société, et ose en plus braver les lois de la pesanteur, ne risque-t-il pas d'y laisser des plumes ?

Superbement filmé, lyrique

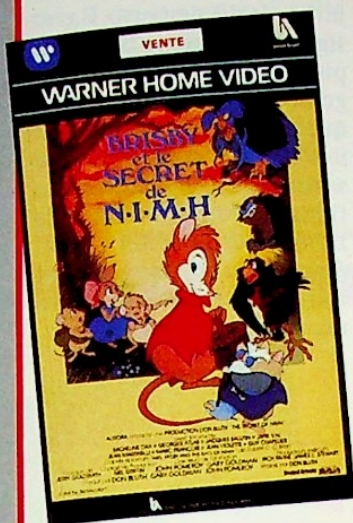


et sensible. Typique du cinéma US des années 70 de par son caractère contestataire et satirique, ce très beau film de R. Altman mérite absolument d'être redécouvert maintenant par le biais de la vidéo. R. Altman s'en prend essentiellement à la valeur dominante sur cette planète : l'argent. Au travers du personnage de B. Mac Cloud, il expose la prise de

jusqu'à l'émouvant et remarquablement interprété, *Brewster MacCloud* a acquis au fil des années le statut d'un véritable classique. C'est le fleuron d'une époque où le cinéma US savait s'engager. Quant à décider si *Brewster MacCloud* appartient ou non au genre fantastique, c'est un débat pour le moins accessoire.

Denis Trehin

BRISBY ET LE SECRET DE NIMH



U.S.A. 1982. Titre original : *The secret of Nimh*. Réalisateur : Don Bluth. Durée : 99 mn. Distributeur : Warner Home Vidéo. Location : disponible en vidéo club.

1979. Le 17 septembre pour être exact, 17 créateurs de la maison Disney quittaient le giron de la légendaire société du grand Walt pour voler de leurs propres ailes... Leur but, retrouver l'esprit qui fit la gloire et le succès d'œuvres telles que "Bambi" ou "Pinocchio". 1982 voyait enfin l'avènement de leur premier "bébé" : "Brisby et le secret de Nimh". Clin d'œil volontaire, plus qu'une provocation, le héros de ce premier dessin animé était une petite

souris débrouillarde, madame Brisby, femme du regretté Jonathan Brisby, héros du peuple souris et admiré également des rats. Madame Brisby est inquiète. Sa petite famille vit dans un parpaing au milieu d'un champ.

Demain le cultivateur passera la charrue mettant en danger toute la petite famille... Surmontant sa peur madame Brisby ira consulter le grand Hibou et pénétrera dans l'univers et inquiétant des rats intelligents, découvrant au passage combien son mari était une souris importante ! Le film de Don Bluth est bien entendu superbe et s'il reprend quelques personnages typiques des productions Disney, comme ce corbeau maladroit ou ce hibou inquiétant et sage, il sait enrober le tout d'un modernisme évident en pimentant son film d'idées très science-fictionnelles. Les images sont d'une très grande beauté, l'intrigue passionnante à souhait et l'animation presque parfaite. La seule ombre au tableau étant la distance insuffisante entre "Brisby" et les productions Disney ! Mais les dessins animés de long métrage autres que ceux des studios Disney sont trop rares pour qu'on prétende faire la fine bouche. Surtout quand ils sont d'une telle qualité !

M.C. Pouzol

BRITANNIA HOSPITAL

GB. 1983. Réal. : Lindsay Anderson. Interp. : Léonard Rossiter, Graham Crowden, Malcom Mac Dowell. Durée : 1 h 57. Dist. : Thorn Emi. Location disponible en vidéo-club.

A Londres, un hôpital modèle et de luxe attend la visite

de la reine d'Angleterre, avec fébrilité et angoisse. Mais une série d'incidents, et d'événements fâcheux vont compromettre cette venue et en faire une véritable catastrophe...

Au début très prometteur et chargé d'espoirs comiques, *Britannia Hospital* est tel un pétard qui ne saute jamais, mèche trop longue ou pas assez de poudre ?... L'histoire se désagrège peu à peu



d'elle-même et sombre dans une suite de scènes inégales et quelque peu fluettes, sans réel accroche d'intérêt. Manque de consistance donc pour ce film où pourtant l'humour est omniprésent, et

dont on attend qu'il bascule dans l'excès et l'outrance de son thème vraiment particulier ce qui amène la question suivante : peut-on vraiment construire un film solide avec pour thème une visite à l'hôpital ?... oui, sans aucun doute, malheureusement *Britannia Hospital* n'est pas là pour nous le prouver. Mettons à son crédit, que la traduction française n'est pas là pour arranger les choses, traduction approximative d'une comédie anglaise, basé sur des subtilités de langage. Quant à la fin, elle est franchement déconcertante, cassant directement avec l'esprit du film, pour s'engager dans des propos dont on se demande ce qu'ils viennent faire là ? (l'avenir de l'homme et du microprocesseur). Déroutant.

Bruno Chevalier



BROTHER FROM ANOTHER PLANET

USA. 1983. Réal. & Sc. : John Sayles. Int. : Joe Morton, Rosana Carter, Ray Ramirez, Peter Richardson. John Sayles. Durée : 1 h 44. Location : disponible en vidéo-club.

Un extraterrestre noir atterrit dans les quartiers immigrés de New-York, poursuivi par

deux flics blancs, extraterrestres eux aussi. Son errance va le conduire de bars en tripôts et seuls quelques dons naturels vont lui permettre de survivre... A partir d'un point de départ ressemblant à celui de *Critters* (sauf qu'ici ce sont les flics de l'espace qui représentent la mauvaise conscience et non pas les fuyards), John Sayles a concocté un film d'une autre portée que celui, charmant au demeurant, de

B



Stephen Herek. Ici la S.F. ne vise pas spécialement à un amusement naïf et bête, mais sert de tremplin à une réflexion amère, bien que non dénuée d'un humour parfois ravageur, sur la condition humaine, celle des immigrés en l'occurrence. La vision portée sur la misère du ghetto new-yorkais est celle de cet E.T. à la peau noire dont le regard se fait le miroir des souffrances que vivent ses frères de couleur (répression policière, misère, drogue). Témoin impuissant d'une mort lente et d'une exploitation quotidienne, il est le

Frère de l'espace, le candide fuyant la justice de sa planète pour s'apercevoir qu'ailleurs c'est la même chose. A lire, la parabole peut sembler lourde. Ce serait oublier la bonne humeur avec laquelle John Sayles a traité son sujet, ne reculant pas devant un humour qui confine parfois à l'absurde (la démarche déroutante des deux flics, dont l'un est interprété par J. Sayles lui-même). Un ton résolument nouveau pour un film généreux mais foncièrement accusateur. Un grand film culte à découvrir.

Denis Trehin

BLASTFIGHTER L'EXECUTEUR

Italie. 1983. Réalisateur :
John Old jr. Interprétation :
Michael Sopkiw, Valérie
Blake, George Eastman. Lo-
cation : disponible en vidéo
club.

Tiger-Sharp, ex-policier, vient de passer injustement dix ans de prison pour le meurtre d'un homme... l'assassin de sa femme. Il retourne, seul, dans son village natal, afin d'oublier. Mais des chasseurs sans scrupules, massacrants des animaux sauvages pour un trafic de milliers de

dollars, vont lui faire reprendre le goût de la justice. d'autant que son vieil ami, Billy Cochran, est abattu, et que sa fille, Connie, venue le rejoindre, risque aussi d'y passer. La chasse est alors ouverte. Mais c'est une chasse à l'homme.

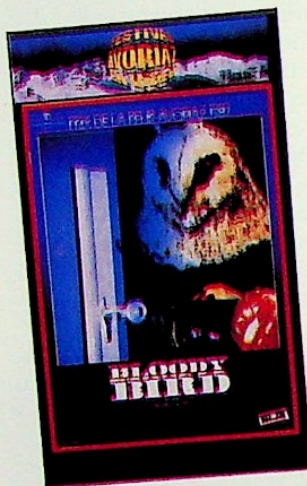
Comment ne pas penser au *Rambo* de Ted Kotcheff en lisant ce scénario ? Même retour au pays d'un homme rejeté par ses pairs, même affrontement avec les autochtones du coin (dont cette grande brute de Georges Eastman, méchant de multiples films populaires italiens), même impitoyable

traque, enfin. Sans oublier l'importance primordiale accordée aux gros calibres. Le ressort de l'auto-justice anime cette production italienne terriblement pessimiste qui veut nous amener à la conclusion que pour que le bon droit triomphe, il est pratiquement toujours nécessaire de prendre les armes. A la ville comme en pleine campagne, la corruption et les salopards sévissent et ne peuvent être combattus que par la force. Triste constat. Amer mais d'une détermination inébranlable dans la vengeance, Tiger Sharp

est l'équivalent contemporain de ces héros solitaires et meurtris auxquels nous sommes habitués le western italien (*Django*, *Keoma*). John Old jr (en fait Lamberto Bava) signe là une petite bande au punch indéniable et étale son goût pour l'horrible avec quelques plans "gore" dont il s'est fait, c'est vrai, une véritable spécialité dans ses films d'épouvante (ainsi de *Démons* et sa suite). *Blastfighter* est en tout cas son meilleur film (ou son moins mauvais, c'est selon).

Denis Trehin

BLOODY BIRD



Italie. 1986. Réalisateur :
Michele Soavi. Interpréta-
tion : David Brandon, Bar-
bara Cuspidi, Robert Gugo-
rov. Distributeur : G.C.R.
Durée : 80 mn. Location :
disponible en vidéo-club

Les mains sanglantes d'un tueur psychopathe coiffé d'un masque d'oiseau caressent un chat parmi les cadavres pantelants de ses victimes. Cette scène restera sans aucun doute parmi les plus hallucinantes du cinéma gore et elle nous est livrée par un réalisateur de 26 ans : Michèle Soavi.

Ex-assistant de Fulci, collaborateur et ami de Dario Argento, Soavi livre ici un premier film époustoufflant de maîtrise et de renouvellement d'une thématique ultra-classique. Pour ce psycho-killer dans les milieux du théâtre, il a adopté les règles de la tragédie classique : unité de temps, de lieu et d'action. Une rigueur de construction qui permet à son film de dépeindre une ambiance



d'une intensité rarement atteinte.

"Un tueur décime les membres d'une troupe en train de répéter après les avoir enfermés dans le théâtre" voilà l'argument simple de cet excellent film d'épouvante horrifique. Des meurtres d'une rare sauvagerie se déroulent sur un rythme d'enfer devant une caméra

dirigée avec maestria qui atteint parfois les prouesses visuelles d'Argento.

Un détail intéressant, le film est produit par Joe d'Amato le pape de la série Z italienne et il a tourné lui-même une scène caractérisée par sa violence primaire et son image au grain énorme. Découpez-la ?

J.M.W.

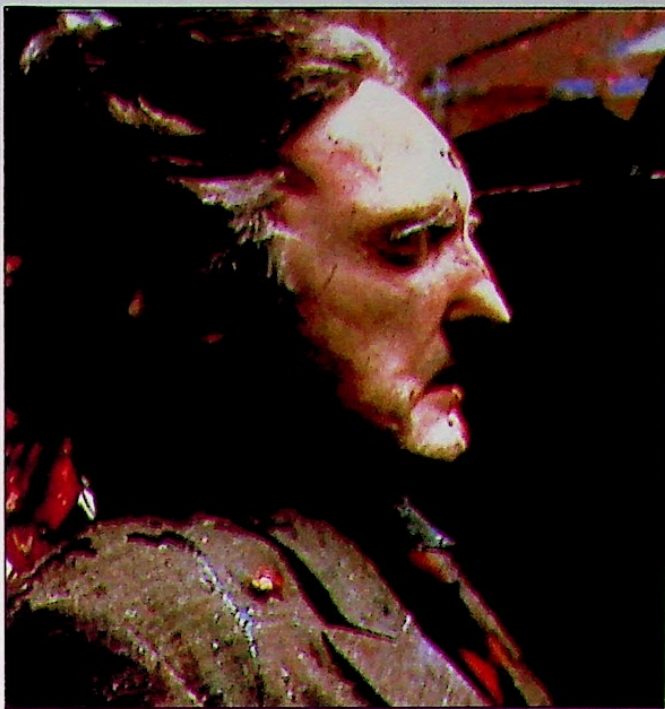
BLIND DATE

de devenir un véritable cobaye humain, John se fait greffer un appareillage, véritable ordinateur optique, qui lui permet de voir à nouveau. Dans le même temps, et par le plus grand des hasards, John se retrouve sur la piste d'un psychopathe qui, non content de tuer de jolies jeunes femmes, les découpe soigneusement. Un sadique qui a pour particularité de perpétrer ses meurtres en écoutant son walkman. Particularité qui le rapproche de John puisque son appareil de vision ressemble à s'y méprendre à un walkman... Je vous l'ai dit c'est morne, ni nul, ni bien, c'est le genre de truc qui donne naissance à des articles mornes, ni nul, ni bien et qui me donne envie de boire... Garçon remettez la mienne...

M.C. Pouzol

U.S.A. 1983. Réalisateur : Nico Mastorakis. **Interprétation :** Joseph Bottoms, Kirstie Alley et James Daughton. **Durée :** 90 mn. **Distributeur :** Les films Du Diamant. **Location :** disponible en vidéo club

Difficile de parler de "Blind Date" tant le film semble morne sans être véritablement ennuyeux et, à fortiori, véritablement intéressant. John Ratcliff supervise un film publicitaire et remarque parmi les jeunes modèles mis en scène Rachel, une femme qui lui rappelle celle qu'il a aimée quelques années plus tôt et qui est morte sous ses yeux sans qu'il puisse lui porter secours. Un soir, alors qu'il suit Rachel, John est victime d'un accident qui le rend aveugle. Acceptant



U.S.A. 1987. Réalisateur : David Lynch. **Interprétation :** Kyle McLachlan, Isabella Rossellini et Dennis Hopper. **Durée :** 120 mn. **Distributeur :** CBS-FOX. **Location :** disponible en vidéo club

Certains réalisateurs m'emmerdent. Non, non, n'allez pas croire que je fais une nouvelle fois ma mauvaise tête en voulant descendre un homme que tout le monde apprécie... Je ne me le permettrais pas : d'abord parce que David Lynch n'en a rien à foutre, ensuite parce que je n'ai pas fini ma première phrase... Certains réalisateurs m'emmerdent et j'aime ça ! En découvrant "Eraserhead" le premier film de Lynch, j'ai cru que ma dernière heure était arrivée et que désormais ma vie ressemblerait pour toujours au cauchemar que je voyais à l'écran. Pour "Eléphant man", je pleurais si fort que ma peau si délicate se couvrit de boutons ! Que dis-je, des bubons ! Dès le lendemain je me mettais un sac sur la tête pour me promener dans la rue en pleurnichant, "Je suis

un être humain, je ne suis pas un animal" ! Pathétique... Pour "Dune" je fus expulsé de la salle parce que je me jettais sur l'écran à chaque apparition de Kyle McLachlan pour lui pisser dessus... L'instinct parlait, je mordais les ouvreuses et dévorais ma collection complète des œuvres de Frank Herbert en rentrant chez moi. Depuis j'ai revu le film en vidéo et je n'ai jamais fait pipi contre ma télé... Parce qu'en fait "Dune" c'est surprenant et superbe... Pour "Blue Velvet" je me suis coupé une oreille, histoire d'être dans le ton et je me suis shooté à l'oxygène pendant six mois : bilan des courses, une infection à l'oreille qui me déforma la partie gauche du visage - je n'ose plus enlever mon sac ! - une bronchopneumonie aggravée qui me fait tousser comme le joli bébé bubonique d'"Eraserhead" quand à mon oreille intacte elle est ensablée comme c'est pas possible ! Voilà, tout ça pour vous dire, que quatre chefs-d'œuvres successifs, ça vous change un homme !... David, pour ton prochain film, si tu nous faisais un remake de "La belle et la bête" ? S'il te plaît !

M.C. Pouzol

BLUE VELVET



TABLEAU DE COTATIONS

	TITRES	M.C. Pouzol	J.-M. W.	B. Chevalier	D. Trehin	B. Terrier	L. Colin
	BABY	★	○○○		○○○		
	LE BAL DE L'HORREUR	○○○	○	○○	○○○	○○	○
	LE BAL DES VAMPIRES	★	★★	★★★	★★	★★	★★★
	BANDITS BANDITS	★★★	★★★	★★★	★★	★★	★★★
	BARBARELLA	★★	○○	★	★★	★	★
	BARON BLOOD		○	★	○	★	
	LA BELLE CAPTIVE		★★★		○○○	★	
	BELLE DE JOUR		★★★	★★	★★	★	★★
	LA BELLE ET LA BETE	★★★	★★★	★★★	★★★	★★★	★★★
	BEN	○			○	○○	○○○
	LA BETE		★★★	★	★★		★★
	LA BETE D'AMOUR		○○○		★★	○	
	LES BETES FEROCES ATTAQUENT	○○○	○○	○○	○○○	○○	○○
	BIGGLES		★	★★	○		
	LE BISON BLANC	○	★	★	★★	○	★★
	BLACULA, LE VAMPIRE NOIR				○○	★	★
	BLADE RUNNER	★	○○○	★★★	★★★	★★★	★★★
	BLOB DANGER PLANETAIRE	○○	★	★	★	○○○	○
	BLOW UP	★★	★★	★★	★★	★	★★★
	BLOOD FEAST		★★★	○	★★	★★★	★
	BLOOD AND BLACK LACE (6 femmes pour l'assassin)		○○○		○○	★	★
	BODY DOUBLE	★★★	★★★	★	★★	★	★★
	BONS BAISERS DE RUSSIE	★★	★★★	★★★	★★★		★★★
	LE BOSSU DE LA MORGUE		★		★	★	
	BRAINSTORM	★★★	○○	★	★★★	★	○
	BRAZIL	★★★	★★★	★★★	★★	★★★	★★★
	BREWSTER MAC CLOUD		★		★★		
	BRISBY ET LE SECRET DE NIMH	★	★★★	★★	★★★	★★	★★★
	BRITANNIA HOSPITAL		○○○	○	★★	★★	★
	BROTHER FROM ANOTHER PLANET	★	★★		★	★	
	BLASTFIGHTER		○○○	○	○○		
	BLOODY BIRD		★★★	★	○	○	○○
	BLIND DATE	○○			○○		
	BLUE VELVET	★★★	○○○	★★	★★	★	★

★ ★ ★ Génial

★ ★ Bien

★ Pas mal

○ Pas terrible

○○ Mauvais

○○○ Nul

DALE GRIFFITH

Tony Hiles, le producteur et Peter Jackson.

Peter à 26 ans, sa passion pour le cinéma ne date pas d'hier puisqu'il débute sa carrière à l'âge de 9 ans en réalisant un court-métrage en Super 8 de 4 minutes se situant durant la seconde guerre mondiale. Par la suite, il réalisera 15 autres films en Super 8 de tous genres et aux durées diverses. Non content d'être metteur en scène de "Bad Taste", Peter Jackson en est également scénariste, producteur, co-monteur, responsable des effets spéciaux et de plus il interprète deux des rôles principaux ainsi que divers extra-terrestres. Si c'est pas ça un film d'auteur.

Le tournage du film débuta le 27 octobre 1983 et dura quatre ans et demi, une épopée haute en couleurs que le dynamique Peter Jackson nous a narrée en long, en large et en travers.



Franck, le héros de *Bad Taste*.



Barry, le premier à être tué...



Ozzie, le flingueur du groupe...



Derek, pratique une auto-lobotomie...



Giles, prêt à être dévoré...

INTERVIEW DE PETER JACKSON

Avec quelques remarques pertinentes du co-producteur, (Tony Hiles).

Avez-vous fait une école du cinéma ?

Non, il n'y a pas d'école de cinéma en Nouvelle-Zélande. Je suis une de ces personnes qui ont commencé en faisant des films amateurs et ce depuis l'âge de neuf ans. Pour moi, la meilleure école du cinéma, c'est d'avoir réalisé "*Bad Taste*". Cela m'a pris quatre ans et j'ai appris pendant tout ce temps.

Ainsi, vous avez tout appris par vous-même !

Oui, c'est cela, en essayant et quand c'était mauvais en réessayant, c'est la meilleure façon d'apprendre à mon avis.

Vous avez fait des court-métrages auparavant ?

Oui, j'ai réalisé des court-métrages en Super 8, juste des petits trucs, rien de bien extraordinaire. "*Bad Taste*" est mon premier travail en 16 mm. J'ai par la suite fait gonfler le film en 35 mm pour son exploitation en salle.

*Racontez-nous comment "*Bad Taste*" est né.*

J'avais donc commencé par faire plusieurs films en Super 8 et quand j'ai quitté l'école, j'ai trouvé du travail. Je m'occupais de la photogravure dans un quotidien. Après avoir travaillé pendant deux ans, j'ai enfin pu m'acheter une caméra Bolex 16 mm. J'ai alors voulu réaliser un court-métrage en 16 pour apprendre à utiliser la caméra et de fil en aiguille je rajoutais des scènes au fur et à mesure. Ce qui fait qu'au bout de trois ans j'avais une heure et quart de film. Le film s'allongeait et l'histoire aussi. "*Bad Taste*" était uniquement financé par mes appointements et l'on ne pouvait tourner que le dimanche car tous les acteurs du film sont des amis à moi qui travaillaient en semaine. On a donc tourné chaque dimanche pendant des années. Par la suite, j'ai été voir la commission de cinéma néo-zélandaise et je leur ai demandé de l'argent pour finir le film. Le projet leur a plu, ils m'ont alors présenté à Tony Hiles et ensemble nous avons fini le film avec l'argent de la commission, et cela a encore pris un an, ce qui fait au total quatre ans de tournage.

Nous avons été impressionnés par la qualité des effets spéciaux étant donné le faible budget du film...

Oui, les effets spéciaux sont très peu onéreux. Le coût total des effets nous est revenu à environ 6 000 dollars seulement.

Tout le film a été tourné de jour, c'est toujours à cause des dimanches... vous auriez

pu tourner le samedi soir ?

(rires). Non, car afin de pouvoir tourner de nuit, nous aurions eu besoin de gros éclairages beaucoup trop coûteux pour notre petit budget.

Nous avons remarqué qu'il n'y a aucune femme dans le film ?

Le problème c'est que tous mes amis sont des hommes, il n'y avait aucune femme dans la bande, en fait il n'y en avait aucune que je connaisse suffisamment pour la faire jouer dans mes horreurs !

*La façon dont "*Bad Taste*" est réalisé nous laisse supposer que chaque scène a été préparée soigneusement, avez-vous fait un storyboard ?*

Non, je dessine très mal. J'ai fait un storyboard dans ma tête pour beaucoup de scènes mais rien n'a été dessiné. En fait, nous n'avons jamais eu de scénario puisque les idées arrivaient au fur et à mesure du tournage. Je savais à chaque fois où je voulais placer ma caméra exactement. Et de plus il n'y a pas de longs plans compliqués dans le film.

Avez-vous trouvé le titre du film au tout début ?

Non, le titre est apparu à peu près au milieu du tournage. C'est un ami à moi qui l'a trouvé. Originalement, le film devait s'appeler "*Roast of the Day*", cela fait référence à une scène du film où un personnage vomit dans une sorte de marmite.

(T.H.) : C'est une expression populaire en Nouvelle-Zélande, dans un restaurant, là-bas, "*Roast of the Day*" signifie en quelque sorte "la soupe du jour".

Tous vos amis sont restés avec vous pendant la totalité du tournage ?

Oui, les malheureux ont dû conserver la même coupe de cheveux pendant tout le temps. Mais aucun d'entre eux n'aurait pensé que ça allait durer quatre ans puisque je leur avait dit au départ qu'il s'agissait d'un court-métrage qui prendrait seulement deux mois de tournage.

A présent, considérez-vous la mise en scène seulement comme une passion ou aussi comme votre nouveau travail ?

Je voudrais que cela devienne mon travail, tous les metteurs en scène sont passionnés car il y a tellement de travail que si ce n'est pas une passion, on devient vite fou. Peu de gens peuvent vivre de leur passion...

Etes-vous content de l'ensemble de votre

film ou y a-t-il des passages que vous n'aimez pas trop ?

Je n'aime pas trop le début, la première moitié du film en fait, j'aimerais pouvoir la refaire. En revanche je suis content de la fin, j'aime bien la dernière demi-heure. J'aurais aimé rendre l'histoire plus claire au début, mais après une si longue période, il faut savoir s'arrêter.

Il y a un hommage à "Zombie" de Roméo dans votre film, dans la scène où l'on voit un homme avec un couteau planté dans le visage...

Oui, c'est vrai mais ce n'est pas vraiment conscient. En revanche, j'ai volontairement mis un clin d'œil aux romans de Stephen King. Il y a une ville où se situe beaucoup de ses ouvrages qui se nomme Castle Rock (dans Cujo et Firestarter par exemple) et dans "Bad Taste", on peut apercevoir à un moment donné un panneau qui indique la direction de Castle Rock.

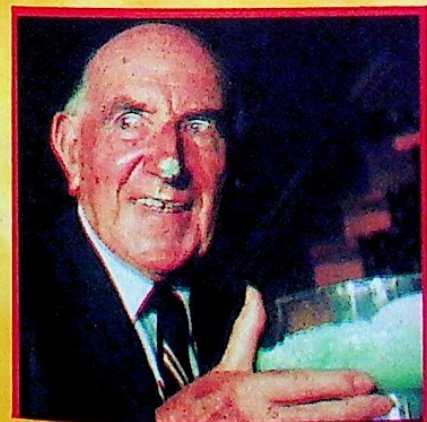
Vous devez aimer l'humour de John Waters ?

Je vais vous surprendre mais je n'ai jamais vu un seul de ses films.

Quels sont vos cult-movies ?

J'aime "Evil dead 1 et 2", j'aime aussi beaucoup "Mad Max 2" et le "King Kong" original de 1933. J'apprécie également beaucoup les films de Ray Harryhausen.

Etant donnée la violence du film, n'avez-



La chaîne de fast-food intergalactique a besoin de viande fraîche pour alimenter les aliens...



vous pas eu des accidents pendant le tournage ?

Non, personne n'est mort (rires). La seule fois où quelqu'un a failli y passer c'est dans la scène au sommet de la falaise où un acteur faisait tourner un marteau de forgeron, ce dernier lui échappa des mains et passa à quelques centimètres de la tête d'un des acteurs.

Qui a créé les extra-terrestres ?

C'est moi qui les ai imaginés et sculptés. J'ai juste commencé à modeler de la pâte en changeant les détails jusqu'à ce que le résultat me plaise.

Pouvez-vous nous révéler les ingrédients du vomit verdâtre que l'on voit dans le film ?

Il s'agit principalement de yaourt avec des cornflakes, des fruits verts pour la coloration, des petits-pois et des carottes, c'est très nourrissant !

Préférez-vous que les spectateurs vomissent pendant la projection ou après ?

Du moment que ce n'est pas à moi de nettoyer, peu importe (rires). Non, en fait je préfère qu'ils ne vomissent pas du tout.

(T.H.) : A la première projection, nous avons placé sur chaque siège un sac. Le lendemain, quand nous avons nettoyé la salle, seulement un seul sac avait été ouvert.



Les extra-terrestres sont descendus sur terre pour assassiner tous les humains...



Oui, mais il n'avait pas été utilisé (rires).

D'où provient toute la tripaille du film ?

La plupart du temps, il s'agissait de vrais viscères et de viande, ainsi que la cervelle et des morceaux de rate qui provenaient du boucher.

Vous n'avez pas eu de problème avec les chiens du voisinage ?

Non, par contre, il y avait une chèvre que l'on essayait de chasser car elle était sans arrêt dans le champ de la caméra.

(T.H.) : Un jour, Peter mit la chèvre dans le coffre de sa voiture et la conduisit à plusieurs kilomètres des lieux du tournage et lorsqu'il revint, la chèvre était déjà revenue.

Le décollage de la maison est vraiment très impressionnant, comment avez-vous fait ?

Nous avons fait trois maquettes de la maison car il s'agit d'une vraie maison où nous avons tourné. Une des maquettes était à l'échelle 1/2, elle faisait quatre mètres de haut environ. C'est cette maquette que nous avons utilisée quand il a fallu filmer la destruction d'une partie de la maison. Une autre maquette qui faisait un mètre de haut fut suspendue à une grue et lorsque la maison fut soulevée, il y avait tellement de fumée que la grue était invisible.

"Bad Taste" est le fruit d'une collaboration entre amis, y a-t-il eu des conflits ?

La plupart du temps, j'arrivais avec l'idée précise de ce que je voulais filmer, j'en parlais aux autres et parfois, ils avaient des idées meilleures que les miennes que l'on utilisait donc. Tony qui est donc arrivé lors de la dernière année du tournage était bourré d'idées. C'était vraiment une équipe heureuse sans conflits.

Si vous aviez eu beaucoup plus d'argent, auriez-vous fait le même type de film ?

Oui, oui, bien sûr. D'ailleurs Tony et moi préparons actuellement "Bad Taste 2", l'histoire traitera des mêmes personnages mais qui seront confrontés cette fois-ci à d'autres problèmes, il ne s'agira pas des mêmes envahisseurs. Il y aura beaucoup plus d'action que dans le premier, je pense que nous le tournerons l'année prochaine. Je suis également en train de préparer un film de zombies intitulé "Brain Dead". Il s'agira cette fois-ci d'un véritable film d'horreur.

Propos recueillis le 17 mai 1988 à Cannes par Christian Lucas, Florence et Boubaker Seddiki.

VITE...

Par Lionel COLIN

SORTIES U.S.A.

Juillet

"Short Circuit II", réalisé par Kenneth Johnson ("V") avec Cindy Gibb, Michael MacKean, Jack Weston.

"Childsplay", une poupée qui tue.

Août

"Nightmare On Elm Street IV", "The Blob" (nouvelle version), "Outer Heat" avec James Caan, "Monkey Shines", le nouveau George A. Romero.

Septembre

"Elvira", "Mistress of the Dark", "High Spirits", "Fright Night II", "Ghost Town", "Hellraiser II : Hellbound".

Octobre

"Halloween IV", "They Live", "Lair of The White Worm" d'après le roman de Bram Stoker (Dracula).

Novembre

Witch Hunt

Noël

"Les aventures du Baron Munchausen", le nouveau terry Gilliam ("Brazil"), "The Land Before Time Began" de Don Bluth, "Annie 2", "My Stepmother is an Alien".

Été 89

Rien que des séquelles, mais quelles séquelles, jugez plutôt : "Star Trek 5", réalisé par William "Kirk" Shatner, "Indiana Jones 3" avec Harrison Ford et Sean Connery, "Highlander 2", "Batman", "Licence Revoked", le nouveau James Bond, toujours avec Timothy Dalton.

LEVIATHAN

• Fin de tournage à Cinecittà à Rome de "Leviathan", la nouvelle production De Laurentiis, mettant en scène un gigantesque monstre marin. Effets spéciaux de Stan Winston, musique Jerry Goldsmith, avec en vedette Peter Weller ("Robocop").



• Arnold toujours : après "Twins" avec Danny de Vito, Arnold endossera le battle-dress du Sergeant Rock, le personnage de BD de Joe Kubert dans "Commando 2". En projet, mais pas sûr encore, "Predator 2" et "Watchmen" d'après la meilleure bande dessinée actuelle.

BURT AND BLUTH

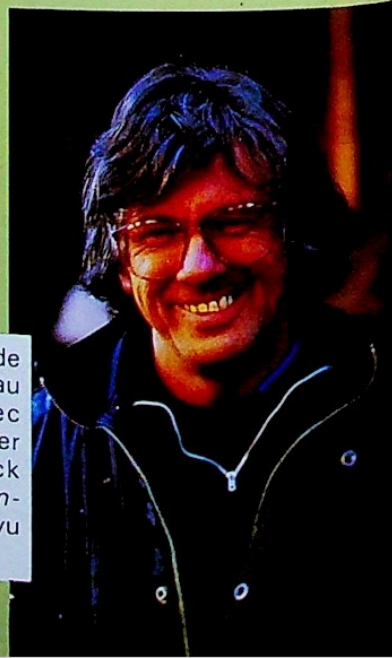
• Don Bluth (Fievel) tourne son prochain dessin animé de long métrage "All Dogs go to Heaven" (Tous les chiens vont au paradis). Des acteurs prestigieux prêteront leurs voix : Burt Reynolds, Loni Anderson et Dom de Luise.

TOURNAGE

• Tournage en Californie de "My Stepmother is an Alien" (Ma belle-mère est un extra-terrestre), une comédie de SF de Richard Benjamin avec Dan Aykroyd (SOS fantômes) et Kim Basinger. Scénario de Timothy Harris et Jonathan Reynolds (Micky et Maude).

VERHOEVEN

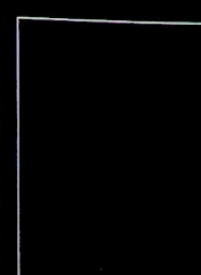
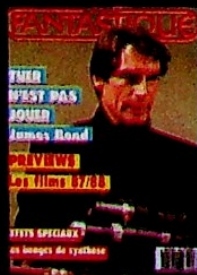
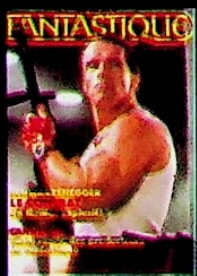
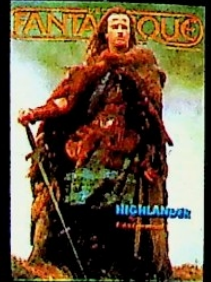
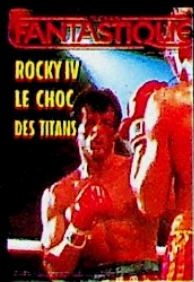
• Début du tournage de "Total Recall" le nouveau Paul Verhoeven avec Arnold Schwarzenegger qui remplace Patrick Swayze ("Dirty Dancing"), initialement prévu pour le rôle. Ouf !





Commandez
sans trop tarder
les numéros
qui manquent à
votre
collection.

TOUTES LES STARS ET LES EVENEMENTS DU FANTASTIQUE ET DE LA S.F.



Complétez vite votre collection !

- 14 LE TROU NOIR**, Star Trek, La nouvelle vague horrifique américaine.
- 15 SUPERMAN 2**, Flash Gordon, The Monster Club.
- 16 LES EFFETS SPECIAUX DE L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, La malédiction finale, Superman 2, Festival de Paris 80.
- 17 NEW YORK 1997**, Le choc des Titans, Vincent Price.
- 18 LES TRUCAGES AU CINEMA**, Le valeur de Bagdad, Le choc des Titans.
- 19 PETER CUSHING**, Cannes 81, David Cronenberg.
- 20 OUTLAND**, Hurlements, The Survivor.
- 21 LES LOUP-GAROUS**, Les aventuriers de l'arche perdue, Altered States.
- 22 FESTIVAL DE PARIS 81**, Les aventuriers de l'arche perdue, Métal hurlant.
- 24 WES CRAVEN**, Les nouveaux maquilleurs d'Hollywood, Tygra.
- 25 EVIL DEAD**, Cannes 82, Don Coscarelli, Stephen King, Georges Romero.
- 26 BLADE RUNNER**, La féline, Halloween 3. **Poster** : La féline.
- 27 LE DRAGON DU LAC DE FEU**, Star Trek 2. **Poster** : Poltergeist.
- 28 POLTERGEIST**, Krull, The Thing. **Poster** : The Thing.
- 29 E.T.**, The Thing, Tron. **Poster** : E.T.
- 30 FESTIVAL DE PARIS 82**, Tron, Larry Cohen, Brisby. **Poster** : Mutant.
- 31 LES ZOMBIES**, Amityville 2. **Poster** : Meurtres en 3 D.
- 32 DARK CRISTAL**. **Poster** : Hysterical. **Fiches ciné** : Le prix du danger, L'emprise, Tygra, La mort aux enchères.
- 33 SPECIAL SCIENCE-FICTION**. **Poster** : Ténébres. **Fiches ciné** : Halloween 3, Meurtres en 3 D., Hysterical, Amityville 2.
- 34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU**, Psychose 2, Catherine Deneuve Vampire. **Poster** : Meurtres sous contrôle. **Fiches ciné** : Le démon dans l'île, Y-a-t-il un pilote, Sans retour, Dark Crystal.
- 35 CANNES 83**, Vidéodrome, Les dents de la mer 3 D. **Poster** : Le sens de la vie. **Fiches ciné** : Zombie, Creepshow, Ténébres, Les traques de l'an 2000.
- 36 TONNERRE DE FEU**, Les prédateurs. **Fiches ciné** : Les prédateurs, Le sens de la vie, Psychose 2, Tonnerre de feu.
- 37 KRULL**, Le Jedi, Ocolpus, Superman 3. **Poster** : L'homme aux deux cerveaux. **Fiches ciné** : Cujo, Superman 3, Evil Dead, L'empire contre-attaque.
- 38 SPECIAL LE RETOUR DU JEDI**. **Fiches ciné** : Le Jedi, Ocolpus, Le guerrier de l'espace, L'homme aux deux cerveaux.
- 39 DEAD ZONE**, Xtro, la 4^e dimension. **Fiches ciné** : WarGames, Tron, Androïde, Les dents de la mer 3.
- 40 WARGAMES**, Dune, Dario Argento. **Fiches ciné** : La 4^e dimension, Jamais plus jamais, Brainstorm, The Keep.
- 41 MICHAEL JACKSON'S THRILLER**, Festival de Paris 83, la 4^e dimension. **Fiches ciné** : Thriller, Le choix des seigneurs.
- 42 LA FOIRE DES TENEBRES**, Christine, Brainstorm. **Fiches ciné** : Shining, La foire des ténébres, Christine, Onibaba.
- 43 LA FOIRE DES TENEBRES**, L'ascenseur, Tarzan, Choules. **Fiches ciné** : Krull, Le jour d'après, Dead Zone, L'ascenseur.
- 44 L'ETOFFE DES HEROS**, Amityville 3. **Fiches ciné** : L'étalé des héros, Vidéodrome, Time Rider, The Wiz.
- 45 LA FORTERESSE NOIRE**, Conan 2, Philadelphia Experiment, John Carradine. **Fiches ciné** : Xtro, Interno, L'ange.
- 46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, La forêt d'émeraude, Star Trek 3. **Poster** : Frankenstein. **Fiches ciné** : Les aventuriers de l'arche perdue, Looker, En plein cauchemar, Le dernier testament.
- 47 LE BOUNTY**, Cannes 84. **Poster** : Rodan. **Fiches ciné** : Conan, Vendredi 13 - Chapitre final, Liquid Sky, Metropolis.
- 48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, Conan 2, Dune, 1984. **Fiches ciné** : Conan 2, Utu, A la poursuite du diamant vert, Indiana Jones et le temple maudit.
- 49 GREYSTOKE**, Supergirl, Phenomena, Sheena, Star Trek 3. **Fiches ciné** : Top Secret, Splash, Stress, Greystoke.
- 50 S.O.S. FANTOMES**, Les ruses de feu, L'histoire sans fin. **Fiches ciné** : Les ruses de feu, Gremlins, Supergirl, 1984.
- 51 GREMLINS**, Terminator, S.O.S. Fantômes. **Poster** : Gremlins. **Fiches ciné** : L'histoire sans fin, Nemo, Sheena, J'ai rencontré le Père Noël.
- 52 LA COMPAGNIE DES LOUPS**, 2010. **Encart** : L'univers de Dune. **Fiches ciné** : S.O.S. fantômes, La compagnie des loups, L'aube rouge, Philadelphia Exp.
- 53 DUNE**, Brazil, Razorback, Star Trek 3. **Fiches ciné** : Dune, Horror Kid, Razorback, La corde raide.
- 54 TERMINATOR**, Les griffes de la nuit, Body Double, Brazil, Star Trek 3, Out of order.
- 55 2010**, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye. **Fiches ciné** : Les griffes de la nuit, 2010, Le retour des morts-vivants, Reincarnations.
- 56 SPECIAL PREVIEWS**, Day of the Dead, The Stuff, etc. **Fiches ciné** : Terminator, Ladyhawke, Baby, Electric Dreams.
- 57 STARFIGHTER**, Phénomène, Mask.
- 58 LA FORET D'EMERAUDE**, Starman, Cannes 85. **Fiches ciné** : La forêt d'émeraude, Starman, Phénomène, Mask.
- 59 RUNAWAY**, Mad Max 3, Legend, Life-force, Godzilla à l'écran. **Fiches ciné** : Runaway, Dreamscape, Vendredi 13 - une nouvelle terreur. Dangereusement vôtre.
- 60 MAX MAX 3**, La promise, Ridley Scott.
- 61 RAMBO 2**. **Fiches ciné** : Rambo 2, Legend, La promesse, Life-force.
- 62 RETOUR VERS LE FUTUR**, Cocoon, Taram. **Poster** : Retour vers le futur. **Fiches ciné** : Retour vers le futur, Mad Max 3, Cocoon, La chair et le sang.
- 63 LES GOONIES**, Explorers, Santa Claus, Démons. **Posters** : Explorers. **Fiches ciné** : Les goonies, Explorers, Taram, Oz.
- 64 ROCKY 4**, Kalidor. **Poster** : Rocky 4. **Fiches ciné** : Rocky 4, Santa Claus, Buckaroo Banzai.
- 65 COMMANDO**. **Poster** : Vampire. **Fiches ciné** : Commando, Re-Animator, Vampire, Une créature de rêves.
- 66 ENEMY**, La revanche de Freddy, Le secret de la pyramide, Avoriaz 86. **Fiches ciné** : Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.
- 67 HIGHLANDER**, Le secret de la pyramide, La 5^e dimension. **Fiches ciné** : Highlander, Remo, Link, Dream Lover.
- 68 COBRA**. **Fiches ciné** : Peur bleue, Sans issue, Allan Quaterman, L'unique.
- 69 SPECIAL PREVIEWS** : Le clan de la caverne des ours, Big trouble in Little China, America 3000.
- 70 CANNES 86**, Le contrat, Daryl, From Beyond, Peter Cushing. **Fiches ciné** : House, Hitcher, Nomads, Daryl.
- 71 SHORT CIRCUIT**, Psychose 3, Poltergeist 2, Cravatspace, Antonio Margheriti. **Fiches ciné** : Psychose 3, Profession génie, F/X, La colosse de Rhodes.
- 72 LES AVENTURES DE JACK BURTON**, L'invasion vient de Mars, Critters, Brian de Palma 86. **Fiches ciné** : Short circuit, Poltergeist 2, Campus 86, Week-end de terreur.
- 73 ALIENS**, Cobra, Donald Pleasence. **Fiches ciné** : Aliens, Les aventures de Jack Burton, L'invasion vient de Mars, Nuit de nocces chez les fantômes.
- 74 SPECIAL PREVIEWS USA**, Massacre à la tronçonneuse 2, Running Man. **Fiches ciné** : Cobra, Critters, Cop sur les étoiles, Quand la rivière devient noire.
- 75 HOWARD**, Le jour des morts vivants, Labyrinth, Robocop. **Fiches ciné** : Rat-boy, Le jour des morts-vivants, Vindicator, Tex et le seigneur des abysses.
- 76 LA MOUCHE**. **Fiches ciné** : La Mouche, Howard, Jason le mort-vivant, Massacre 2.
- 77 GOTHIC**, Aux portes de l'au-delà, Terminator, Star Trek IV, Labyrinth. **Fiche ciné** : Blue Velvet, Firestarter, Gothic, Labyrinth.
- 78 ALAIN QUATERMAIN ET LA CITE DE L'OR PERDU**, La Petite Boutique des Horreurs, Démons 2, Dossier Stephen King.
- 79 GOLDEN CHILD**, King Kong 2, Evil dead 2, Freddy 3. **Fiches ciné** : L'amie manelle, Froid comme la mort, Manhattan project, Golden Child.
- 80 SUPERMAN IV**, Creepshow 2. **Fiches ciné** : King Kong 2, Le Sixième sens, Dolls, Angel heart. **Poster** : Cannes 1946, Central Park Driver.
- 81 FREDDY 3**, Les griffes du cauchemar, Street Trash, Amazing Stories, La Petite Boutique des Horreurs. **Fiches ciné** : Mannequin, Joey, Street Trash, Freddy 3.
- 82 EVIL DEAD 2**, Vamp, Le tour du monde du fantastique. **Fiches ciné** : La Petite Boutique des Horreurs, Evil Dead 2, Amazing Stories, Vamp. **Poster** : The Day the Earth Stood Still, Vamp, Grace Jones.
- 83 PREDATOR**, Evil Dead 2, Le 16^e Festival de Paris. Entretien avec Freddy. **Fiches ciné** : Predator, Les Yeux sans visage, Peter Pan, Barbarians. **Poster** : Predator.
- 84 TUEZ N'EST PAS JOUER**, House II.
- 85 LES SORCIERES D'EASTWICK**, Spaceballs, Opéra.
- 86 STAR WARS**, Superman IV, Maximum Overdrive.
- 87 LES MAITRES DE L'UNIVERS**, Big Foot et les Hendersons, Creepshow 2.
- 88 ROBOPOL**, Star Trek Next Generation.
- 89 STAR TREK IV**, Hellraiser, Les Enfants de Salem.
- 90 RUNNING MAN**, Les prédateurs de la nuit, Hidden.
- 91 SPECIAL SCHWARZENEGGER**, Rambo III, Prince des ténébres.
- 92 WILLOW**, Le retour des morts-vivants, Elmer, l'emprise des ténébres.
- 93 PRISON**, Vidéo Guide fantastique, The Gate.
- 94 DOUBLE DETENTE**, Poltergeist III, Jason VII, Bad Taste.
- 95**

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : 21

14	15	16	17	18	19	20	21	22	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34
35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74
75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94/95

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

PAYS

soit

numéro à 22 F

ports à F

au total

F

F

F

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

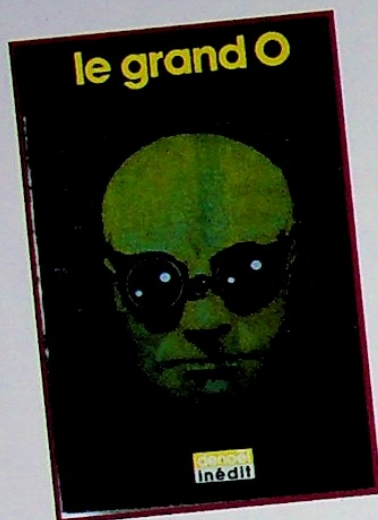
date

signature



au prix de 22 F l'exemplaire plus 5,00 F de port et d'emballage par numéro pour la France ; 8 F pour l'étranger par numéro.

BOUQUINS...



Le grand O

Philip K. Dick,
Denoel.

Voici la suite des rééditions complètes des nouvelles de Philip K. Dick que nous proposons les éditions Denoel. Le premier tome, "Le Crâne", couvrait la période de 1952 à 1953. Dans le présent volume nous resterons en 1953 avec sept nouvelles et un article. Ils apportent une juste représentation des thèmes incontournables de la SF à cette époque ; Philip K. Dick les survole sans grande conviction, mais il nous laisse deviner les prémices des univers dont il sera le Maître.

La première nouvelle, "Des nuées de Martiens", reste très proche de la science-fiction classique des années cinquante : les martiens, véritable calamité naturelle, s'abattent régulièrement sur la terre comme un nuage de sauterelles. Incapables de se mouvoir dans notre atmosphère, ils sont exterminés par des humains peu compréhensifs. C'est déchirant !

Dans "La clause du salaire" il fait une banale utilisation des voyages temporels. Cependant

apparaît en toile de fond une Amérique totalitaire, décor que Philip K. Dick affectionnera particulièrement par la suite.

"La machine à conserver" est la nouvelle la plus réussie de ce recueil. Pour préserver la grande musique de la folie de l'homme, un scientifique mélomane et solitaire transforme les symphonies en créatures vivantes. Bien entendu il va se heurter à l'instinct de conservation de ses animaux-Schubert ou Wagner qui évolueront pour faire face à la vie sauvage.

Par contre son approche du space-opéra dans "Les braconniers du cosmos" a pour seul mérite d'être une de ses rares tentatives dans ce domaine, heureusement.

"Dans le jardin" : un brin de poésie, un soupçon de romantisme et un zeste de mythologie... mais bien mal dosés, le résultat à un goût plutôt fade.

"Le grand O" se distingue par son intrigue : après un cataclysme nucléaire, une peuplade de survivants est astreinte à un rite : il doit poser trois questions au "grand O", leur divinité. Mais celui-ci est naturellement l'opposé du sphynx...

"Le problème des bulles" est peut-être le premier aperçu des fameux "mondes-gigognes" si chers à l'auteur. Dans un futur proche, la conquête spatiale s'est révélée infructueuse. Pour combler cette déception les hommes ont inventé un gadget : "les bulles". Elles leur permettent de créer un micro-univers, étanchant ainsi leur soif d'horizons lointains. Bien sûr, et là nous retrouvons un Dick plus familier, la folie guette. Cette nouvelle révèle déjà le style si particulier de l'auteur.

"L'homme et l'androïde"

n'est pas une nouvelle mais un article. Il démontre que Philip K. Dick était très proche des personnages de ses romans. Les signes de paranoïa sont flagrants et l'auteur place tout son espoir dans la délinquance de la jeunesse pour lutter contre une société, selon lui, de plus en plus oppressante et totalitaire.

Bien sûr Philip K. Dick est un génie. Il le démontrera par des ouvrages postérieurs comme "Le Maître du Haut-Château", "Simulacre", "Les Clans de la Lune Alphanes", "Ubik", et surtout "Le Dieu venu du Centaure". Si vous ne les avez pas encore lus, procurez-les vous rapidement, ils sont tous superbes. "Le grand O" reste plus qu'un recueil pour les spécialistes du "Maître" qui seront ravis de découvrir la genèse d'un auteur dont le nom est, en France, en passe de devenir un adjectif.

Hervé Charrier

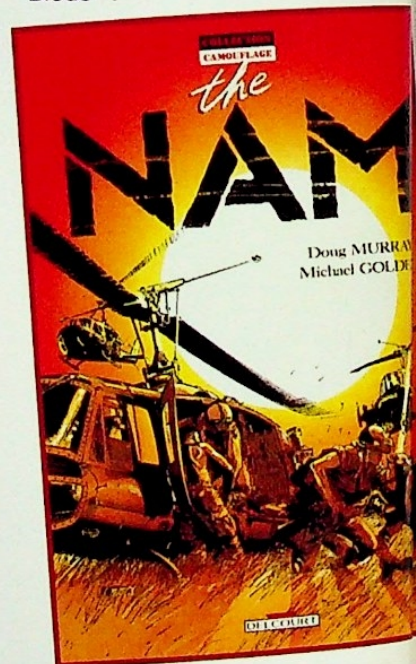
En ce début d'été, de très bons albums, dont les auteurs nous viennent principalement d'Outre Atlantique.

Chez Glénat tout d'abord, dans la collection Comics USA, nous retiendrons deux albums :

Soleils Bleus de Rafa Gonzalez Negrete, sans doute un des plus beaux albums jamais parus dans cette collection (dont certaines nouvelles avaient été publiées dans USA magazine).

Univers fantastiques aux ambiances particulières et chaleureuses, traité avec beaucoup d'humour et de poésie, voilà l'hommage que l'on peut rendre à cet auteur talentueux. Recueil de courtes nouvelles, cet album est un vrai bonheur visuel (on ne manquera pas de noter une certaine simi-

litude de style avec un certain Moebius, mais qui n'a-t-il pas inspiré celui-là ?) et certaines nouvelles sont même de petites perles rares à savourer en égoïste (un monde heureux, Alice). Si vous ne connaissez pas encore Rafa Gonzalez Negrete, vous ne pouvez pas mieux commencer qu'en complétant votre collection avec "Soleils Bleus".



Un soleil à suivre de très très près.

Dans un tout autre registre, beaucoup plus classique celui-là, mais plus SF, "Planètes pas nettes" de Rand Holmes avec scénario de Mike Baron. Dans la digne lignée des Wallace Wood, Al Williamson et autre Joe Orlando, Rand Holmes nous fait découvrir ses mondes sauvages, peuplés de créatures aussi horribles qu'hostiles, avec une pointe d'érotisme en prime (les héroïnes de Rand Holmes ne font pas moins de 120 à 130 de tour de poitrine). Le seul problème est sans doute son dessin, souvent statique qui ne plaira pas à tout le monde. Personnellement j'aime.



C'est toujours américain, ça ne se passe plus dans les étoiles, mais au Vietnam, ou plutôt devrais-je dire "The Nam", de Doug Murray et Michael Golden, publié chez Delcourt, en grand format dans la collection "Camouflage" nouvelle collection que lance cet éditeur dynamique.

Si vous avez aimé "Platoon", "Full Metal Jacket", "Apocalypse Now", vous ne pourrez qu'adorer cet album, digne rejeu en images de ces, maintenant, classiques du cinéma. Mêmes ambiances, décors, personnages, c'est-à-peine si on n'entend pas le bruit feutré des pales d'hélicoptères au-dessus de la jungle. La traduction française a été faite par Guy Delcourt lui-même, respectant l'esprit et les expressions employées par les soldats du Nam, heureuse initiative qui ne trahit pas, comme c'est malheureusement trop souvent le cas, l'esprit Comics.

De la jungle à la mer, il n'y a qu'un pas, vite franchi avec le dernier album de Ptiluc "Le Mal de Mer", édité chez Vents d'Ouest. Fantastique animalier, pathétique et tragique, Ptiluc nous narre cette fois-ci, l'épopée d'un hamster et d'une souris, perdus sur une plage entourée de falaises, véritable prison pour ces rongeurs.

Ils y sont en compagnie de rats et de crabes ne pensant qu'à les manger. C'est plein d'émotions et de sentiments variés, et cet univers fascine par sa similitude avec un autre bien connu. Édité en grand format, le dessin de Ptiluc prend toute sa dimension et donne un ton bien particulier à cet album, mais ça Ptiluc nous y avait déjà habitué. Superbe.

Bruno Chevalier

Le ténébreux

K. W. Jeter

j'ai lu

"Épouvante" n° 2356

1. Vous êtes étudiant en psychologie dans une université de Californie. Vous suivez les cours du Dr. Wyle, dont les théories révolutionnaires ne tardent pas à vous séduire. Wyle, comme Timothy Leary dix ans auparavant, effectue des expériences à l'aide de drogues hallucinogènes — et plus précisément d'une drogue télépathique, L'Hôte, dont les effets ne tardent pas à s'avérer terrifiants. Un matin, vous reprenez conscience un couteau de boucher à la main, le corps couvert de sang, au milieu d'une demi-douzaine de cadavres atrocement mutilés...

• Vous vous enfuyez. Allez en 2

• Vous demeurez sur place. Allez en 3

2. Alors que vous courez, à demi-nu, à travers le campus, une voiture pie surgit devant vous et deux cops en jaillissent, revolver au poing.

• Vous vous laissez arrêter. Allez en 4

• Vous tentez de fuir. Allez en 5

3. La police, qui ne tarde pas à arriver, a tôt fait de vous arrêter. Hébété, vous vous laissez faire. Allez en 4.

4. L'Hôte possède la faculté inédite de modifier de manière permanente la

chimie de votre organisme. Ce qui revient à dire que ses effets ne cesseront jamais. Seuls certains médicaments parviennent à les combattre. Après une certaine période de détention et de traitement sous neuroleptiques, on vous met en face d'un choix :

• Vous acceptez de rester sous traitement médical pour le restant de vos jours, ce qui vous permettra de reprendre une existence "normale".



Allez en 6.

• Vous refusez. Allez en 7.

5. Félicitations ! Vous êtes l'un des membres du Groupe Wyle qui ne survivront pas à la découverte de ses crimes. La balle d'un des cops met fin à votre misérable existence. Pour vous, le cauchemar s'achève. VOUS ÊTES MORT.

6. Cinq années ont passé, mais L'Hôte est toujours présent à la lisière de votre esprit. Wyle, devenu fou (?), est interné dans un hôpital psychiatrique. Un soir, vous apprenez que votre femme, elle aussi

membre du Groupe et en fuite depuis cinq ans, vient d'être arrêtée. En lui rendant visite à la prison, elle vous révèle que votre fils, que vous croyiez mort, vit toujours, et qu'il vient d'être enlevé par Slide, le dernier adepte de Wyle encore en liberté.

• Vous décidez de le retrouver. Allez en 9.

• Vous refusez de la croire et continuez à mener votre existence "normale". Allez en 8.

7. Pour vous, c'est la prison à vie. Vous ne sortirez jamais de ces quatre murs, sauf peut-être pour être transféré dans un hôpital psychiatrique. Vous sortez du jeu.

8. Un mystérieux coup de téléphone de Slide confirmant qu'il a bien enlevé votre enfant vous fait changer d'avis. Allez en 9.

9. Il est grand temps de vous ruer chez votre libraire favori pour vous procurer *Le Ténébreux*, le dernier roman de K.W. Jeter traduit dans notre pays. VOUS AVEZ GAGNÉ.

Roland C. Wagner

HELLRAISER II

Hellbound, le deuxième volet d'un des événements les plus horribles de l'année démarre exactement 6 heures après la fin du premier film. Une nouvelle descente aux enfers commence pour la jeune Kirsty. De l'autre côté du réel, les Cénobites rouvrent la porte...

Le cauchemar n'en finit plus pour Kirsty Cotton. Dans sa chambre d'hôpital, elle se souvient de cette nuit de terreur où elle découvrit le corps écorché de son père, victime des machinations diaboliques de sa belle-mère Julia et de son oncle Frank, revenu d'entre les morts avec l'aide des entités gardiens de tous les enfers : les Cénobites.

Quelques heures plus tard, elle est maintenant internée au Channard Institute, un hôpital psychiatrique dirigé par le Dr Channard, un des plus grands neurologues de sa génération. Mais derrière une façade de respectabilité, Channard cache les plus noirs secrets. Après avoir écouté l'histoire de Kirsty, il est tenté de découvrir ces enfers de l'ultime souffrance et des ultimes plaisirs proposés par les Cénobites. Pour arriver à ses fins, il retrouve le matelas où Julia a été assassinée et réactive son corps à l'aide du sang fourni par les patients de la clinique. Julia, en récompense de sa complète résurrection, promet à Channard de lui révéler comment ouvrir les portes de l'espace et du temps. Kirsty a une vision : son père prisonnier des abîmes de l'horreur la supplie de délivrer son âme des tourments éternels. Une fois encore, la jeune fille va retourner dans les corridors des enfers, à la rencontre des cénobites, et faire la connaissance de leur Maître : Leviathan, le seigneur du labyrinthe...

Jack Tewksbury

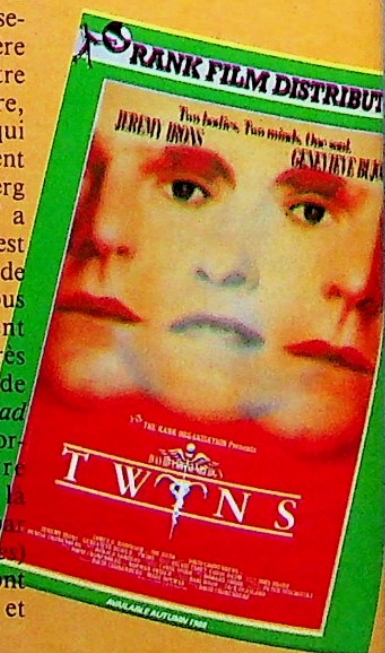
Twins, le plus ancien projet de David Cronenberg va enfin arriver sur nos écrans. Comme d'habitude avec l'auteur de *"Videodrome"* et de *"La mouche"*, il faut s'attendre à un film dérangent, mais cette fois-ci, l'horreur ne surgira pas des effets spéciaux.

Tiré de faits réels, *"Twins"* serait plutôt dans l'esprit des *"Griffes de la nuit"*. Les frères Mantle sont deux jumeaux qui vivent de manière identique. Tout leur réussit, ils sont tous deux de riches et célèbres médecins gynécologues. Coureurs de jupons invétérés, ils vont tomber amoureux de la même femme (Geneviève Bujold), une très belle actrice. Mais voilà, elle ne veut pas partager, et ce choix va faire exploser les liens qui unissent les frères Mantle. Endossant la double personnalité des jumeaux, Jeremy Irons (*Mis-*

sion) avoue que ce genre de performance ne se déroule pas sans quelques problèmes. "On arrive facilement à copier le jeu d'un autre acteur" précise-t-il, "mais, c'est la première fois que je dois jouer contre moi, de la même manière, mais en gardant la nuance qui différencie imperceptiblement les deux frères". Cronenberg reconnaît que si *"Twins"* a enfin pu voir le jour, c'est grâce au phénoménal succès de *"La mouche"*. Jusque-là, tous les producteurs refusaient d'investir dans le projet, après les échecs commerciaux de *"Videodrome"* et de *"Dead Zone"*. Un autre film doit sortir sous le même titre *"Twins"*, mais il s'agit là d'une comédie réalisée par Ivan Reitman (*SOS fantômes*) où les deux jumeaux sont Arnold Schwarzenegger et Danny DeVito.

Jack Tewksbury.

Twins

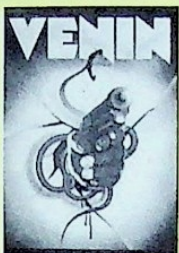
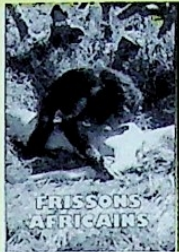


VIDEO-GOBELINS

117, Bd de l'Hôpital - 75013 Paris - Tél. (1) 45.82.80.80 - Télex : VIDEOGO 200679 F

Métro : Campo-Formio / Place d'Italie Magasin ouvert sans interruption du Mardi au Samedi de 10h30 à 19h30 et le lundi de 13h à 19h30

35000 films sur 300 m²



- | | |
|-------------------------|--------------------------|
| Hysterical | ☐ |
| Invitation pour l'enfer | ☐ |
| Mad Max 1 | ☐ |
| Mad Max 2 | ☐ |
| Mad Max 3 | ☐ |
| Meurtre sans témoin | ☐ |
| Les prédateurs | ☐ |
| Souffrances | ☐ |
| Superman 1 | ☐ |
| Superman 2 | ☐ |
| Terminator | ☐ |
| Vendredi 13 | ☐ |

★ 99 F ★

- ☐ L'alchimiste
- ☐ Androïde
- ☐ Anthropolopagus
- ☐ Ants les fourmis
- ☐ Assassinat
- ☐ Ator
- ☐ L'aube des zombies
- ☐ Au dela de la terreur
- ☐ Au service de Satan
- ☐ L'autre enfer
- ☐ Bacton 317
- ☐ La baie sanglante
- ☐ Blood fast
- ☐ Capitain kronos
- ☐ La chose
- ☐ Le cirque des vampires
- ☐ Chromosomes 3
- ☐ Class 1984
- ☐ Crash
- ☐ Le cri des ténèbres
- ☐ Le crime parfait
- ☐ Les crocs de Salan
- ☐ Démoniac
- ☐ Demonsville Terror
- ☐ Dernière phase
- ☐ Les doigts du diable
- ☐ Dracula contre Frankenstein
- ☐ Docteur Dracula
- ☐ Docteur Orloff et
- ☐ l'homme invisible
- ☐ 2000 Maniac
- ☐ Les deux visages de la mort
- ☐ La diabolie
- ☐ Echos
- ☐ Les envahisseurs de l'espace
- ☐ L'épouvantail de mort
- ☐ L'étrangleur de Vienne
- ☐ L'éventreur de New York
- ☐ Evil dead
- ☐ Face à la mort 1
- ☐ Face à la mort 2
- ☐ La ferme de la terreur
- ☐ Folie meurtrière
- ☐ Frankenstein 2000
- ☐ Le frisson des vampires
- ☐ Frisson d'horreur
- ☐ Frissons africains

- ☐ Ghostkeeper
- ☐ Fureur meurtrière
- ☐ Ghoul
- ☐ Les gladiateurs du futur
- ☐ Godzilla
- ☐ Hallucinations
- ☐ Harlequin
- ☐ L'homme aux rayons X
- ☐ L'horrible docteur Orloff
- ☐ Horror cannibal
- ☐ Horror hospital
- ☐ Horror Star
- ☐ L'île du docteur Moreau
- ☐ L'île mystérieuse
- ☐ King Kong s'est échappé
- ☐ Lèvres de sang
- ☐ Le loup garou de Londres
- ☐ Lune de sang
- ☐ Les machines du diable
- ☐ Magic
- ☐ La maison de l'exorcisme
- ☐ La maison qui tue
- ☐ La malédiction de l'île
- ☐ Man Wolf
- ☐ Martin
- ☐ Le messie du mal
- ☐ Meurtre cardiaque
- ☐ Le monstre attaque
- ☐ Les nouveaux barbares
- ☐ La nuit de la métamorphose
- ☐ La nuit des maléfices
- ☐ Paranoïa
- ☐ Le parfum du diable
- ☐ Play dead
- ☐ La proie de l'autostop
- ☐ Psychose phase 3
- ☐ Pulsions (Brian de Palma)
- ☐ Pulsions cannibales
- ☐ Puzzle sanglant
- ☐ Red killer
- ☐ Reincarnator
- ☐ Le retour des morts vivants
- ☐ The return
- ☐ Ruby
- ☐ Les services de Dracula
- ☐ Soritèges
- ☐ Spider
- ☐ Snake
- ☐ Starfighter
- ☐ Survival zone

★ 149 F ★

- ☐ Sweet sixteen
- ☐ Taxi avanger
- ☐ Terreur aveugle
- ☐ Terreur sur Londres
- ☐ Time rider
- ☐ Les traqués de l'an 2000
- ☐ Trauma
- ☐ Les trois visages de la peur
- ☐ Les tueurs de l'éclipse
- ☐ La vengeance des zombies
- ☐ La vampire nue
- ☐ Venin
- ☐ Virus
- ☐ Zombie lake
- ☐ Zombie horror
- ☐ L'archer et la sorcière
- ☐ Barbarella
- ☐ Cauchemar à Daistona beach
- ☐ De si gentils petits monstres
- ☐ Les dents de la mer
- ☐ La féline
- ☐ Les guerriers de la nuit
- ☐ Incubus
- ☐ Mutant
- ☐ La pluie du diable
- ☐ Rage
- ☐ Le rayon bleu

★ 185 F ★

- ☐ Les révoltés de l'an 2000
- ☐ Star trek
- ☐ The thing
- ☐ Une si gentille petite fille
- ☐ Les yeux de la terreur
- ☐ Yor

★ 195 F ★

- ☐ Amazonia
- ☐ SOS Fantômes

★ 199 F ★

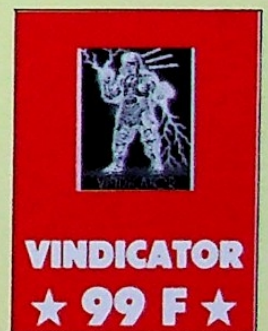
- ☐ Les guerriers de l'apocalypse
- ☐ Le retour des morts vivants
- ☐ Terreur sur la ville

★ 245 F ★

- ☐ 2001 (Stanley Kubrick)
- ☐ 2010 (Stanley Kubrick)
- ☐ Poltergeist
- ☐ Soleil vert
- ☐ Le trou noir
- ☐ 20000 lieues sous les mers
- ☐ Apology
- ☐ L'ascenseur
- ☐ Blade runner
- ☐ Les deux faces du démon
- ☐ Exclibur
- ☐ L'exorciste
- ☐ Les goonies
- ☐ Gothic (Ken Russel)
- ☐ Les gremlins
- ☐ L'histoire sans fin

★ 275 F ★

- ☐ Chiller
- ☐ Inferno
- ☐ Terreur à l'hôpital central



A REMPLIR, RECOPIER OU PHOTOCOPIER

BON DE VENTE PAR CORRESPONDANCE A RETOURNER A :

VIDEO - GOBELINS - 117, bd de l'Hôpital - 75013 Paris

FRAIS DE PORT : cassettes enregistrées 25 F pour la 1^{re}, 10 F pour les suivantes

NOM PRÉNOM ☐ PROFESSIONNEL

ADRESSE ☐ PARTICULIER

CI-JOINT : ☐ Chèque Bancaire
☐ Mandat ☐ CCP

Date de validité

envoi par paquet poste recommandé.

Signature :

PREVOIR 1 OU 2 TITRES EN REMPLACEMENT DES MANQUANTS

LE 20 JUILLET

*Vendredi 13, Jason est de retour.
Mais cette fois-ci, quelqu'un l'attend.*



VENDREDI 13 CHAPITRE 7

Un nouveau défi.

PARAMOUNT PRESENTS A FILM BY JOHN CARPENTIER "FRIDAY THE 13TH PART 7: THE NEW BEGINNING" CASTING BY JAMES W. WOODS COSTUME DESIGNER JAMES W. WOODS EXECUTIVE PRODUCERS JAMES W. WOODS AND JAMES W. WOODS PRODUCED BY JAMES W. WOODS AND JAMES W. WOODS WRITTEN BY JAMES W. WOODS AND JAMES W. WOODS DIRECTED BY JOHN CARPENTIER



UN FILM PARAMOUNT DISTRIBUÉ PAR UNITED INTERNATIONAL PICTURES

